XXIV
PERS

Ex lib. D. Equitis
Ant. Francisci
de Marmi

LES HOMMES ILLUSTRES QUI ONT PARU EN FRANCE PENDANT LE XVII. SIECLE,

PAR MR. PERRAULT,

de l'Academie Françoise.

TOME PREMIER.

Troisiéme édition reveuë, corrigée & augmentée d'un second Tome.

A PARIS,

Chez ANTOINE DEZALLIER, ruë S. Jaques.

M. DCC. A.

PREFACE.

TOUS les ſiécles ont donné de grands hommes, mais tous les ſiécles n'en ont pas eſté également prodigues. Il ſemble que la Nature prenne plaiſir de temps en temps à montrer ſa puiſſance dans la richeſſe des talens qu'elle répand ſur ceux qu'elle aime, & qu'enſuite elle s'arreſte comme épuiſée par la grandeur & par le nombre de ſes profuſions.

Quoy que ces momens de largeſſe ne ſoient pas reglez, on a remarqué néanmoins que cette humeur bienfaiſante luy prend ordinairement lorſque le Ciel a reſolu de donner à la Terre quelque grand Prince qui en doit faire l'ornement; car comme ſi elle ſe croyoit obligée de parer l'entrée de ce Heros dans le monde, elle fait naître

avant luy, ou avec luy, une foule d'hommes d'un merite extraordinaire pour le recevoir, & pour eſtre ou les inſtrumens de ſes grandes actions, ou les ouvriers de ſa magnificence, ou les trompettes de ſa gloire. Cette conduite a paru manifeſtement dans les ſiecles d'Alexandre & d'Auguſte, qui n'ont pas eſté moins admirables par le merite & par le nombre des grands perſonnages qu'ils ont produits, que par les vertus extraordinaires de ces deux grands Monarques.

Comme le ſiecle où nous vivons, riche des biens de tous les ſiecles precedens qu'il a recueillis par droit de ſucceſſion, & riche encore de ſon propre fonds, a vû toutes les ſciences & tous les arts s'élever en quelque ſorte à leur derniere perfection; il n'eſt pas étonnant qu'il ait eſté ſi fecond en grands hommes, s'agiſſant d'ailleurs de le rendre digne du regne de LOUIS LE GRAND, pour qui le Ciel les a formez; & de mettre quelque proportion entre les ſujets & le Prince; auſſi quoy qu'on ait entrepris d'étendre ce recueil d'hommes illuſtres juſques à cent, on a eu plus de

peine

peine à ne pas exceder ce nombre, qu'on n'en a eu à le remplir.

Juſques icy les recueils d'éloges d'hommes illuſtres n'ont guere eſté que d'une ſeule eſpece d'hommes, pris dans une longue ſuite de ſiecles. Paul Jove n'a preſque fait l'éloge que des hommes de guerre ; Sainte-Marthe que des hommes de lettres ; & le Vaſari n'a écrit que les vies des Peintres & des Sculpteurs les plus celebres de quelque païs qu'ils fuſſent. On a pris plaiſir à raſſembler icy des hommes extraordinaires dans toutes ſortes de profeſſions ; & à ſe renfermer dans le ſeul ſiecle où nous ſommes. On a crû que cette diverſité de caracteres auroit ſon agrément ; d'ailleurs comme l'intention principale de ce recueil eſt de faire honneur à nôtre ſiecle, on a crû ne devoir pas oublier ceux qui ont excellé dans les beaux arts, & dont les ouvrages n'ont pas moins élevé la France au deſſus des autres Etats, que les prodiges de valeur de nos grands Capitaines, que la ſageſſe conſommée de nos grands Politiques, & que les admirables découvertes que nos gens de lettres ont faites dans toutes les ſciences.

On ne peut pas dire que ce mélange d'hommes ſi differens de profeſſion, faſſe un aſſortiment deſagreable, puis qu'ils ont été choiſis comme les premiers de leur eſpece, & que tout ce qui eſt premier de cette ſorte fait toûjours plaiſir à connoiſtre. On pourroit même avancer que ceux qui ſe ſont ainſi diſtinguez par la ſeule force de leur genie, ſont plus viſiblement l'ouvrage du Ciel que la plûpart des autres hommes, comme Charles Quint le témoigna aux Grands d'Eſpagne qui murmuroient de luy avoir vû ramaſſer le pinceau du Titien. Je puis, leur dit-il, faire en un moment une vingtaine d'hommes tous plus grands que vous, mais il n'y a que Dieu ſeul qui puiſſe faire un homme tel que le Titien.

On n'a ſuivi dans le choix de ces grands hommes que la voix publique qui les a nommez, ſans que l'intereſt ou la flatterie, l'eſperance ou la crainte y ayent eu la moindre part.

On n'y a point mis d'hommes vivans, & il n'eſt pas mal aiſé d'en deviner la raiſon. On n'a point voulu auſſi y mettre d'étrangers, n'ayant eu en vûe que l'honneur de la France, &

on

on la crû à propos de n'y recevoir que ceux qui ſont morts depuis le commencement de ce ſiecle.

Si on ne donne preſentement que la moitié de ce recueil, c'eſt qu'on a cru qu'il valloit mieux en uſer de la ſorte pour ſatisfaire à l'impatience du Public, que de tarder plus long-temps à luy en faire part. Ceux qui auront quelque chagrin de ne pas trouver dans ce premier volume les grands perſonnages qu'ils reverent particulierement, doivent s'attendre à les trouver dans le ſecond. On les prie cependant d'eſtre perſuadez qu'il n'y a pas plus d'avantage à eſtre mis dans l'un que dans l'autre.

La ſimplicité du ſtile de ces éloges pourra n'agréer pas à ceux qui ne veulent voir dans ces ſortes d'ouvrages que des loüanges ingenieuſement tournées & énoncées d'une maniere majeſtueuſe. Cependant quand j'aurois été capable de les faire ſur ce modele, peut-eſtre ne l'aurois-je pas fait, perſuadé que par cette voye on ne va pas ſi bien à la fin qu'on doit ſe propoſer dans ce genre d'écrire, qu'en ſuivant celle que j'ay choiſie. Car s'il eſt vray qu'on doit avoir pour but de faire bien

connoiſtre le veritable caractere de celuy dont on parle, il n'eſt pas moins vray que rien n'eſt plus propre pour y parvenir que le ſimple recit de ſes actions, où l'homme ſe peint mieux luy-même que ne ſçauroit faire le meilleur Orateur avec les belles couleurs de l'Eloquence. J'ay crû même qu'un ſtile fort ſoûtenu pourroit à la longue fatiguer le lecteur, & qu'une ſimple narration de faits hiſtoriques étant plus inſtructive, ſeroit auſſi plus agreable. Je n'ay pas ignoré que ſi j'avois pû mettre du ſublime dans ces éloges, je n'en euſſe reçu plus d'honneur, mais je n'ay penſé qu'à en faire à ceux dont j'ai parlé. On ſçait que la plûpart des Oraiſons funebres où brille la plus haute éloquence, ſont plus l'affaire du Predicateur que du défunt, & que ſi la réputation de celuy qui parle en reçoit ſouvent un accroiſſement conſiderable, celle du mort demeure preſque toûjours au même eſtat qu'elle eſtoit avant la ceremonie. Je n'ay donc point regardé mon intereſt, ſi ce n'eſt peut-eſtre qu'ayant arboré ſi hautement en pluſieurs rencontre, que noſtre ſiecle l'emportoit ſur

tous

tous les autres, ce que je rapporteray des actions & des talens des hommes illuſtres qu'il a produits, pourra ſervir à convaincre ceux qui veulent douter encore de cette verité.

On auroit ſouhaité avoir pû placer ces éloges ſuivant l'ordre des temps pour autoriſer le rang que l'on leur donne, mais il s'y eſt trouvé des difficultez inſurmontables. Comme il eſt preſque impoſſible de n'oublier pas dans ce premier volume quelques hommes illuſtres qui auroient dû y paroiſtre ſuivant l'ordre Chronologique, on n'a pas voulu s'oſter le pouvoir de les mettre dans le ſecond volume, ce que l'on n'auroit pû faire ſans la regle que l'on ſe ſeroit impoſée. D'ailleurs cet ordre auroit cauſé un mélange bizare en confondant les états & les qualitez, & en plaçant quelquefois un ſimple artiſan entre un Cardinal & un grand Prince. On n'a donc penſé qu'à démeſler un peu les conditions. On a mis au premier rang ceux qui ont paru avec éclat dans l'eſtat Eccleſiaſtique; au ſecond ceux qui ſe ſont acquis le plus de gloire dans la profeſſion des armes; au troiſiéme les Miniſtres d'Eſtat, & les grands Magiſtrats; au qua-

quatriéme les hommes de lettres diſtinguez, Philoſophes, Hiſtoriens, Orateurs & Poëtes; & au cinquiéme enfin ceux qui ont le plus excellé dans les beaux arts. Pour ce qui eſt du rang que chacun d'eux tient dans la claſſe où il eſt, on ne doit y faire aucune attention, on les a mis à peu prés comme ils ſe ſont preſentez, & l'on n'a point pretendu donner la primauté au premier plus qu'à celuy qui ſe trouve à la derniere place. C'eſt un droit qu'on n'a eu garde de s'attribuer, & qu'on abandonne entierement au lecteur, qui tout éclairé qu'il pourra eſtre, aura ſouvent de la peine à ſe déterminer, parce que ces hommes illuſtres ſe ſurpaſſent preſque tous les uns les autres par le different merite de leurs talens.

On pourra trouver étrange que les éloges des hommes de la plus haute élevation n'ayent pas plus d'étenduë que ceux des artiſans, & que les uns & les autres ſoient renfermez dans l'eſpace de quelques pages, mais on doit conſiderer qu'il a falu ſe donner des bornes pour ne pas s'engager dans un travail qui auroit eſté immenſe, ſi on avoit voulu faire toute l'hiſtoire de leur

vie,

vie, & d'ailleurs qu'en fait d'illuſtres, la qualité n'y fait plus rien dés qu'ils ſont morts.

Cet ouvrage eſt dû principalement à l'amour qu'une perſonne * d'un merite ſingulier a pour la memoire de tous les grands hommes. S'il n'avoit été queſtion que de celebrer la memoire des grands hommes dans les armes ou dans les lettres, j'aurois cru ne devoir pas me charger d'un travail, dont beaucoup de gens ſe ſeroient mieux acquittez que moy; mais comme il s'agit auſſi de parler de ceux qui ont excellé dans tous les beaux arts, peu connus de la plûpart de ceux qu'on appelle communément Sçavans, j'ay cru que par là je ſerois excuſable de m'eſtre engagé dans une telle entrepriſe, connoiſſant un peu mieux ces matieres que beaucoup d'excellens Orateurs qui font ſouvent de grandes incongruitez quand ils en parlent, & preſque toûjours à proportion de leur éloquence, & de leur grande habileté en autre choſe.

Si la prémiére penſée de cet ouvrage m'a donné du plaiſir, j'avoüe que pen-

*M. Begon, Intendant de Juſtice & de Marine.

pendant ſon execution j'ay preſque toûjours tremblé. J'ay veu que ce qui ne paſſeroit que pour une ſimple negligence dans un autre livre, ſeroit une faute capitale dans celuy-cy, où la moindre erreur dans un fait, l'obmiſſion d'une circonſtance un peu conſiderable, & même un nom propre mal écrit eſt capable d'attirer des reproches tres-bien fondez. Je n'ay donc garde de me promettre cette approbation univerſelle que perſonne n'a jamais encore obtenüe, je m'attèns au contraire à eſtre blâmé de tous coſtez. Ceux qui prennent intereſt aux hommes illuſtres dont j'ay fait l'éloge, trouveront qu'ils ne ſont point loüez ſuffiſamment, ni ſelon l'idée qu'ils en ont conçüe; & ceux qui ne trouveront pas dans ce volume les grands perſonnages qu'ils aiment & qu'ils reverent, ne verront qu'avec indignation une partie de ceux qui y ſont, quelque promeſſe qu'on faſſe de leur donner ſatisfaction dans le volume qui doit ſuivre. A l'égard du Public, comme les louanges ne ſont pas ce qu'il aime le plus, & qu'il s'en faut beaucoup que celles que je donne, ſoient de ce tour fin & delicat qui pour-

pourroit les luy faire agréer ; je ſuis diſpoſé à recevoir comme une grace, le moindre bon accueil qu'il voudra bien faire à ce qui eſt de moy dans cet ouvrage.

LES

LES HOMMES ILLUSTRES

Qui ont paru en France pendant le XVII. Siecle.

ARMAND-JEAN DU PLESSIS Cardinal Duc de Richelieu.

Armand-Jean du Pleſſis fils de *François du Pleſſis* Seigneur de Richelieu, Chevalier des Ordres du Roi & Grand Prevoſt de l'Hôtel, & de Suſanne de la Porte, nâquit au Chaſteau de Richelieu le 5. Septembre 1585. Il fit paroiſtre tant de vivacité d'eſprit & de ſolidité de jugement dans ſes études, qu'on commença à préſager ſa future grandeur. Il ſembloit qu'il en euſt lui-même un preſſentiment, car on lui entendoit dire pluſieurs fois à ceux de ſon âge qui vouloient l'emmener joüer avec eux, qu'il étoit deſtiné à des emplois qui ne lui permettoient pas de perdre ſon temps. Il fut ſi ſoigneux de l'employer

utilement, qu'à vingt-deux ans il fut ſacré Evêque de Luçon; ſon merite, ſon ſavoir & ſa reputation ſuppléant au défaut de l'âge. La ceremonie de ſon Sacre ſe fit à Rome par le Cardinal de Givri au milieu des applaudiſſemens de tout le Sacré Collége & de toute la ville.

De retour en France il s'appliqua à la predication, où il excella de telle ſorte que la Reine voulut l'avoir pour ſon Grand Aumônier. Son habileté au maniement des affaires qu'il fit paroître en pluſieurs rencontres importantes lui fit donner par SA MAJESSTE' une charge de Secretaire d'Etat, & comme ſes talens extraordinaires ne permettoient pas qu'il demeuraſt dans quelque poſte ſans une particuliere diſtinction, le Roi lui donna la preſeance ſur les trois autres. La mort du Marquis d'Ancre ayant apporté un grand changement dans les affaires, il ſe retira à Avignon pour jouïr du repos qu'il ne pouvoit trouver à la Cour dans cette conjoncture. Là il s'occupa à compoſer divers livres de controverſe ſi convainquans, qu'ils n'ont pas eſté moins funeſtes à l'Hereſie, que ſes conſeils, tous ſoûtenus qu'ils ont eſté par les armes victorieuſes de ſon Maiſtre. Il fit en même temps d'excellens livres de piété pour l'édification de l'Egliſe, & qui ne laiſſent rien à deſirer pour parvenir au plus haut point de la perfection Chrêtienne. Il fut fait Cardinal le cinquiéme Septembre 1622, quelque temps apres le Roi le declara ſon prémier Miniſtre,

&

& enſuite Grand Maiſtre de la Navigation, en ſupprimant la charge d'Amiral.

Se voyant à la teſte des affaires; il ſe propoſa deux choſes principalement, d'abattre les Heretiques, & d'abaiſſer la grandeur de la Maiſon d'Auſtriche. Pour y parvenir; il porta le Roi à entreprendre le ſiege de la Rochelle, ce qui eſtoit attaquer l'Hereſie dans ſon fort, & par l'endroit où elle ſe croyoit inſurmontable. Cette place eſtoit deffenduë par la mer, par une forte garniſon, & par ſes habitans à qui le zele de leur religion donnoit des forces & du courage qui ſembloient invincibles. L'Angleterre lui fourniſſoit de continuels ſecours d'hommes & de vivres; & il paroiſſoit y avoir beaucoup de temerité dans le ſiege de cette place; cependant le Cardinal de Richelieu, que la grandeur & la difficulté des entrepriſes encourageoient, trouva le moyen de la remettre ſous le pouvoir de ſon Prince legitime. On peut dire en quelque ſorte qu'il dompta la mer, en lui oppoſant une digue qui la mit hors d'état de fournir aucun ſecours aux Aſſiegez: Entrepriſe qui par ſa hardieſſe pourroit paroiſtre fabuleuſe, ſi les évenemens du regne où nous vivons ne rendoient tout croyable. Cette ville s'étant renduë, les Huguenots furent contraints d'accepter les conditions qu'il plut au Roi de leur preſcrire; & cette malheureuſe Hereſie, qui depuis ſoixante dix ans cauſoit des maux infinis à la France, en auroit eſté dés lors extirpée entiérement, ſi le Ciel n'euſt pas reſervé ce miracle à la ſageſſe de LOUIS LE GRAND.

Malgré ces grands ſervices, l'envie & l'impoſture s'éleverent ſi cruellement contre lui, que le Roi prit la reſolution de lui oſter la conduite de ſes affaires. Mais le même jour il alla trouver Sa Majeſté, & forçant en quelque ſorte les avenües qui lui avoient eſté toutes fermées par ſes ennemis, il ſçut ſi bien ſe juſtifier par ſon éloquence, & ſur tout par cette force de genie qui ne trouva jamais rien qui lui reſiſtaſt, qu'il rentra plus avant que jamais dans les bonnes graces & dans la confiance de ſon Maiſtre. On a remarqué que tous ceux qui avoient conſpiré ſa perte, ſouffrirent dans la ſuite les mêmes peines auſquelles ils l'avoient condamné. Pour moderer la puiſſance de la Maiſon d'Auſtriche, il ſçut engager le grand Guſtave Roi de Suede dans les intereſts de la France, & par là il mit l'Empire à deux doigts de ſa perte. Il fit enſuite ſoulever la Catalogne & le Portugal, ce qui occupa toutes les forces de l'Eſpagne, & la forçant à ne ſonger qu'à ſa propre conſervation, lui oſta de l'eſprit les vaſtes penſées de la Monarchie univerſelle. Il eſt vrai que la fortune ne favoriſa pas tous ſes grands deſſeins, la mort du Roi de Suede, & la perte de la bataille de Nortlingue ayant relevé le courage & les forces des Ennemis juſqu'à venir aſſieger Corbie, il eut beaucoup à ſouffrir de ſes envieux qui rejettoient ſur lui tous ces mauvais ſuccés; mais ſa vertu ne parut jamais davantage que dans ces temps difficiles qui firent voir la fermeté de ſon courage. Il traverſa Paris pluſieurs fois ſeul & ſans gardes au milieu de la po-

populace que ſes ennemis animoient contre lui, & il parut alors plus grand aux yeux de ceux qui ſçavent juger ſainement des choſes, que quand il revint aprés la priſe de Suze & de Pignerol.

Son application continuelle aux affaires de l'Etat ne l'empeſcha pas de ſonger ſans relâche à celles de l'Egliſe. Il eut une extréme attention à lui donner d'excellens Miniſtres. On n'avoit point la reputation d'une pieté ſolide, & l'on ne prêchoit point avec une éloquence vraiment Chrêtienne, qu'on ne fût auſſi-toſt appellé à l'Epiſcopat. Il fit rebaſtir toute la maiſon de Sorbonne dont il eſtoit Docteur & Proviſeur, & y adjouſta une Egliſe qui eſt un chef d'œuvre d'Architecture. Il y eſt enterré ſous un tombeau de marbre blanc tres-magnifique, fait de la main de l'illuſtre Girardon. Il a eſté l'Inſtituteur de l'Academie Françoiſe, & le premier de ſes Protecteurs. Rien n'a jamais eſté mieux penſé par un homme qui a fait de ſi grandes choſes, que l'eſtabliſſement d'une Compagnie dont l'occupation principale eſt de conſacrer à l'Immortalité les vertus & les belles actions des grands hommes. Il mourut à Paris le 4. Decembre 1642. âgé de 57. ans & 3. mois. Il avoit un air affable & majeſtueux tout enſemble, des manieres honneſtes & engageantes, l'eſprit vif, le jugement ſolide, les idées grandes, un courage capable de tout entreprendre & à l'épreuve de toutes ſortes de diſgraces. S'il eſt vray que tout homme qui a un merite extraordinaire honore ſon païs quand meſme il n'en auroit jamais la penſée, quel honneur ce grand homme n'a-t-il point fait à la

France, lui qui n'a point eu d'autre veüe que la gloire de ſon Prince, & celle de ſa patrie?

Pierre de Berulle Cardinal.

Pierre de Berulle nâquit le 4 Février 1575. Son pere Claude de Berulle d'une illuſtre Famille en Champagne & Conſeiller au Parlement fut un Juge d'une probité ſingulierе, & ſa mere Loüiſe Seguier iſſüe d'une Maiſon qui a donné un nombre conſiderable de grands Magiſtrats au Royaume & de grands Prelats à l'Egliſe, fut d'une pieté & d'une vertu ſans exemple. Elle ſe fit Carmelite dés les prémiéres années de ſon veuvage, & ayant vêcu juſques à l'âge de 78. ans dans les auſteritez de la Religion, elle mourut entre les bras de ſon fils qui luy adminiſtra tous ſes ſacremens. Il n'eſt pas étonnant que de deux Familles auſſi vertueuſes, il ſoit né un fils auſſi parfait & auſſi ſaint que celuy dont nous parlons. A 18. ans il compoſa un Traité de l'abnegation interieure, d'une trés-grande élevation, & qui ne ſe reſſentoit point de la foibleſſe de ſon âge. Ses premieres penſées furent d'eſtre Religieux; mais Dieu avoit ſur luy d'autres deſſeins. Une de ſes plus grandes occupations eſtoit de convertir les Heretiques, à quoy il avoit un talent ſingulier. Un jour qu'il diſputoit contre un Preſident du Parlement de Pau, Mr. du Val celebre Docteur & Profeſſeur en Theologie l'en-

l'entendant parler, dit qu'il eſtoit ſon maiſtre en cette matiere, & quelques jours aprés il convertit le jeune Comte de Laval en preſence du ſavant Tilenus ſon Precepteur & ſon Miniſtre. Perſonne n'a eu plus d'éloignement pour les dignitez & pour les honneurs. Quelque habile qu'il fût en Theologie, jamais il ne voulut faire d'actions publiques ni prendre de degrez. Il refuſa d'eſtre Evêque par trois fois differentes; la prémiére fois ce fut le Roy luy-même qui l'en preſſa fortement, & qui ſur le refus qu'il en fit, dit qu'il le luy feroit commander par un plus grand que luy, entendant parler du Pape, ſur quoy il eut la ſainte hardieſſe de répondre, que ſi SA MAJESTE l'en preſſoit davantage, il ſortiroit du Royaume. Il réfuſa enſuite l'Evêché de Laon que Mr. Seguier ſon oncle luy vouloit donner, & depuis celuy de Nantes que lui offrit Mr. de Cuſſé prémier Préſident du Parlement de Bretagne. Il ne voulut pas même de l'Abbaye de Saint Eſtienne de Caen que M. d'O, ſon parent le prioit d'accepter. Il n'alloit jamais à la Cour qu'il n'y fut mandé, juſques-là que le Roy ſe plaignit pluſieurs fois de ne le point voir.

La place de Precepteur de Monſeigneur le Dauphin luy ayant eſté offerte, il ne voulut jamais l'accepter, quoique le Pere Coton alors Confeſſeur du Roy l'en preſſaſt par toute ſorte de raiſon & même du coſté de la conſcience, en luy repreſentant qu'il y alloit de l'intereſt de l'Egliſe & de l'Eſtat, & que le bien qu'il pouvoit faire à un Or-

dre dont il avoit la conduite (il entendoit parler des Carmelites qu'il dirigeoit) n'eſtoit pas conſiderable en comparaiſon de celuy qu'il feroit à tout un Royaume, en formant à la pieté celuy qui devoit un jour le gouverner. Dieu le reſervoit pour reparer la pieté dans le même Royaume par d'autres voyes, & particulierement par l'établiſſement de la Congregation des Peres de l'Oratoire qu'il entreprit dans ce temps-là. Il étoit en peine quel chef il donneroit à une ſi ſainte Aſſemblée, & ne ſe jugeant pas digne d'un tel employ, il s'adreſſa à Saint François de Sales ſon intime ami qui s'en excuſa ſur ce qu'il étoit deſigné Evêque de Geneve, & parce qu'il jugeoit que perſonne n'en étoit plus digne ni plus capable que Mr. de Berulle. Il falut que Mr. de Rets ſon Evêque & depuis Cardinal, luy commandaſt abſolument d'eſtablir cette Congregation & d'en eſtre le Chef. Elle ne fut d'abord compoſée que de cinq Preſtres & de Mr. de Berulle qui faiſoit le ſixiéme. Ils ſe logerent au fauxbourg Saint Jaques dans une maiſon de loüage nommée le Petit Bourbon ſituée à l'endroit où eſt préſentement le Val-de-Grace, comme ſi le lieu qui avoit été habité par des hommes d'une pieté ſi extraordinaire ne pouvoit plus étre la demeure que d'une ſainte Communauté.

Du fauxbourg S. Jaques ils paſſerent à l'hôtel du Bouchage, & là il fit baſtir, ou pour mieux dire, il baſtit luy-même une Chapelle, car il y travailla de ſes propres mains, & même porta la hotte comme un manœuvre, tant il avoit de zele pour la maiſon du Sei-

Seigneur, & d'humilité tout enſemble. Mais cette Chapelle devenant tous les jours plus petite par le nombre des Preſtres qui ſe joignoient à lui, & par le concours du peuple que la devotion y attiroit, il reſolut de bâtir une Egliſe d'une juſte étenduë. Il y trouva tant de difficultez, qu'il fallut que le Roi l'ordonnaſt de ſon autorité abſolüe, declarant que cette Egliſe devoit étre regardée comme la Chapelle du palais du Louvre. Il eſtoit déja Directeur & comme Fondateur des Carmelites qu'il avoit eſté chercher en Eſpagne, & qu'il avoit amenées à Paris pour y établir ce ſaint Ordre de Religieuſes, & le veritable eſprit de leur Inſtitution, ce qu'il ne fit pas ſans y trouver auſſi de grandes difficultez qu'il ſçut vaincre par ſa piété & par ſa perſeverance. Le mariage d'Henriette Marie de France avec le Roi d'Angleterre ayant été reſolu, le Roi obligea Monſieur de Berulle d'aller à Rome en demander la diſpenſe au Pape à cauſe de la difference de Religion. Il ſe conduiſit de telle ſorte dans cette Ambaſſade, & gagna tellement l'eſtime de ſa Sainteté, qu'Elle dit un jour ces paroles: *Le pere de Berulle n'eſt pas un homme, c'eſt un Ange.* Elle le chargea de toutes les affaires qu'elle avoit en France, avec ordre à ſes Nonces de ſuivre ſes avis en toutes choſes, & pour lui donner encore de plus grandes marques de ſon eſtime, Elle ordonna qu'en arrivant en France il y trouvaſt un chapeau de Cardinal. Mais parce que Monſieur de Berulle avoit fait vœu de ne recevoir aucune dignité, le Pape lui envoya une

diſpenſe de ſon vœu, & un ordre d'accepter le chapeau qu'il lui envoyoit. Il conduiſit la Princeſſe Henriette Marie Fille de France, en Angleterre, où il ſe concilia l'amour & la veneration de tout le monde. Il ne fut pas moins honoré dans ſa patrie, & l'on aſſure qu'une des choſes qui determina le plus le Roi & ſon Conſeil au ſiege de la Rochelle, fut la revelation que le Cardinal de Berulle eut que cette entrepriſe ſeroit heureuſe, & que l'heure approchoit où la veritable Religion devoit y regner. Il mourut le 2. d'Octobre 1629. dans ſa cinquante-cinquiéme année, mais d'une maniere la plus belle & la plus ſouhaitable pour un ſaint Preſtre, ce fut en celebrant la Meſſe, & ſur le point de la conſecration en prononçant ces paroles, *Hanc igitur oblationem.* De ſorte que n'ayant pû achever le Sacrifice comme Preſtre, il l'acheva comme victime; ce qu'on a exprimé par ce diſtique.

Cœpta ſub extremis nequeo dum ſacra Sacerdos
Perficere, ut ſalutem victima perficiam.

Ce fut dans l'Egliſe des Peres de l'Oratoire de la rüe S. Honoré qu'il expira, & qu'il fut inhumé.

Hen-

Henry de Sponde Eveſque de Pamiers.

H*Enry de Sponde* nâquit à Mauléon en Bearn le 6. Janvier 1568. & eut l'honneur d'avoir pour parrain Henry de Bourbon, qui fut depuis Henry le Grand.

Son pere eſtoit Secretaire de Jeanne d'Albret Reine de Navarre, & faiſoit profeſſion de la Religion prétendüe Reformée, ainſi que la pluſpart des Bearnois de ce temps-là. Dés que le jeune Sponde eut achevé ſes études & ſa Philoſophie, qu'il fit en Grec, il quitta la France pour voyager. Il alla en Angleterre à la ſuite de Guillaume Salluſte du Bartas ſi celebre par ſon Poëme de la Creation du monde, & alors Ambaſſadeur du Roi de Navarre, ou en peu de temps il apprit la langue du pays, & eut de familieres conferences avec le Roi Jacques. Il ſalua auſſi à Londres la Reine Elizabet, Reine d'un merite extraordinaire & fort au deſſus de ſon ſexe, laquelle témoigna faire beaucoup d'eſtime de ſon eſprit.

Au retour de ſes voyages il s'appliqua à l'eſtude du Droit Civil & du Droit Canon, dont il lut preſque tous les livres. Il alla à Tours, où le Parlement de Paris avoit été transferé, & où ſon ſçavoir & ſon éloquence dans le Barreau porterent le Roy Henry quatre à le faire Maiſtre des Requeſtes. Au mi-

milieu des affaires qui l'occupoient il trouva du temps pour lire les livres de controverſes que faiſoient alors le Cardinal Bellarmin, & le Cardinal du Perron. Ces livres l'éclaircirent tellement ſur les erreurs où le malheur des temps l'avoit engagé avec toute ſa famille, que peu de temps aprés il abjura ſon hereſie. Il alla enſuite à Rome avec le Cardinal de Sourdis, où aprés quelques années de ſejour il prit l'ordre de Preſtriſe. Il lia une êtroite amitié avec le Cardinal Baronius, & fit de ſon conſentement l'Epitome des douze premiers tomes de ſes Annales. Eſtant revenu en France, le Cardinal Baronius lui écrivit qu'il étoit trés-content de ſon travail; quoi que les Auteurs n'aiment pas ordinairement qu'on faſſe des abregez de leurs ouvrages, parce qu'il eſt arrivé trés-ſouvent que ces abregez ont fait perir les livres dont ils renferment la ſubſtance. Cet Epitome fut achevé d'imprimer en 1612. & dedié à l'Egliſe Gallicane, qui l'approuva, & marqua l'eſtime qu'elle en faiſoit par pluſieurs gratifications conſiderables dont elle honora ſon Auteur. Il s'en eſt fait pluſieurs Editions, & il a été traduit en pluſieurs langues. Il avoit une particuliere connoiſſance des affaires de la Cour de Rome, & le Pape Paul. V. qui l'aimoit beaucoup, le propoſa à la reviſion des expeditions du Tribunal de la Penitencerie. Il étoit fort conſideré du Roy de France, de tous les Ambaſſadeurs & de tous ceux du Conſiſtoire; de ſorte que dans le temps qu'il avoit renoncé entiérement à revenir à Pa-

Paris, & qu'il s'étoit établi à Rome, il fut nommé, ſans qu'il y penſaſt, par le Roy Loüis XIII. à l'Evêché de Pamiers au commencement de l'année 1626. Comme il faiſoit difficulté de ſe charger d'un ſi grand fardeau, le Pape l'y obligea d'autorité. Il avoit alors 50. ans, & il fut ſacré à Rome par le Cardinal de Marquemont Archevêque de Lyon, aſſiſté d'Attilius Amaltheus Evêque d'Athenes, & d'Antoine Provana Archevêque de Dyrrachium en preſence de vingt-quatre Cardinaux, dans l'Egliſe de S. Louis, le Dimanche 17. de Septembre.

Il vint à Paris, où le Roi le receut avec des marques d'eſtime trés-ſingulieres. Et de là il ſe rendit à Pamiers, où il fit ſon entrée le 23. Mai 1627. Il pacifia les differends qui étoient parmi les Religieux de l'Ordre de Saint François appellez de l'Obſervance de la Province d'Aquitaine, ayant été delegué par le Pape pour cette affaire. Le Duc de Rohan chef des Heretiques entra dans Pamiers par trahiſon. L'Evêque ſe ſauva par un trou fait au mur. L'année ſuivante le Prince de Condé ayant repris la Ville, & les Heretiques en ayant été chaſſez, excepté ceux qui ſe convertirent, le Pape Urbain VIII. lui en écrivit des lettres de conjouiſſance, qui marquoient une eſtime extraordinaire de ſon merite. Il faiſoit frequemment des viſites dans ſon Dioceſe, où il rétablit la diſcipline, & ramena à la foi plus de treize cens Heretiques. Il établit des Conferences dans ſon palais Epiſcopal, qu'il fit conſtruire avec bien

bien de la depenſe. Enſuite étant fort âgé, & ayant fait ſon neveu ſon Coadjuteur, il revint à Paris pour ſe donner tout entier à l'édition de ſes Annales. Ce que le Pape approuva avec de grands éloges. Le prémier tome de ſes Annales comprend ce qui s'eſt paſſé depuis la creation du monde juſqu'à la venüe de Jeſus Chriſt, & peut étre conſideré comme un abregé de celles de Torniel. Le ſecond & le troiſiéme tomes qui contiennent depuis la naiſſance de Jeſus-Chriſt juſqu'au Pontificat d'Innocent III. ſont un abregé de Baronius. Et les trois volumes qui ſuivent ſont tous de lui & vont juſqu'en l'année 1640. Ouvrage qui n'a point de pareil pour ſon etendüe, laquelle n'eſt pas moindre que celle de tous les ſiecles. Il mourut à Toulouſe le 18. Mai 1643. & fut enterré dans l'Egliſe de S. Eſtienne. Il laiſſa ſa Bibliotheque aux Minimes de Toulouſe.

Pierre de Marca Archevêque de Paris.

Pierre de Marca Archevêque de Paris naquit dans la Ville de Gant proche de celle de Pau, capitale de Bearn, de parens nobles & qui font remonter leur genealogie juſqu'au onziéme ſiecle; où un Garcias de Marca, Capitaine de Cavalerie, rendit de grands ſervices à Gaſton Prince de Bearn. Il commença à y avoir des gens de robe dans cette famille en l'année 1444. Et celui dont nous par-

parlons naquit en l'année 1594. Comme les Huguenots étoient alors les maiſtres dans le Bearn, & que les Curez n'y faiſoient preſque aucune fonction, ſon pere pour avoir la conſolation de voir baptiſer ſon fils dans le ſein de l'Egli.e Catholique, le fit porter au Monaſtere de S. Pé de Generes du Dioceſe de Tarbe, où il recut le Baptême des mains d'un Religieux de cette maiſon, qui par un eſprit prophetique dit ces paroles aprés l'avoir baptiſé: *Tu es Petrus & ſuper hanc Petram ædificabo Eccleſiam meam.* La ſuite a juſtifié l'heureuſe application de ces paroles. Car dés qu'il eut fait ſes eſtudes tant d'Humanité & de Philoſophie que de Droit Civil & Canon, ſa principale occupation fut de diſputer contre les Huguenots & de les convertir; ce qu'il continua lors même qu'il fut marié, & que ſes affaires domeſtiques ſembloient devoir le détourner de cet emploi. Il épouſa fort jeune encore Marguerite de Fargues, iſſüe de la maiſon des anciens Vicomtes de Lavedan en Bigorre, qu'il perdit aprés quelques années de mariage. En ce temps-là le Roi ayant entrepris de reſtablir les Eccleſiaſtiques dans la poſſeſſion de tous leurs biens, dont les Huguenots s'eſtoient emparez, & cette affaire ayant trouvé de grandes difficultez, le jeune Marca aydé de ſon pere y ſeconda ſi heureuſement les intentions de Sa Majeſté, qu'elle ſe termina par la reſtitution entiere de tous les biens des Catholiques. Le Roi érigea alors le Conſeil ſouverain de Bearn en Parlement, & lui en donna gratuitement

une

une charge de Préſident au Mortier, qu'il exerça avec toute la capacité & toute l'integrité qu'on pouvoit attendre d'un homme de ſon merite. Le Roi ayant perdu en l'année 1639. un procés dans ſon Conſeil d'Eſtat, & croyant l'avoir perdu injuſtement, il s'en plaignit au Chancelier Seguier en préſence du Cardinal de Richelieu, & lui ordonna de choiſir deux hommes de ſçavoir & de pieté pour les mettre dans ſon Conſeil. En ce temps-là Monſieur de Marca eſtoit à Paris pour les affaires du Parlement de Pau, & s'étoit fait connoiſtre à Monſieur le Chancelier, qui le crût en quelque ſorte envoyé du Ciel pour remplir une des places de Conſeiller d'Eſtat qu'il avoit à donner. Ce fut en ce temps-là qu'il publia l'Hiſtoire de Bearn & du Pais adjacent, livres trés curieux & pleins d'excellentes recherches, qu'il dedia à Monſieur le Chancelier, en reconnoiſſance des obligations qu'il luy avoit. Il parût peu de temps aprés un livre intitulé *Optatus Gallus de cavendo Schiſmate*, qui avertiſſoit les Evêques d'un ſchiſme preſt à éclorre, en inſinuant que le Cardinal de Richelieu vouloit porter le Roi à eſtablir un Patriarche en France, & l'on ajouſtoit que le Cardinal devoit eſtre ce Patriarche. Ce fut contre ce Livre que Mr. de Marca compoſa celui *De concordia ſacerdotii & imperii.* Il s'agiſſoit de concilier les deux puiſſances qui partagent le monde, jalouſes naturellement l'une de l'autre, & d'en marquer préciſément les juſtes bornes. Le parti que prit Monſieur

ſieur de Marça fut non pas d'interpoſer ſon jugement ſur une affaire de cette conſequence, mais de rapporter hiſtoriquement tout ce qui s'eſtoit paſſé dans les démeſlez que ces deux Puiſſances avoient eu; tout ce qui avoit eſté reſolu dans la ſuitte des temps ſur leurs prérogatives, mais avec tant d'ordre & tant de netteté, qu'il en reſulte ſur chaque chef de conteſtation, des reſolutions auſſi claires que s'il s'eſtoit declaré lui-même dans les termes du monde les plus déciſifs. On trouva qu'il avoit rendu au Pape tous les honneurs & toutes les prérogatives qui lui ſont deües: en ſorte qu'on n'auroit pû en exiger davantage du plus paſſionné mais raiſonnable, de tous les Italiens; & qu'en même temps il avoit conſervé les libertez de l'Egliſe Gallicane, & tout ce qui eſt dû à l'autorité & à la Majeſté de nos Rois, autant que le pouvoit faire le cœur le plus François & le plus affectionné à ſa patrie. Les graces dont il fut comblé dans la ſuite, & de la part de Rome & de la part du Roi, ſeront des témoignages éternels de la ſatisfaction unanime de ces deux Puiſſances. La prémiére marque fut l'Evêché de Couſerans, auquel le Roi le nomma, & dont Sa Sainteté le pourvût avec des marques d'eſtime tres-ſingulieres, malgré la reſiſtance qu'y apportoit l'Ambaſſadeur de Philippe IV. Roi d'Eſpagne, qui apprehendoit que le caractere d'Evêque n'augmentât dans l'eſprit des Catalans l'autorité qu'il s'étoit

acquiſe ſur eux par ſa douceur & par ſon équité. Cette Province s'étant ſouſtraite à l'obeïſſance du Roi d'Eſpagne, il y fut envoyé en qualité de Viſiteur General, avec ordre de prendre connoiſſance des affaires de la Juſtice, de la Police & des Finances. Il ſçût ſi bien les manier durant ſept années, par ſon affabilité envers les parties, & ſa ſeverité plus apparente que veritable envers le public, qu'il acheva de rendre cette Province entierement affectionnée à la France. Il fut fait Archevêque de Toulouſe, & reçut le *Pallium.* Tout le Dioceſe en témoigna une joye extraordinaire, & qui ne peut eſtre comparée qu'à la douleur qu'il reſſentit quand il fut appellé à l'Archeveſché de Paris. Tant de vertus & tant de grandes qualitez n'empeſcherent pas qu'on ne fiſt contre lui des libelles diffamatoires, qui furent condamnez à Rome, & brûlez publiquement à Paris; ſur quoi il dit agreablement qu'on voyoit en cela une ſuite de la concorde du Sacerdoce & de l'Empire. Le Roi le fit Miniſtre d'Etat pour le retenir à Paris & dans ſon Conſeil. Enſuite il fut admis au Conſeil de conſcience avec Monſieur Hardoüin de Perefixe alors Eveſque de Rhodez & le Pere Annat. Il fut enfin nommé Archevêque de Paris, & étant malade peu detemps aprés de la maladie dont il mourut, il eut la conſolation de recevoir avant ſa mort une lettre du Pape Alexandre VII. par laquelle il approuve, avec de grands éloges, la nomination du Roi. Il mourut à Paris le 29 Juin 1662. âgé de 69. ans, & fut en

en cette qualité enterré dans le chœur de Noſtre-Dame.

Jean-Pierre Camus Eveſque de Belley.

Jean-Pierre Camus, fut nommé à l'Evêché de Belley par Henri IV. en l'année 1609. & fut ſacré le 30. Decembre de la même année par S. François de Sales. Ce fut un veritable Evêque de quelque côté qu'on le regarde, ſoit pour ſa ſcience, particuliérement dans les matieres Eccleſiaſtiques, ſoit pour ſon zele à inſtruire & à convertir les ames, donnant tout le temps que la conduite de ſon Dioceſe lui pouvoit laiſſer, ou à compoſer des livres pour l'édification des fidéles, ou à prêcher avec une ardeur & une charité qui attiroit & touchoit tout le monde. Son zele s'alluma particulierement contre la faineantiſe & la morale relâchée de quelques Moines de ſon temps; & il ne ceſſa de déclamer contre eux, & de vive voix, & par des livres preſque ſans nombre. Le Cardinal de Richelieu preſſé & perſecuté par ces Moines, d'obliger ce bon Evêque à ne plus preſcher ni écrire contre eux, tira parole de lui, qu'à l'avenir il les laiſſeroit en repos, & lui dit ces paroles: Je ne trouve aucun autre défaut en vous, que cet horrible acharnement contre les Moines, & ſans cela je vous canoniſerois. Monſieur de Belley que ſa grande pieté n'empêchoit pas d'être fort agreable dans ſes reparties, lui

répondit : Plût à Dieu, Monſeigneur, que cela pût arriver, nous aurions l'un & l'autre ce que nous ſouhaitons, vous ſeriez Pape, & je ſerois Saint.

Il écrivoit avec une facilité incroyable, & le nombre des livres qu'il a compoſez eſt étonnant. Son ſtyle quoi que peu châtié, plaiſoit dans ce temps-là, & on aimoit la hardieſſe de ſes métaphores quoi qu'un peu entaſſées les unes ſur les autres, à cauſe de l'abondance agréable des images qu'elles forment, & du grand nombre des choſes qu'on y apprend tout à la fois.

Dans ce temps les Romans vinrent fort à la mode, ce qui commença par celui de l'Aſtrée, dont la beauté fit les délices & la folie de toute la France, & même des païs étrangers les plus éloignez. L'Evêque de Belley ayant conſideré que cette lecture étoit fort contraire à l'eſprit du Chriſtianiſme, & que remplifſant l'eſprit des ſentimens de l'amour profane, elle étoit un obſtacle au progrés de l'amour de Dieu dans les ames: mais ayant conſideré en meſme temps qu'il eſtoit comme impoſſible de détourner les jeunes gens d'un amuſement ſi agreable & ſi conforme aux inclinations de leur âge, il chercha les moyens de faire diverſion, en compoſant des hiſtoires où il y eût de l'amour, & qui par là ſe fiſſent lire, mais qui élevaſſent inſenſiblement le cœur à Dieu par les ſentimens de piété qu'il y inſeroit adroitement, & par les cataſtrophes chrétiennes de toutes leurs avantures : car toûjours l'un ou l'autre des Amans, ou tous les

les deux enſemble, ayant conſideré le néant des choſes du monde, la malice des hommes, le peril que l'on court ſans ceſſe de ſon ſalût, en marchant dans les voyes du ſiecle, prenoient la reſolution de ſe donner entierement à Dieu, en renonçant à toutes choſes, & en embraſſant la vie religieuſe. Ce fut un heureux artifice que ſon ardente charité qui le rendoit tout à tous, lui fit inventer & mettre heureuſement en œuvre; car ſes livres paſſerent dans les mains de tout le monde, & comme ils étoient pleins non ſeulement d'incidens fort agreables, mais de bonnes maximes trés-utiles pour la conduite de la vie, ils firent un fruit trés-conſiderable, & furent comme une eſpece de contrepoiſon à la lecture des Romans.

Il nous reſte pluſieurs lettres qu'il écrivit à Saint François de Sales, & pluſieurs que ce meſme Saint lui écrivit, où l'on voit de part & d'autre des marques d'une pieté digne des premiers ſiecles de l'Egliſe. En l'année 1620. il établit dans la ville de Belley un Couvent de Capucins, & en l'année 1622. il y en établit un de filles de la Viſitation, inſtituées par Saint François de Sales. Il ſe démit de ſon Evêché en l'année 1629. en faveur de Jean de Paſſelaigue qui lui ſucceda & ſe contenta de l'Abbaye d'Aunay en Normandie, de l'Ordre de Ciſteaux, où il ſe retira pour travailler plus fortement à ſa propre ſanctification. Mais l'Archevêque de Roüen François de Harlay, ne put le voir inutile à l'Egliſe, & connoiſſant ſes talens l'aſſocia à ſes ſoins E-

Piſcopaux, en le faiſant ſon Grand-Vicaire. Il s'acquita de tous ſes devoirs, avec une vigilance vrayement paſtorale, & qui ne ſe démentoit point de celle avec laquelle il avoit conduit ſes propres oüailles; mais comme l'élevation & les plus grandes dignitez n'avoient jamais eu de charmes pour lui, & qu'il avoit toûjours aimé la pauvreté dans laquelle J.C. a vêcu & qu'il a honorée de tant d'éloges, il vint établir ſa demeure dans l'hôpital des pauvres Incurables du fauxbourg Saint-Germain à Paris pour y mourir avec eux. Ce bonheur, car c'eſt ainſi qu'on doit parler de la mort d'un auſſi ſaint Evêque, lui arriva le 26. Avril 1652. en la ſoixante & dixiéme année de ſon âge, & il ſouhaita d'être enterré dans le même lieu. Ce fut un des plus dignes Evêques que la France ait jamais eu, & dont le zele à inſpirer le veritable amour de Dieu, n'a gueres eu de ſemblable. Un peu avant ſa mort il fut nommé par le Roi à l'Evêché d'Arras.

Antoine. Godeau Evêque de Vence.

ANtoine *Godeau*, iſſu d'une des meilleures familles de Dreux, donna des marques de la beauté de ſon eſprit, dés les premiéres années de ſa vie. Son genie le porta d'abord à cultiver la poëſie Françoiſe, où il ſe fit admirer par les beautez originales & naturelles dont ſes ouvrages étoient remplis. On lui doit

doit en quelque façon la naiſſance de l'Academie Françoiſe, dont il a été un des plus dignes membres, non ſeulement parce qu'il étoit un de ceux qui s'aſſemblerent les premiers chez Monſieur Conrart, pour y conferer de leurs etudes, & pour y lire les pieces de leur compoſition; mais parce que la beauté de ſes poëſies, qui plurent extremement au Cardinal de Richelieu, contribua beaucoup à faire prendre à ce grand Miniſtre la reſolution de faire l'établiſſement de cette Compagnie.

Il compoſa entre autres choſes une paraphraſe du Cantique *Benedicite omnia opera Domini Domino*, où toutes les creatures ſont invitées à loüer le Seigneur. Cét ouvrage eſt ſi ſingulier par la beauté majeſtueuſe des deſcriptions ou plûtôt des definitions de tous les eſtres de la Nature, qu'on ne le peut lire ſans eſtre ſaiſi d'admiration, ſur tant de nobles & d'heureuſes expreſſions. L'attention que ce poëme attira ſur le merite de l'Auteur, fit remarquer en lui un grand nombre d'autres bonnes qualitez, dont chacune ne le cedoit en rien à ſa poëſie, pour le degré d'excellence où il les poſſedoit. Son éloquence qui acheva de ſe montrer dans la chaire, & ſa pieté ſolide qui éclatoit dans toutes ſes actions, porterent le même Cardinal de Richelieu à le propoſer au Roi pour l'Evêché de Graſſe, en quoi ce grand Miniſtre ſuivit la pente naturelle qu'il avoit à recompenſer le merite, & ſur tout à donner à l'Egliſe des Miniſtres dignes de leur Miniſtere. En 1636. il fut nommé à cet Evêché, & fut ſacré à ſaint Magloire

re au mois de Decembre de la même année par les Evêques de Caſtres, de Dardanie & de S. Papoul. Dés qu'il fut dans ſon Evêché, il y prêcha avec une éloquence toute Chreſtienne, qui le fit admirer & aimer de tout ſon peuple, & il y tint pluſieurs Synodes où il rétablit la diſcipline qui s'eſtoit relâchée en pluſieurs endroits de ſon Dioceſe. Il réunit à l'Evêché de Graſſe, en vertu du droit de patronage la Ville d'Antibes, qui depuis que le ſiege Epiſcopal de Vence avoit eſté transferé à Graſſe, n'avoit eſté d'aucun Dioceſe, & par ce moyen il y fit revivre la diſcipline Eccleſiaſtique dont il n'y reſtoit plus aucun veſtige. Le Pape Innocent X. lui avoit accordé des Bulles pour réunir en ſa faveur les Evêchez de Vence & de Graſſe, ainſi que Clement VIII. l'avoit fait à la priere de ſon predeceſſeur. Cependant ayant vû que le Clergé & le peuple de Vence n'y conſentoient pas de bon cœur, il aima mieux, quoique les deux Evéchez ne valuſſent pas dix mille livres de revenu, qu'ils n'euſſent pas enſemble trente Paroiſſes, & que la ville de Vence & celle de Graſſe ne fuſſent éloignées l'une de l'autre que de trois lieuës au plus; raiſons trés-fortes pour autoriſer la réunion: Il aima mieux, dis-je, ceder l'intereſt qu'il y avoit, & ſe contenter de l'Evêché de Vence, que de n'eſtre pas agreable à quelques uns de ſes Dioceſains, & ſur tout d'avoir à pourſuivre un procez, choſe non moins oppoſée à ſon naturel & à ſa pieté, qu'aux fonctions paiſibles du ſaint Epiſcopat.

Toute

Toute ſa vie ſe paſſa, ou à viſiter ſon Dioceſe, ou à prêcher, ou à lire, ou à écrire; & quand on voudra examiner tant de diverſes occupations, on aura de la peine à comprendre où il a pris du temps pour ſatisfaire à toutes.

Ses principaux ouvrages ſont une hiſtoire Eccleſiaſtique en trois volumes, dont le ſtyle, ſoit pour l'elegance, ſoit pour la netteté a peu d'égaux, & en rend la lecture auſſi agreable qu'elle eſt utile. Des paraphraſes des Epîtres de ſaint Paul, où avec peu de paroles qu'il y ajouſte, pour ſervir de liaiſons & de tranſitions, il en fait voir nettement toute l'œconomie qui dans le texte échappe ſouvent aux plus habiles & aux plus attentifs, & enfin ſes Eglogues Chreſtiennes; qui preſque toutes ſur le modele & dans l'eſprit du Cantique des Cantiques, rempliſſent le cœur d'une ſainte joye, & y allument les flammes du divin amour. Cependant malgré la grande reputation qu'ont eu ſes Eglogues, ſes Paraphraſes de tous les Pſeaumes de David, & pluſieurs Poëmes Chrêtiens qu'il a compoſez, il s'eſt trouvé un homme aſſez temeraire pour ſoutenir que Monſieur Godeau n'avoit aucun naturel pour la poëſie, & pour faire imprimer un libelle avec ce titre *Godellus utrum Poëta*? Il n'eſt pas croyable combien le Public, & particulierement ceux qui avoient du gouſt pour la Poëſie furent ſcandaliſez de ce libelle, qui n'eut point d'autre effet que de cauſer beaucoup d'indignation, & de faire voir qu'il n'y a rien de ſi évident ni de ſi bien eſtabli dans l'opinion des hommes dont quelqu'un ne puiſſe ſoûtenir le contraire.

traire. Il fut attaqué d'apoplexie le jour de Paſques 17. Avril 1672. & mourût à Vence le 21. du même mois, âge de 67. ans.

Jean-François Senault General de l'Oratoire.

QUand le Pere *Senault* commença à prêcher, on remarquoit trois défauts bien conſiderables dans la pluſpart des predications de ce temps-là. Nulle methode dans le diſcours, un grand étalage de la ſcience profane, encore que Seneque y étoit cité plus ſouvent que Saint Paul; Ciceron que Saint Auguſtin, & les Poëtes Latins plus que tous les Prophetes; & enfin de la plaiſanterie qu'on y croyoit neceſſaire pour attirer la bienveillance & l'attention des auditeurs.

Le Pere Senault purgea la Chaire de ces trois deſordres, & ſubſtitua en leur place la methode, la pure doctrine de l'Evangile expliquée par les Peres, & la gravité que demande l'auguſte miniſtere de la predication. C'eſt le témoignage que tout le monde lui en a rendu, & particulierement le Pere de Lingendes, quoi que ſon concurrent alors dans la gloire de l'éloquence de la Chaire.

Son pere Pierre Senault Secretaire du Roi, & Commis au Greffe Civil du Parlement de Paris, eut le malheur d'être du parti de la Ligue, & d'avoir été le plus fameux des ſeize Chefs qu'elle avoit à Paris; mais ſon fils n'herita point de ſes ſentimens, & fut, comme

la

la Reine Anne d'Autriche lui a dit pluſieurs fois, autant attaché à la bonne cauſe & au bon parti, que ſon pere s'en étoit éloigné. Il commença ſes études dans l'Univerſité de Douay, & vint les achever dans celle de Paris. Il s'y rendit ſi habile, que le Cardinal de Berulle qui travailloit alors à établir la Congregation de l'Oratoire, charmé de ſa modeſtie & ſur tout de ſa pieté, le choiſit pour eſtre un des premiers ſujets de ſa Congregation. Il fut employé d'abord à enſeigner les Colleges les plus celebres de cette Compagnie. Le talent qu'il avoit pour l'éloquence ayant paru dans ces exercices, ſes Superieurs l'engagerent à ſe donner tout entier à la predication, où il s'eſt rendu un des premiers hommes de ſon ſiecle. Il travailla douze ou quinze ans, de ſon propre aveu à ſe former le ſtile, & à polir ſon langage ſans neanmoins diſcontinuer l'étude de la Theologie, de l'Ecriture & des Saints Peres, où il ſe fit un fonds inépuiſable de doctrine qui a fourni à quarante Careſmes qu'il a prêchez, la pluſpart à Paris dans les plus grandes Chaires, à la Cour & dans l'Egliſe de l'Oratoire de S. Honoré où les Reines venoient ordinairement l'entendre, & où il y avoit un trés-grand concours d'auditeurs.

Il avoit en chaire l'air modeſte, humble & majeſtueux tout enſemble, la voix nette & ſonore, le geſte noble & reglé, & une clarté dans le diſcours, qui malgré la force de ſes expreſſions & la ſublimité de ſes penſées le rendoit auſſi intelligible aux eſprits les moins éclai-

éclairez qu'aux genies les plus vifs, les plus vaſtes & les plus tranſcendans, & c'eſt dans cette partie qu'il a excellé davantage, quoi qu'admirable en toutes les autres. Sa vertu ne l'a pas rendu moins recommendable que ſon éloquence. Il n'y a point eu de deſordre ni de vice, quelque part qu'il ait eſté placé, qu'il n'ait attaqué avec toute la force & toute la vehemence d'un veritable Predicateur de l'Evangile. Cette liberté chrétienne venoit de ſon parfait deſintereſſement. Le Cardinal Mazarin lui ayant dit qu'il étoit faché qu'on eût tardé ſi long-temps à rendre juſtice à ſon merite, & qu'il n'avoit qu'à luy declarer ce qu'il ſouhaitoit, & qu'il le demanderoit au Roi avec plaiſir; il le remercia de ſa bonté, & le pria de ne point importuner le Roi pour un homme qui étoit content, & qui dans ſon état s'eſtimoit plus heureux que ſon Eminence. La Reine Mere lui ayant envoyé le Brevet d'un Evêché, avec aſſeurance de lui donner le meilleur de la Province, s'il venoit à vaquer, il le lui renvoya, ayant mieux aimé demeurer ſimple Preſtre, que de ſe voir élevé aux dignitez les plus éclatantes; en quoi il avoit raiſon non ſeulement pour la ſeureté de ſa conſcience, mais pour continuer à rendre plus de ſervice à l'Egliſe, en prêchant de tous côtez, qu'il n'auroit fait en ſe renfermant dans l'étenduë d'un ſeul Dioceſe.

Dans ce deſſein d'être utile à tout le monde, il s'appliqua, lors qu'il fut élû Superieur de S. Magloire, à former de jeunes Eccleſiaſtiques à la predication; il leur donnoit des re-

regles & leur fourniſſoit des matieres dans des Conferences publiques, ou il les exerçoit aprés leur en avoir donné l'exemple. C'eſt de ſon école que ſont ſortis les Peres le Boux, Maſcaron & Soanen, depuis Evêques de Perigueux, d'Agen & de Senés, & tant d'autres Predicateurs celebres qui rempliſſent encore aujourd'huy les plus grandes Chaires, les Peres Hubert, de la Roche, de la Tour, & pluſieurs autres. Il a voulu auſſi ſe rendre utile aux ſiecles à venir par pluſieurs excellens ouvrages qu'il a laiſſez. *La Parahraſe de Job*, qui en conſervant toute la majeſté & la grandeur de ſon original, en a éclairci toutes les obſcuritez ; *le Traité de l'uſage des Paſſions* qui a été traduit en toutes ſortes de langues ; un livre de *l'Homme Criminel*, un autre de *l'Homme Chrétien*, un autre du *Monarque*, & un grand nombre de *Panegyriques de Saints*, tous ouvrages également pleins de pieté & d'éloquence. Il n'étoit pas né ſeulement pour inſtruire, mais pour conduire auſſi, ce qui parut lors qu'il fut élû General de ſon Ordre, dont il fut toûjours honoré comme le Superieur, & cheri comme le Pere. Il ſoûtenoit lui ſeul tout le poids des affaires, & répondoit de ſa propre main à toutes les lettres qu'il recevoit, qui montoient à plus de trois cens par ſemaine, perſuadé que c'eſt donner une grande confiance aux inferieurs, que de leur faire entendre qu'il n'y a que leur Superieur qui ait connoiſſance des choſes qu'ils lui mandent. Il avoit tant d'honneſteté pour tous les Peres de ſa Congregation que jamais

il

il n'en a chargé aucun de quelque emploi que ce fuſt qu'il ne l'euſt fait preſſentir auparavant s'il l'auroit agreable. Il mourut le troiſiéme jour d'Aouſt 1670. âgé de 71. ans, d'une apoplexie, qui l'attaqua ſubitement, & l'enleva en quatre jours. Il rendit particulierement graces à Dieu de ce qu'il mouroit ſans avoir jamais poſſedé aucune charge ni aucun bien de l'Egliſe, ayant, diſoit-il, toûjours redouté les dignitez & les commoditez des grands benefices, comme ce qu'il y a de plus dangereux dans le monde. Il eſt enterré au milieu de l'Egliſe de l'Oratoire de S. Honoré, où ſon Oraiſon funebre fut prononcée par l'Evêque d'Aire, qui avoit eſté ſon diſciple en Eloquence, connu ſous le nom de l'Abbé de Fromentieres avant qu'il fût Evêque, en preſence de pluſieurs autres Prelats, & d'une affluence incroyable d'auditeurs.

Antoine Arnauld Docteur de Sorbonne.

LE Public a eſté partagé ſur quelques ſentimens que Monſieur *Arnauld* a ſoûtenus, mais il ne l'a jamais eſté ſur ſon merite. Il n'y a eu qu'une voix là-deſſus, & il a toûjours paſſé pour un des plus grands hommes qu'ait eu l'Egliſe depuis pluſieurs ſiecles.

Son pére Antoine Arnauld qui eſtoit Procureur General de la Reine Catherine de Medicis, ne voulut point embraſſer d'autre profeſſion que celle du Barreau. Il eſt vray qu'il s'en acquitta avec tant d'honneur, & d'une ma-

maniere ſi élevée, que depuis luy il ne s'eſt trouvé perſonne,, à la reſerve de Mr. le Maiſtre ſon petit-fils, qui l'ait exercée avec plus d'éclat & plus de dignité. Sa maiſon étoit continuellement pleine de Princes & de grands Seigneurs qui venoient le conſulter ſur leurs plus importantes affaires, & il fut par tout en telle veneration, qu'aprés ſa mort il fut expoſé ſur ſon lit pendant quelque temps pour ſatisfaire au Public qui le demanda avec inſtance.

Antoine Arnauld, dont nous parlons, le vingtiéme & le dernier de ſes enfans, nâquit à Paris le 6. Fevrier 1612. Il commença dés ſon enfance à donner des marques de cette étenduë de genie pour les lettres & pour les ſciences qui l'ont ſi fort ſignalé dans la ſuite. Il embraſſa l'état Eccleſiaſtique, & il ſe mit ſur les bancs en Sorbonne, où il parut avec une diſtinction extraordinaire dans tous les actes de ſa Licence, tous accompagnez d'applaudiſſemens incroyables. Lors qu'il fut Docteur, il reſolut, à l'exemple de ſon pere de demeurer toute ſa vie dans l'état où la Providence l'avoit appellé, & il ſe regarda dans ce poſte en quelque façon comme une ſentinelle poſée pour empêcher qu'il ne paſſat rien contre la verité, & il crut faire aſſez de s'acquiter fidélement d'une fonction ſi importante. Quelques queſtions s'étant émuës ſur les matieres de la Grace à l'occaſion du livre de Janſenius qui fut alors imprimé en France, il compoſa divers écrits ſur cette matiere, qui lui attirerent beaucoup

de

de contradiction. Il écrivit deux lettres à un Duc & Pair, ſur ce qu'on avoit averti un Seigneur de la Cour, qu'on ne le recevroit pas à la communion tant qu'il auroit chez lui un Abbé qu'on vouloit qu'il congediaſt, & qu'il ne retireroit pas ſa petite-fille de Port-Royal. Il ſe trouva dans la ſeconde de ces lettres deux propoſitions qui furent condamnées par une partie de la Faculté de Theologie de Paris, l'une comme heretique, & l'autre comme temeraire, par une cenſure que l'on a toûjours regardée, comme fort irreguliere, & pleine de nullitez, & contre laquelle Monſieur Arnauld & ſoixante-dix Docteurs avec luy proteſterent dans les formes; ce qui n'empêcha pas que ce grand homme ne fut exclus de la Faculté avec ces ſoixante-dix Docteurs. Aprés quelques années le Pape Clement IX. & le Roi firent ceſſer la diviſion que ces diſputes apportoient dans l'Egliſe. Il fut frapé à ce ſujet une medaille ayant d'un côté la tête du Roi & de l'autre un autel ſur lequel les clefs de l'Egliſe & le ſceptre de France ſont miſes en ſautoir avec ces mots autour : *Gratia & pax à Deo*, & ceux-cy au deſſous: *Ob reſtitutam Eccleſiæ concordiam.* 1669. Enſuite de cette paix Mr. Arnauld alla à Verſailles où il fut reçû du Roy & de toute la Cour avec des marques d'eſtime très-ſingulieres. De retour à Paris il fut tellement accablé de viſites, quoy qu'il logeaſt à l'extrêmité du fauxbourg S. Jacques, que pour ſe procurer du repos, & plus encore pour oſter à ceux qui ne l'aimoient pas, tout ſujet de luy reprocher, qu'il

qu'il faiſoit des cabales, il changea de logis pluſieurs fois, mais n'ayant pû en trouver un où il ne donnaſt point de ſoupçon de faire des aſſemblées; il ſortit enfin de France en l'année 1679. Il n'y eſt pas revenu depuis, ſe tenant tellement caché que ſes amis & ſes plus proches parens n'ont preſque jamais ſçu le lieu où il étoit, & que l'on ignore même celuy où il eſt mort. Le jour qu'il tomba malade qui fut le premier jour du mois d'Aouſt 1694. & les deux jours ſuivans il dit la Meſſe dans le lieu de ſa demeure ſuivant la permiſſion qu'il en avoit obtenue depuis pluſieurs années d'Alexandre VIII. & d'Innocent XII. & quatre jours aprés ayant reçû tous ſes Sacremens, il mourut dans une tranquilité admirable, agé de quatre-vingt deux ans & quelques mois. Il ſouhaitta que ſon cœur fuſt porté à Port Royal, qu'il aima toûjours, parce que ſa mere, ſix de ſes ſœurs, & cinq de ſes nieces y ont eſté Religieuſes, toutes d'une pieté exemplaire & pleines de l'eſprit & de la vertu de leur famille.

Monſieur Arnauld avoit une grande étenduë d'eſprit & une memoire prodigieuſe que l'âge n'a jamais affoiblie; il ſçavoit les belles Lettres parfaitement; & les Auteurs anciens lui eſtoient auſſi preſens que s'il n'eût jamais fait d'autre étude. Il avoit un genie particulier pour les Mathematiques, & c'eſt luy qui a donné ſans nom d'Auteur les Elemens de Geometrie ſi eſtimez de tout le monde. Il fit dans ſa jeuneſſe pluſieurs objections à Mr. Deſcartes ſur ſes Meditations Metaphy-

ſiques, qui ont été regardées par ce grand Philoſophe, comme les plus ſolides & les plus difficiles à reſoudre de toutes celles qui luy ont eté faites. La Grammaire raiſonnée eſt toute de luy, & il a eu beaucoup de part à l'Art de Penſer; ces Livres ſont deux chefs-d'œuvre en leur eſpece.

Son zéle pour le Roy étoit extrême, & pluſieurs fois il s'expoſa dans l'exil où il s'étoit condamné luy-même, à de mauvais traitemens pour n'avoir pû ſouffrir que des perſonnes qui ne connoiſſoient pas comme luy toutes les qualitez héroiques de ce Monarque, en parlaſſent ſelon leurs paſſions & leurs intereſts. Il a été fort eſtimé à Rome, & l'on aſſure qu'on a eu deſſein plus d'une fois de l'honorer de la Pourpre.

Ses principaux ouvrages, outre ceux dont nous avons parlé, ſont le livre de la frequente Communion qu'il fit à l'âge de 28. ans, celuy de la Tradition de l'Egliſe ſur la Penitence; la Morale de Jeſus-Chriſt renverſée par les Calviniſtes; la Morale des Calviniſtes convaincuë de nouveau; & un Traité de la lecture de l'Ecriture Sainte. Quoy qu'on ait fait imprimer la Défenſe de la Perpetuité de la Foy ſous ſon nom, pour luy donner plus d'autorité, l'ouvrage néanmoins n'eſt pas tout de luy, & Mr. Nicole y a eu beaucoup de part. A l'occaſion de ce Livre on ne doit pas oublier ſes ſoins incroyables pour faire vénir du Levant le témoignage authentique que les Egliſes Orientales ont donné de la conformité de leur creance avec

la

la nôtre ſur le myſtere de l'Euchariſtie. Les actes en ont eſté depoſez dans la Bibliotheque du Roy & dans celle des Benedictins de S. Germain des Prez, aprés avoir achevé de confondre les Heretiques, & mis le ſceau aux preuves non ſeulement du livre de la Perpetuité de la Foy, mais à celles de tous les volumes que Mr. Arnauld a écrits contre le Miniſtre Claude ſur la même matiere; Volumes qui feront voir éternellement la ſuperiorité d'un Ecrivain ſur un autre, quand la force du genie eſt ſoûtenuë par la force de la verité.

Jacques Sirmond Jeſuite.

Jacques Sirmond nâquit à Riom en Auvergne en l'année 1558. de parens conſiderables, qui ayant remarqué en luy dés ſon bas âge une vivacité d'eſprit ſurprenante, prirent ſoin de le faire inſtruire par d'excellens Maiſtres. Il profita ſi bien de leurs enſeignemens, que n'ayant que quinze ans il étoit luy-même capable d'inſtruire les autres: Car s'eſtant fait Jeſuite à cet âge-là, il fut obligé par ſes Superieurs dés qu'ils l'eurent reçû, d'enſeigner les langues Grecque & Latine; ce qu'il fit pendant quelques années avec un ſuccez extraordinaire. Il eut l'honneur d'avoir pour diſciples Charles de Valois Duc d'Angouleſme, fils naturel de Charles IX. & Saint François de Sales Evêque &

Prince de Genéve. Il eut pour amis Pierre Pithou & Nicolas le Fevre Precepteur de Loüis XIII. qui ont rendu l'un & l'autre des temoignages authentiques de l'eſtime ſinguliere qu'ils faiſoient de ſon merite. Eſtant allé à Rome à l'âge de trente deux ans, le General de ſon Ordre, Claude Aquaviva le fit ſon Secretaire, & l'aima tendrement à cauſe de ſon extréme diligence, & ſur tout pour le don qu'il avoit de prendre parfaitement dans ſes lettres le ſens & l'intention de ſon General.

Comme il avoit toûjours eſtimé qu'il n'y avoit que deux choſes qu'un homme ſage pût ſouhaiter, & qui fuſſent capables de le rendre heureux, la doctrine & la vertu, il ne s'attacha qu'à acquerir ou à augmenter ces deux tréſors incomparables; & parce que la connoiſſance de toutes les ſciences eſt d'une étenduë qui ſurpaſſe celle de l'eſprit humain, il crut devoir ſe retrancher à l'étude de l'Hiſtoire Eccleſiaſtique comme la plus convenable à ſon état, & la plus utile à l'Egliſe. Quelque progrez qu'il y fit, il ne fut point tenté dans tout le cours de ſa jeuneſſe de faire imprimer aucun ouvrage par reſpect pour le public, à qui il croyoit qu'il ne falloit rien donner qui ne ſe ſentit de la maturité de l'âge de ſon Auteur. Il commença par mettre au jour pluſieurs Auteurs, qui fort obſcurs & renfermez dans la poudre de quelques Bibliotheques n'étoient d'aucune utilité. Il les éclaircit d'une infinité de notes tres-ſçavantes; & par là il les rendit

dit plus utiles qu'ils ne l'avoient jamais eſté. Son plus grand ouvrage fut la collection de tous les Conciles de l'Egliſe Gallicane qu'il dedia au Roy. Le Cardinal de Richelieu touché de la même admiration que toute la nation des Sçavans, n'oublia rien de ce qui pouvoit marquer l'eſtime qu'il faiſoit d'un ouvrage de cette conſequence.

Il étoit d'une force ſinguliere dans les diſputes ou de controverſe ou de litterature, & il n'eſt preſque jamais ſorti que vainqueur de ces ſortes de combats. Entre pluſieurs qu'il ſoûtint glorieuſement, il y en eut deux tres-celebres, & qui luy acquirent une tres-grande reputation. Le premier fut contre Jacques Godefroy un des plus ſçavans hommes du ſiecle, qui armé de l'autorité de Rufin combattoit fortement la juriſdiction du Pape ſur les Provinces qu'on appelle ſuburbicaires. Les argumens de cet Adverſaire paroiſſoient invincibles, non ſeulement au commun des Sçavans, mais au Cardinal du Perron même, reconnu pour le plus habile & le plus éclairé qu'il y eût alors dans les matieres Eccléſiaſtiques. Cependant le Pére Sirmond déméſla le nœud de la queſtion ſi nettement par trois traitez qu'il donna l'un aprés l'autre, qu'il remena tout le monde à ſon avis, qui eſt aujourd'huy celuy de tous les Sçavans ſur cette difficulté. La ſeconde diſpute qu'il eut, fut encore plus celebre, & d'une diſcuſſion plus difficile. Dans la premiere il avoit de ſon parti tous les Catholiques; dans la ſeconde il avoit affaire contre *Petrus*

Aurelius, Catholique, & de plus défenſeur déclaré du droit des Evêques, ce qui luy attiroit les ſuffrages de la plus grande partie du Clergé & des Ecoles de Theologie. Ce *Petrus Aurelius* étoit l'Abbé de S. Cyran, qui s'étoit caché ſous ce nom, aprés eſtre convenu avec Janſenius Evêque d'Ypres, de partager entr'eux le nom de S. Auguſtin; l'un prenant *Aurelius*, & l'autre *Auguſtinus*; ainſi l'Abbé de S. Cyran mit le nom d'*Aurelius* à ſon Livre, & Janſenius mit au ſien celuy d'*Auguſtinus*. Le Pere Sirmond étoit accuſé de n'avoir pas eſté fidele dans l'édition des Conciles de l'Egliſe Gallicane, non ſeulement en quelques endroits, mais dans toute la maſſe de l'ouvrage: c'étoient les propres mots de ſon adverſaire, Il ſatisfit de telle ſorte à toutes les objections qui luy étoient faites, qu'il en reçut de tres-grands applaudiſſemens.

Quelque docte qu'il fût, la force & la ſolidité de ſon jugement ſurpaſſoient encore toutes les lumieres de ſa ſcience, perſonne n'a jamais eu plus de ſagacité ni plus de juſteſſe pour bien démeſler une difficulté, & bien prendre ſon parti ſur les endroits difficiles de la litterature. De là vient qu'il ne s'eſt preſque jamais trompé dans ſes ouvrages, ou s'il a fait quelques fautes, elles ont eſté tres-legeres & preſque imperceptibles: privilege particulier des eſprits de ce caractere. Il n'avoit en veue dans ſes études que la recherche de la verité, & nulle attention ſur la gloire qui pouvoit luy en revenir. On

connut

connut parfaitement ſon deſintereſſement univerſel pour toutes les choſes du monde, par la maniere dont il ſe conduiſoit à la Cour où il étoit obligé de faire de frequens ſéjours en qualité de Confeſſeur du Roy. On le connut encore quand le Pape ayant ſouhaité qu'il vinſt à Rome, & le Roy n'ayant pas voulu le luy permettre, pour conſerver en France un homme de ſon merite, il apprit que le deſſein que le Pape avoit ſur luy étoit de le faire Cardinal; car il proteſta ſincerement à ſes amis, que ſi en arrivant à Rome on lui en eût apris la nouvelle, il ſeroit revenu ſur ſes pas en France dans le moment même. Il fut aimé de tous les hommes illuſtres de ſon temps, & particulierement du fameux Jeróme Bignon avec lequel il étoit lié d'une amitié trés-étroite. Il poſſeda tout ce qu'il avoit ſouhaité, un eſprit ſage, de la ſcience & de la vertu, & de plus une longue vie avec un loiſir accompagné de dignité. Il mourut en l'année 1651. âgé de 93. ans.

Denys Petau Jeſuite.

D*Enys Petau* nâquit à Orleans en l'année 1583. & ſe fit Jeſuite au College de Clermont à Paris en l'année 1605. à l'âge de vingt-deux ans. Depuis ce temps juſqu'au jour de ſa mort qui arriva 48. ans aprés, il n'a ceſſé de faire honneur à ſa Compagnie par ſa pieté, par ſa doctrine & par ſes ouvrages. C'étoit non ſeulement un eſprit univerſel qui s'étoit ren-

du familier preſque toutes les langues tant mortes que vivantes, de même que toutes les ſciences imaginables, & qui avoit ſçû y joindre la connoiſſance des beaux arts; mais ce qui eſtoit plus étonnant & beaucoup plus recommandable, c'eſt qu'il poſſedoit preſque toutes ces choſes à un haut degré de perfection. Il ſe trouve aſſez d'eſprits qui ont de l'ouverture & de la facilité pour tout ce qu'ils entreprennent, mais ces ſortes d'eſprits univerſels n'atteignent preſque jamais à la connoiſſance parfaite d'aucune des ſciences où ils s'appliquent, & n'y ſont tout au plus que les ſeconds.

Ce ne fut pas par la ſeule force de ſon genie que le Pere Petau ſe rendit ſi habile, ce fut encore par le bon ordre qu'il établit dans ſes études, où il proceda en la maniere des ſages Architectes qui commencent par jetter des ſolides fondemens, ſur leſquels tout ce qu'ils conſtruiſent enſuite ne ſe dément jamais. Il ſe donna d'abord à l'étude de la Grammaire: & en traduiſant ſans ceſſe des Auteurs Grecs en Latin, & des Auteurs Latins en Grec, il s'acquit une parfaite & entiere connoiſſance de ces deux langues. De là il paſſa à l'étude de l'Eloquence & de la Poëſie, dont on ne peut pas douter qu'il n'ait connu toutes les fineſſes, toutes les graces & toutes les beautez, pour peu qu'on ait lû ſes ouvrages. Il compoſa des vers juſqu'aux derniers jours de ſa vie, & à l'exemple de S. Gregoire de Nazianze, il ſe ſervit de la Poëſie comme d'une recreation dans les travaux penibles de ſes études. Il s'en ſervit auſſi comme d'un interprete pour ex-

expliquer les ſentimens que ſa pieté lui ſuggeroit en toutes rencontres. Il n'y a point de genre de Poëſie où il ne ſe ſoit exercé & où il n'ait réuſſi. Il a même compoſé des tragedies, & non content de faire des vers Grecs & Latins, il en a fait d'Hebreux qui ont eu l'applaudiſſement de tous ceux qui pouvoient en juger. Monſieur Grotius trés-habile & trés-difficile à contenter ſur ces matieres, lui donne là-deſſus toutes les loüanges que peut arracher la force du merite.

Aprés s'être enrichi de tous les ornemens du langage & du bien dire; il s'adonna à la Philoſophie pour s'affermir dans la ſolidité des ſentimens & des penſées; aprés quoi il paſſa à l'Hiſtoire, & en même temps à la Geographie & à la Chronologie, qui en ſont comme les deux yeux, & qui ne doivent jamais en être ſeparées. Ce fut là qu'il fit des découvertes qui ont étonné ſon ſiecle, & qui étonneront toute la poſterité; car il ne ſe contenta pas d'en puiſer la connoiſſance dans les écrits de Strabon & de Ptolomée, & même dans toutes les cartes des modernes, infiniment plus correctes & plus inſtruiſantes que tout ce qu'ont écrit les Anciens: mais il fit une étude profonde de l'Aſtronomie, ſans laquelle il jugea qu'il ne pouvoit rien établir de bien certain dans la Chronologie. Peu de temps avant qu'il écrivit ſur ces matieres; Joſeph Scaliger, qui étoit conſideré non ſeulement comme le plus habile Chronologiſte, mais comme le ſeul qu'il y eût au monde, avoit donné au public ſon livre de la Correction des temps, ouvrage où il redreſ-

ſe la pluſpart des erreurs qui s'étoient gliſſées dans cette ſcience, & qui étoit regardé comme une regle à laquelle tout le monde devoit ſe conformer. Cela n'empêcha pas le Pere Petau d'entreprendre le même travail, & de corriger par ſon livre de la Doctrine des temps beaucoup de fautes qui ſe trouvent dans celui de la Correction des temps de Scaliger, ce qu'il fit en gardant toutes les loix de l'honnêteté que les gens de lettres ſe doivent les uns aux autres; en ſorte que ſans obſcurcir la gloire de ſon predeceſſeur, il s'en eſt acquis une trés-grande dans la même ſcience. Aprés avoir ainſi amaſſé tous les tréſors des connoiſſances humaines, il ne s'en ſervit pas pour la ſeule ſatisfaction de ſon eſprit, ou pour une vaine oſtentation, mais il les conſacra entierement à la gloire de Dieu & à l'utilité de ſon Egliſe par une reſolution conforme à l'intention de la Societé, & aux exemples de Clement d'Alexandrie, de S. Baſile & de S. Gregoire, qui aprés s'être enrichis des dépouilles des Gentils, ſe ſervoient contr'eux de leurs propres armes.

La Theologie fut comme le port où il termina tous ſes voyages de litterature, & pour laquelle il employa tout ce qu'il avoit acquis par ſes études. Il poſſeda également les deux parties de la Theologie, celle qui explique l'Ecriture ſainte, & celle qui s'occupe à defendre la verité de la doctrine. Il n'a fait imprimer aucun commentaire ſur les Livres ſaints, content de l'explication des Saints Peres, & ne voulant point ou redire ce qu'ils ont écrit, ou diſputer avec eux ſur ces matieres. Mais pour ce qui regarde

garde la controverſe, il n'eſt pas croyable combien il y a reuſſi. Le grand nombre d'ouvrages qu'il a faits & qui ſont entre les mains de tous les Theologiens, en ſont un témoignage trés-autentique. On ne ſait ce qu'on doit admirer davantage dans ce grand nombre de livres qu'il a compoſez, ou l'abondance des citations, ou l'éloquence du diſcours, ou l'art & la methode avec laquelle toutes choſes y ſont rangées, ou enfin ſon zele pour la verité. On ne comprend pas comment un ſeul homme a pû compoſer tant de volumes, particulierement ſi l'on conſidere qu'il n'a jamais eu perſonne ſous lui pour écrire ou tranſcrire ſes compoſitions. Il avoit une ardeur incroyable pour la converſion des heretiques, & il n'eſt rien qu'il n'ait tenté pour faire rentrer le celebre M. Grotius dans le ſein de l'Egliſe, lors qu'il vint icy en Ambaſſade. On prétend même qu'il le convertit, & qu'il ne manqua à cette bonne œuvre que la ceremonie d'une publique abjuration. Il ſe ſignala extrêmement dans la diſpute qui s'éleva ſur la matiere de la Grace; & pendant que ceux qu'il attaquoit ne daignoient pas répondre à beaucoup de gens d'un merite aſſez conſiderable, ils l'ont toûjours regardé comme le plus redoutable de leurs adverſaires, & ont répondu à tous les ouvrages qu'il a compoſez pour les combatre. Il mourut au College de Clermont le 11. Decembre de l'année 1652. âgé de ſoixante-neuf ans, laiſſant de lui une memoire qui ne mourra jamais. Le Catalogue de ſes livres compoſe preſque un volume, de ſorte qu'il n'eſt pas poſſible de

les

les rapporter icy dans le peu d'eſpace qui reſte.

Jean Morin Preſtre de l'Oratoire.

CElui dont je vais parler merite tellement d'eſtre mis au nombre des plus ſavans hommes de ſon ſiecle, que s'il y a quelque choſe à lui reprocher, c'eſt peut-eſtre d'avoir pouſſé trop loin la curioſité de ſes études en voulant épuiſer toute la vaine ſcience des Rabbins, ainſi qu'il l'a lui-même reconnu. Il nâquit à Blois en l'année 1591. de Luc Morin Marchand & de Jaquette Gauſſand tous deux de la Religion pretenduë reformée. Il y commença ſes études & les continua à la Rochelle où il acquit une parfaite connoiſſance des langues Grecque & Latine. Il paſſa de là à Leyden où il apprit la Philoſophie, le Droit & les Mathematiques. Aprés quoi il s'appliqua à l'étude de la Theologie & des langues Orientales.

Lors qu'il ſe fut rendu habile dans les ſciences & dans les langues, il ſe donna tout entier à la lecture de l'Ecriture Sainte, des Peres & des Conciles. Le fruit principal qu'il retira de cette occupation, fut de commencer à reconnoître la fauſſeté de ſa Religion, & de toutes les maximes que ſes maîtres de Theologie lui avoient enſeignées; à quoi ne ſervirent pas peu les diſputes qui ſurvinrent alors entre les Partiſans d'Arminius & ceux de Gomarus ſur les matieres de la Grace & de

la

la Predeſtination. Car ne trouvant rien qui le contentaſt dans les ſentimens & des uns & des autres, il ſe mit à eſtudier à fond ceux des Docteurs Catholiques; de ſorte que ce qui avoit eſté l'écueil de pluſieurs autres, le conduiſit au port & à la connoiſſance de la verité. Eſtant arrivé à Paris, il entra dans l'eſtime & dans la familiarité de tous les Sçavans, & particulierement du Cardinal du Perron, qui fut ſurpris de trouver tant d'érudition & tant de connoiſſance des choſes les plus rares dans un homme auſſi peu avancé en âge qu'il l'eſtoit alors. Ce ne fut pas une mediocre joye à ce grand Perſonnage, lorſqu'il l'eut éclairci ſur les points les plus difficiles de la controverſe, de le voir ſe rendre, avec le ſecours de la grace, à la force de ſes raiſons. Aprés avoir demeuré quelque temps dans la famille de ce Cardinal, il paſſa dans la Congregation de l'Oratoire que le Cardinal de Berulle venoit d'inſtituer en France, où il reçut tous les Ordres ſacrez. On a remarqué que depuis qu'il eut reçu celui de Preſtriſe, il ne paſſa aucun jour de ſa vie ſans celebrer la Meſſe, en reconnoiſſance de la grace que Dieu lui avoit faite de ſortir des tenebres de l'hereſie.

Il fit ſa principale occupation de refuter ou de vive voix ou par écrit, les mêmes erreurs dont il avoit été infecté dans ſa jeuneſſe. Il s'appliqua encore beaucoup à convaincre les Juifs & à les tirer de leur aveuglement, ſe ſervant à cette fin particulierement de la Vulgate & des Septante qu'il fit réimprimer à

Paris

Paris en l'année 1628. & qu'il ſoûtint contre ceux qui les voulurent attaquer, par un ouvrage admirable qu'il donna au public l'année ſuivante, ſous le titre d'*Exercitationes Biblicæ*, ouvrage qu'il retoucha pendant 20. années, & qui a été réimprimé aprés ſa mort par les ſoins du Pere Fronton le Duc. Il compoſa eſtant encore fort jeune, l'Hiſtoire de la délivrance de l'Egliſe par Conſtantin, & celle du progrés de la Souveraineté des Papes, par la pieté & par la liberalité de nos Rois. Il avoit un commerce d'eſtude & d'amitié avec tous les hommes ſçavans de ſon temps. Il s'eſtoit acquis tant d'eſtime parmi le Clergé de France, que les Prelats aſſemblez prenoient ordinairement ſes avis ſur les matieres les plus importantes, les plus obſcures & les plus difficiles. L'on admiroit en lui deux choſes qui ſe trouvent rarement en un même homme, une profonde ſcience & une profonde humilité. Sa reputation le fit ſouhaiter à Rome où il alla par l'ordre du Cardinal Barberin. Ce Cardinal le preſenta au Pape Urbain VIII. qui le reçût avec beaucoup de marques d'eſtime, & l'admit ſouvent dans ſon Cabinet. Comme on tenoit alors une Congregation chez ce même Cardinal où l'on s'entretenoit ſouvent de l'ancien eſtat de l'Egliſe Grecque, de ſes Rits, & de la doctrine de ſes Peres; le Pere Morin qui y aſſiſtoit preſque toûjours, forma alors le deſſein de compoſer les livres qu'il a faits des Ordres Sacrez, ceux de la Penitence, & quelques autres Traitez encore. Il ménagea ſi bien

bien les Grecs, par ſes écrits, par ſes conferences, & par la protection qu'il leur procura, qu'il avança fort les affaires de la réunion de l'Egliſe Grecque avec la Latine. Dans ce même temps le Cardinal de Richelieu qui connoiſſoit ſon merite, & qui le jugea neceſſaire auprés de lui pour les grands deſſeins qu'il meditoit, obligea ſes Superieurs à le rappeler en France. On fut eſtonné de le voir quitter Rome, où il eſtoit ſur le point de ſe voir élevé aux premieres dignitez de l'Egliſe. Il poſſedoit en perfection les Grammaires, les Poëtes, les Orateurs & les Hiſtoriens. Il ſçavoit de même les apophtegmes & les opinions de tous les Philoſophes. Il eſtoit conſommé dans la Geographie & dans la Chronologie, dans la connoiſſance des mœurs, des coûtumes, & de la police de toutes les nations; & ce qui eſt trés-ſingulier, il ſçavoit l'Ecriture Sainte dans toutes les langues ſçavantes où elle a eſté traduite. Il fit revivre parmi les Chrétiens la langue Samaritaine, tirant pour ainſi dire, des tenebres le Pentateuque Hebreu-Samaritain dont on n'avoit point entendu parler depuis S. Jerôme. Il le fit imprimer dans la Poliglotte de Paris avec une Preface trés-excellente. Son merite eſtoit trop grand pour n'avoir pas d'antagoniſtes: Il en eut, & entr'autres le ſieur de Muïs & le Pere Simon, qui ont eſté obligez par la force de la verité, de faire ſon éloge dans les endroits mêmes où ils l'attaquoient. Son caractere principal eſtoit une extréme douceur, qu'il con-

conſervoit tellement au milieu des diſputes les plus âpres dans les matieres de Religion & de controverſe, qu'il ne lui arriva jamais de s'emporter. Cette moderation fit que quelque reſiſtance qu'il euſt trouvée toute ſa vie dans ſes parens à embraſſer la Religion Catholique, il leur laiſſa tous ſes biens de patrimoine contre le conſeil de la plûpart de ſes amis. Il mourut à Paris âgé de 68. ans le 28 de Février 1659. Il fut fort regretté de tous les Sçavans; & particulierement du docte Bibliothequaire du Vatican Leo Allatius, qui le nomme, *l'homme docte & auquel l'Antiquité eſt trés obligée.*

Louis de Bourbon Prince de Condé.

LE Prince dont j'entreprens l'Eloge, eſtoit un de ces grands hommes dont l'Antiquité faiſoit ſes demi Dieux, & dont les qualitez extraordinaires lui auroient ſemblé au deſſus des forces de la nature humaine. Il nâquit à Paris le troiſiéme Septembre 1621. de Henri de Bourbon Prince de Condé & de Charlotte de Montmorency. Il commença ſes études à l'âge de huit ans chez les Jeſuites à Bourges, & il y fit un tel progrés, qu'à ſa treiziéme année il ſoûtint des Theſes de Philoſophie, où il excella ſur tous ſes concurrens, à peu prés de la même ſorte qu'il ſurpaſſa dans la ſuite tous les grands Capitaines de ſon ſiecle.

Son

Son temperament ſanguin, bilieux & robuſte, luy fit aimer le jeu, la chaſſe, les divertiſſemens; & luy fournit des forces pour les plus grandes actions. Sa taille au deſſus de la mediocre, aiſée, fine & delicate, luy donna beaucoup de grace à danſer, à monter à cheval, à faire des armes & à tous les autres exercices militaires. Il avoit l'air grand, fier & affable tout enſemble, beaucoup de feu dans les yeux, & une phyſionomie qui tenoit de l'Aigle. Son genie eſtoit du premier ordre en toutes choſes, & particulierement dans la Guerre; pour laquelle il eſtoit tellement né, qu'il n'avoit point de plus grande joye que de ſe voir à la teſte d'une armée preſte à combattre. C'eſtoit dans ces momens terribles que la Guerre avoit pour luy des charmes. Dans le temps où le bruit & le tumulte du combat troublent les plus fermes & les plus intrepides, c'eſtoit alors qu'il eſtoit le plus tranquile, qu'il voyoit mieux toutes choſes, & qu'il donnoit ſes ordres avec plus de ſang froid & avec plus de facilité; en un mot ce qui faiſoit l'agitation des autres, le mettoit en quelque ſorte dans ſon repos & dans ſon eſtat naturel. Il a formé par ſon exemple douze Maréchaux de France, & une infinité de toute ſorte d'Officiers. Perſonne n'a eſté plus vigilant, ſoit à choiſir des poſtes, ſoit à faire obſerver la diſcipline. Il ſe faiſoit éveiller à quelque heure que ce fut, dés qu'on avoit à luy parler, ſurprenant toûjours les ennemis, & ne leur donnant jamais lieu de le ſurprendre,

Ces qualitez jointes à ſon courage l'ont fait regarder comme un des plus grands Capitaines qui fut jamais. On n'a pas eu de peine à porter ce jugement aprés les actions heroïques qu'il a faites ; mais ce qui eſt eſtonnant & qui fait voir que le caractere de grandeur & de ſuperiorité étoit bien marqué en luy, c'eſt que le Cardinal de Richelieu en jugea de même dés l'année 1641. lors qu'il n'avoit encore que vingt ans. *Ce ſera*, dit-il à Mr. de Chavigni, aprés une longue conference qu'il avoit eüe avec ce jeune Prince ſur le fait de la Guerre, *ce ſera, le plus grand Capitaine de l'Europe & le premier homme de ſon ſiecle.*

Il commenca à ſe ſignaler en qualité de volontaire aux ſieges d'Arras, d'Ayre & de Perpignan, & dans ce dernier ſiege il commanda l'arriere-ban de Languedoc. Il donna dans ces trois Campagnes tant de preuves d'une capacité extraordinaire pour commander en chef, que Louis XIII. crut ne pouvoir remettre en de meilleures mains la conduite de ſes armées. La bataille de Rocroy qu'il gagna, les victoires qu'il remporta à Fribourg & à Nortlingue, & la priſe de plus de vingt villes conſiderables en moins de quatre années, juſtifierent pleinement un ſi ſage & ſi heureux choix. Le ſiege de Lerida n'eut pas un ſuccés favorable ; mais la prudence avec laquelle il s'y conduiſit, luy fit honneur, & les campagnes ſuivantes le comblerent de gloire par la priſe d'Ypres & par la fameuſe bataille de Lens, ſuivie d'une des plus complettes & des plus grandes victoires que l'on ait jamais remportées. On peut joindre à ces fameux exploits ce qu'il fit dans la Franche-

Comté,

Comté, & en Hollande ſous les ordres du Roy commandant en perſonne, quoi qu'il fut contraint d'avoüer, qu'il vit faire à ce Monarque des choſes qui juſques-là ne lui avoient pas ſemblé poſſibles, comme de prendre en un mois quarante Villes & quatre Provinces. Sa valeur n'éclata pas moins dans la bataille de Senef, où inferieur en forces aux ennemis, il les mit en fuite, prit leur bagage & leur canon.

Il eſt vrai qu'il eut le malheur de ſe voir engagé à porter les armes contre ſon Prince, mais peut-être ce malheur étoit-il neceſſaire pour faire éclater des vertus, que ſans cela on n'auroit pas connuës. Les ennemis ſe voulant prévaloir de l'état où il étoit, mirent tout en œuvre pour lui faire relâcher quelque choſe de ſes avantages de Prince du ſang de France en faveur de l'Archiduc Leopold Gouverneur des Païs-Bas; mais rien ne fut capable de l'ébranler, & il aima mieux s'expoſer à toute ſorte d'extrêmitez, que de donner la moindre atteinte à ſon état & à la dignité de ſa naiſſance. Sa retraite en ſon château de Chantilly contribua encore infiniment à faire voir toute la grandeur de ſon ame. Ses vertus militaires ayant été obligées de ſe repoſer, une infinité d'autres grandes qualitez que le bruit des armes empêchoient de paroître, ſe montrerent dans toute leur beauté. On vit le même genie qui avoit ſi bien réuſſi à ranger des armées en bataille, ne réüſſir pas moins dans des occupations plus douces, & s'y rendre auſſi aimable qu'il avoit paru terrible les armes à la main.

L'incroyable penetration de ſon eſprit le fit

entrer dans tout ce que les ſciences ont de plus beau, & inſenſiblement il s'y rendit habile, preſque au même degré que ceux qui en font une profeſſion particuliere, en donnant à la lecture pour ſe deſennuyer une partie des nuits que l'activité de ſon eſprit déroboit au ſommeil. Mais ſi ſa vie fut admirable, ſa mort toute chrétienne & à laquelle il s'étoit preparé par deux ou trois années d'exercice de pieté ſolide, fut encore plus precieuſe devant Dieu & devant les hommes : Elle arriva à Fontainebleau où il étoit allé pour aſſiſter la Ducheſſe de Bourbon ſa belle-fille malade de la petite verole, & où il expira l'onziéme Decembre 1687. entre les bras du Duc d'Anguien ſon fils qu'il aimoit avec toute la tendreſſe d'un bon pere, & qu'il laiſſa ſeul heritier de ſes biens & de ſes vertus.

Le Vicomte de Turenne.

LOrſqu'Homere a voulu faire l'image d'un grand Capitaine, il l'a dépeint fier, emporté, colere, inexorable, écoutant peu la juſtice & ſe croyant tout permis par le droit des armes. Si l'on veut ſe former une juſte idée de celuy dont je parle, on n'a qu'à luy donner des qualitez toutes oppoſées; ce n'eſt pas qu'il n'ait fait les mêmes grandes actions que les plus vehemens de tous les Capitaines, mais c'eſt qu'il venoit encore mieux à bout de ce qu'il entreprenoit en ſe laiſſant conduire à la raiſon, que n'ont fait tous les autres en ſuivant les mouvemens impetueux de leurs paſſions.

Henri

Henri de la Tour d'Auvergne, nâquit à Sedan l'onziéme Septembre 1611. & fut baptiſé dans le Temple de cette Ville, ſuivant l'uſage du Calviniſme, dont ſon pere Henri de la Tour d'Auvergne Duc de Bouillon, Prince Souverain de Sedan & Marêchal de France faiſoit profeſſion ; de même que ſa mere Elizabeth de Naſſau. Toute ſa vie n'a eſté qu'un tiſſu d'actions nobles, genereuſes & magnanimes, qui ont commencé dés les premiéres démarches de ſon enfance. Son Precepteur ayant voulu luy donner le foüet, il prit une épée & voulut le tuer. Mr. de Bouillon ſon pere en eſtant informé, le fit châtier trés-rigoureuſement, cependant, ayant trouvé à quelques jours de là ce même Precepteur endormi & preſt d'eſtre piqué par un ſerpent, il mit l'épée à la main, tua le ſerpent, & réveilla le Precepteur qui craignit d'abord qu'il n'en vouluſt à ſa vie ; mais qui ayant appris ſa generoſité, ne put l'admirer aſſez. Il aimoit à ſoulager ceux qu'il voyoit dans la miſere, & il eſtoit ingenieux à en trouver des moyens qui ne leur fiſſent point de confuſion. Il eſtoit encore fort jeune, lors qu'ayant vû un Gentilhomme devenu pauvre pour avoir dépenſé tout ſon bien au ſervice & dans les armées, il s'aviſa de troquer des chevaux avec luy, & de luy en donner d'excellens pour de tres-mediocres, faiſant ſemblant de ne s'y pas connoître. Il eſt rare qu'un jeune homme qui entre dans le monde veuille bien paſſer pour dupe, dans le ſeul deſſein d'épargner à un homme la honte de recevoir du ſecours dans ſon indigence.

Il commença à aller à l'armée en l'année 1627. sous la conduite de ses oncles les Princes Maurice & Henri de Nassau. Il passa au service de la France, & fut bien-tost fait Marêchal de Camp. Il n'estoit pas riche, & n'avoit que quarante mille livres de rente de sa maison pour soustenir toutes les dépenses ausquelles sa qualité & son poste l'obligeoient indispensablement, cependant quoy que fort à l'estroit avec si peu de revenu, il ne voulut jamais accepter des sommes considerables que ses amis lui offroient, de peur, leur disoit-il, que s'il venoit à estre tué, ils n'en perdissent une bonne partie. Il avoit la même delicatesse à l'égard des Marchands, dont il ne vouloit rien prendre à credit par la même raison. Une si grande droiture d'ame, jointe à tant d'autres bonnes qualitez, faisoit souhaiter son amitié à tout le monde, & le Cardinal de Richelieu qui se connoissoit en merite, la luy fit demander par le Maréchal de la Meilleraye, luy offrant de lui faire épouser une de ses parentes. La Reine luy ayant envoyé le Bâton de Maréchal de France avec le commandement de l'armée d'Allemagne, il trouva les troupes en si mauvais estat, qu'il vendit sa vaisselle d'argent pour habiller les soldats & pour remonter la cavalerie, ce qu'il a fait plus d'une fois dans le cours de sa vie. Il commanda la principale armée du Roy depuis l'année 1652. jusqu'à la paix des Pyrenées. Rien n'est plus admirable que la suite des belles actions qu'il fit dans ces temps difficiles, où la France divisée avoit à se défendre contre les étrangers & contre ses propres enfans. On peut

dire

direqu'il ſoûtint alors preſque ſeul tout le Corps de l'Eſtat. La poſterité aura peine à comprendre comment avec le peu de troupes qu'il avoit, il pouvoit faire face de tous coſtez, & quoi que le plus foible en la pluſpart des occaſions, en ſortir neantmoins toûjours avec avantage. Il eſt vrai que perſonne n'a jamais ſçu mieux conduire une armée, la mieux poſter, la faire mieux combattre, & ſur tout la mieux conſerver; auſſi les ſoldats avoient une telle confiance en ſa ſageſſe, qu'en quelque lieu qu'il les fit camper ils dormoient ſans inquietude de l'ennemy, perſuadez qu'il avoit pourvû à tout, & qu'il n'étoit pas poſſible de le ſurprendre. Ils l'appelloient leur pere, non ſeulement à cauſe du grand ſoin qu'il avoit de leur conſervation, mais à cauſe des manieres douces & tendres dont il les traitoit, & des ſecours extraordinaires qu'il leur procuroit, ſoit dans leurs bleſſures, ſoit dans leurs maladies. Il fit lever le ſiege d'Arras, & eut quelque temps aprés la Charge de Colonel General de la Cavalerie legere, vacante par la mort du Duc de Joyeuſe Prince de la Maiſon de Lorraine. Il battit les Eſpagnols à la bataille des Dunes, quoi qu'ils euſſent de leur coſté le Prince de Condé: Action capable ſeule de faire l'éloge du plus grand de tous les Capitaines.

En 1667. il accompagna le Roy à la conqueſte d'une partie de la Flandre, & donna les prémiéres leçons de la Guerre à ce grand Monarque, qui depuis les a ſi bien miſes en pratique. Sa moderation a eſté au delà de tout ce qu'on raconte des Philoſophes les plus moderez, &

qui n'avoient que cette qualité pour ſe faire eſtimer. Tant de vertus morales dans un homme d'une ſi grande valeur, faiſoient ſouhaiter à tout le monde ſa converſion, qui arriva enfin en l'année 1661. Il avoit eu pluſieurs converſations ſur ce ſujet ſi important avec ſon neveu le Duc d'Albret, depuis Cardinal de Bouillon, & avec l'Abbé Boſſuet depuis Evêque de Condom. Perſonne n'en reſſentit plus de joye que le Roy, qui en créant pour luy la Charge de Marêchal general de ſes camps & armées, luy avoit dit à Toulouſe qu'il ne tiendroit qu'à luy d'avoir une Charge encore plus conſiderable en levant l'obſtacle de ſa Religion. Mais ce Prince refuſa alors ſans peine cette marque d'honneur & tous les autres avantages qu'on lui propoſa, dans la crainte qu'on ne les regardaſt comme des motifs de ſa converſion. Sa mort qui arriva le 27. Juillet 1675. fut digne de ſa vie il s'avançoit pour combattre les ennemis, & il les avoit engagez dans un ſi mauvais poſte, qu'il étoit preſque ſeur de la victoire. Il fut emporté d'un coup de canon qui en terminant ſa vie, acheva de le combler de gloire. Le Roy luy fit faire un Service ſolemnel dans l'Egliſe de Nôtre-Dame de Paris, où toutes les Compagnies ſuperieures ſe trouverent, & ſon corps fut porté à S. Denis, ſepulture ordinaire de nos Rois, où enſuite on luy a élevé un Mauſolée tres-magnifique.

Blaiſe François Comte de Pagan.

ON doit ſçavoir gré à ceux qui poſſedant parfaitement un art, veulent bien communi-

quer au public la connoiſſance qu'ils en ont & luy faire part de leurs lumieres, ſur tout s'ils ont joint la pratique à la ſpeculation, & s'ils peuvent appuyer leurs preceptes par leurs exemples; c'eſt ce qu'a fait celuy dont nous parlons. Il avoit un genie propre à réuſſir en toutes choſes; de ſorte que l'ayant tourné tout entier du côté de la guerre, & particulierement vers la partie qui regarde les fortifications, il n'eſt pas croyable quel progrés il a fait dans cette ſcience, s'y étant appliqué dés ſa plus tendre jeuneſſe. Il ſçavoit les Mathematiques, non ſeulement au delà de ce qu'un Gentilhomme qui veut s'avancer par les armes en aprend ordinairement; mais au delà de ce que les Maiſtres qui les enſeignent ont accoûtumé d'en ſçavoir. Il avoit une ſi grande ouverture d'eſprit pour ces ſortes de ſciences, qu'il les apprenoit plus promptement par la ſeule meditation que par la lecture des Auteurs qui en traitent, auſſi employoit-il moins ſon loiſir à cette lecture qu'à celle des livres d'Hiſtoire & de Geographie, dont la meditation ne peut donner aucune connoiſſance, quelque genie qu'on puiſſe avoir. Il avoit fait encore une eſtude particuliere de la Morale & de la Politique; de ſorte qu'on peut dire qu'il s'eſt en quelque façon dépeint dans ſon homme heroïque, & qu'il s'eſtoit rendu l'un des plus parfaits Gentilshommes de ſon temps. Le feu Roy en eſtoit ſi perſuadé, qu'on luy a pluſieurs fois entendu dire que le Comte de Pagan eſtoit un des plus honneſtes, des mieux faits, des plus adroits & des plus vaillans hommes de ſon Royaume.

Il nâquit en Provence le 3. Mars 1604. & dés l'âge de douze ans il embraſſa la profeſſion des armes à laquelle il fut élevé avec un ſoin extraordinaire. Il ſe trouva en l'année 1620. au ſiege de Caën, au combat du Pont de Cé, & à la reduction de Navarreins & du reſte du Bearn, où il ſe ſignala & s'aquit une reputation au deſſus de celle d'un homme de ſon âge. L'année d'aprés il ſe trouva aux ſieges de S. Jean d'Angeli, de Clerac & de Montauban, où il perdit l'œil gauche d'un coup de mouſquet. Il fit à ce ſiege une autre perte qui ne luy fut pas moins ſenſible, qui fut celle du Coneſtable de Luynes qui y mourut du pourpre. Ce Conneſtable eſtoit ſon parent fort proche & ſon protecteur à la Cour, où il l'avoit attiré, & fait connoiſtre ſon merite.

Au lieu d'eſtre decouragé par ce malheur, il reprit des forces & une plus grande confiance qu'il iroit loin dans ſa profeſſion, ſe perſuadant que la Providence ne l'avoit conſervé que pour le favoriſer de nouvelles graces. Il n'y eut depuis ce temps-là aucun ſiege, aucun combat, ni aucune occaſion où il ne ſe ſignalat par quelque action ou d'adreſſe ou de courage. Au paſſage des Alpes & aux barricades de Suze, il ſe mit à la teſte des Enfans perdus, des Gardes & de la plus brave jeuneſſe, & entreprit d'arriver le premier à l'attaque par un chemin particulier, mais extrêmement dangereux, ayant gagné le haut d'une montagne fort eſcarpée. Là ayant crié à ceux qui le ſuivoient : *Voici le chemin de la gloire*, il ſe laiſſa gliſſer le long de cette montagne ; & ſes compagnons l'ayant ſuivi, ils arriverent

verent les premiers à l'attaque comme il ſe l'étoit propoſé. A leur abord il y eut un furieux choc, & les troupes étant venues les ſoûtenir il forcerent les barricades. Ce fut aprés cette action heroïque qu'il eut le plaiſir d'entendre le Roy, dont il avoit l'honneur de ſoûtenir la main gauche, la raconter au Duc de Savoye avec des louanges extraordinaires en preſence d'une Cour trés-nombreuſe. Le Roy ayant aſſiegé Nancy en 1633. il eut auſſi l'honneur de tracer avec Sa Majeſté les lignes & les forts de la circonvalation. En l'année 1642. le Roy le choiſit pour aller ſervir en Portugal en qualité de Marêchal de Camp, & ce fut dans cette même année qu'il acheva de perdre entierement la veue par une maladie.

Dés qu'il ſe vit hors d'état de ſervir par ſon bras & par ſon courage, il reprit plus vivement que jamais l'étude des Mathematiques & des Fortifications pour devenir utile par ſon eſprit & par ſon induſtrie, & pour pouvoir encore par là combatre pour ſon Prince & pour ſa patrie. Il donna d'abord ſon traité des Fortifications, qui fut mis au jour en l'année 1645. Tous ceux qui ſe connoiſſent en cette ſcience, conviennent que juſques là il ne s'êtoit rien vû de plus beau ni de meilleur ſur cette matiere, & que ſi l'on y a fait depuis de nouvelles découvertes, elles en ſont ſorties en quelque façon comme les concluſions ſortent de leurs principes. Il donna en 1651. ſes theoremes Geometriques, qui marquent une parfaite connoiſſance de la Geometrie & de toutes les parties des Mathematiques. En 1655. il fit imprimer

une

une Paraphrase en François de la relation Espagnole de la riviére des Amazones du P. Christophle de Rennes Jesuite. On asseure que tout aveugle qu'il étoit, il disposa luy-même la carte de cette riviére & des païs adjacens, laquelle se voit à la teste de cet ouvrage.

En 1657. il donna la Theorie des Planettes débarassée de la multiplicité des cercles excentriques & des epicycles, que les Astronomes ont inventez pour expliquer leur mouvement, en les faisant mouvoir par des élipses, qui font trouver avec une facilité incroyable le vrai lieu & le vrai mouvement des Planettes. Cet ouvrage ne l'a pas moins distingué parmi les Astronomes que celuy des Fortifications parmi les Ingenieurs. Il fit imprimer en 1658. les Tables Astronomiques trés-succinctes & trés-claires. Mais comme il est difficile que les grands hommes n'ayent pas quelque foiblesse, la sienne fut d'avoir été prévenu en faveur de l'Astrologie judiciaire; & quoi qu'il ait été le plus retenu de ceux qui ont écrit sur cette matiere, ce qu'il en a écrit ne sauroit être mis au nombre des choses qui lui doivent faire de l'honneur. Il étoit aime & visité de toutes les personnes illustres en dignité & en science, & sa maison étoit le reduit de ce qu'il y avoit de plus honnêtes gens & à la Cour & à la Ville. Il mourut à Paris le 18. Novembre 1665. âgé de soixante & un an & 8. mois. Le Roy le fit visiter pendant sa maladie par son premier Medecin, & donna beaucoup d'autres marques de l'estime extraordinaire qu'il faisoit de son merite. Il est enterré dans l'Eglise des Religieuses de la Croix au faux-

fauxbourg S. Antoine. Il eſt mort ſans enfans & ſans avoir été marié; ainſi la branche de ſa famille qui paſſa de Naples en France en 1552. finit en ſa perſonne.

Pierre Seguier Chancelier de France.

LA Maiſon des Seguiers, originaire du païs de Quercy, eſt trés-noble & trés-ancienne. Il y a eu des Chanceliers d'Armagnac, & des Seneſchaux d'épée qui ſe ſont diſtinguez dans les guerres des Anglois, en ſervant ſous les Comtes d'Armagnac, particulierement Artau Seguier Seigneur de Saint Geniers. De luy ſont ſorties les branches qui ſe ſont diſperſées à Toulouſe & à Paris, où Gerard Seguier s'eſt établi le premier, & a commencé de prendre la robe, quoi que tous ſes Anceſtres euſſent eu des emplois dans l'épée. Cette branche a été extrémement feconde en grands perſonnages, & l'on peut dire qu'elle a un avantage qui ne ſe rencontre guere ailleurs, qui eſt d'avoir donné à la France un Chancelier, cinq Préſidens au Mortier, onze Conſeillers, deux Avocats Generaux au Parlement de Paris, & ſept Maîtres des Requeſtes. Si ce n'eſt pas un petit éloge pour celuy dont je parle, d'avoir tant de grands hommes dans ſa famille, c'en eſt un encore bien plus conſiderable d'avoir ramaſſé en ſa perſonne toutes les ſortes de merite que la nature leur avoit partagez. Car il eſt vrai de dire que Mr. Seguier n'a manqué d'aucune des qualitez que l'on peut ſouhaiter dans un grand

Ma-

Magiſtrat. Perſonne n'a jamais mieux merité de ſe voir à la teſte de la Juſtice, puis qu'on a dit de luy que non ſeulement il ſavoit parfaitement tout ce qui pouvoit regarder les fonctions de la Magiſtrature, mais qu'il n'y avoit aucun Officier en France qui ſçeuſt mieux que luy tous les devoirs de ſa propre charge. Il nâquit à Paris le 29. Mars 1588. & aprés avoir fait des études qui marquoient la force & l'abondance de ſon génie, ſoit dans les Lettres, ſoit dans la Juriſprudence civile & canonique dont il poſſedoit la veritable ſcience mieux que perſonne du monde, il fut Conſeiller, Maître des Requeſtes, Intendant en Guienne, & Preſident au Mortier, charge qu'il exerça pendant le cours de neuf années.

Le Roy ayant connu ſon merite & ſa grande capacité luy donna la Charge de Garde des Sceaux le dernier Février 1633. celle de Commandeur & Garde des Sceaux des Ordres du Roy, vacante par la mort de Monſieur de Bullion en 1640. & le onziéme Decembre 1635. celle de Chancelier vacante par la mort de Monſieur Daligre. Sur la fin de l'année 1639. le Roy l'envoya en Normandie pour appaiſer des émotions populaires arrivées dans pluſieurs villes de cette Province, & Sa Majeſté luy donna un Conſeil compoſé de Conſeillers d'Eſtat, de Maiſtres des Requeſtes, de Greffiers & d'Huiſſiers, & de Monſieur de la Vrilliere Secretaire d'Eſtat, pour ſigner en commandement toutes les expeditions qu'il jugeroit neceſſaires. Sa Majeſté joignit à cette Commiſſion le commandement des troupes qu'elle envoya ſous la con-

conduite de Monſieur de Gaſſion; pour reduire les mutins à la raiſon. Ce General prenoit l'ordre de luy, & depuis l'établiſſement de la Monarchie, il eſt le ſeul Chancelier auquel une pareille autorité ait eſté confiée. Il s'acquitta de cet employ avec tout le ſuccez qu'on pouvoit en attendre, & le Roy luy en témoigna beaucoup de ſatisfaction. Il eſt vray que les Sceaux luy furent oſtez deux fois, mais la promptitude avec laquelle ils luy furent rendus, luy fut trés-glorieuſe par le beſoin qu'il parut qu'on avoit de ſon miniſtere dans des temps auſſi difficiles qu'ils l'eſtoient alors à cauſe des mouvemens arrivez à Paris. Un jour qu'il alloit au Parlement pour y declarer les intentions de Sa Majeſté pendant les troubles de cette Ville, il fut arreſté par la populace qui avoit fait des barricades dans toutes les ruës, de ſorte que ne pouvant avancer avec ſon carroſſe il mit pied à terre pour continuer ſon chemin, & aima mieux expoſer ſa vie que de ne pas executer les ordres de ſon Maiſtre. Peu s'en fallut qu'il ne periſt dans cette occaſion, car lors qu'il voulut fendre la preſſe il ſe fit pluſieurs décharges, & le Lieutenant du grand Prevoſt en fut tué auprés de luy. Sa Majeſté ayant eſté informée du péril où il eſtoit, envoya le Mareſchal de la Meilleraye avec les Gardes Françoiſes & Suiſſes pour l'en tirer. Lors qu'il arriva au Palais Royal, il n'eſt pas croyable avec quelle joye il fut reçû du Roy, de la Reine ſa mere, & de toute la Cour. A peine fut-il entré qu'il fut obligé de répondre à la harangue du Parlement que le Roy avoit fait venir & de luy faire entendre les in-

intentions de Sa Majeſté. Il le fit avec autant de gravité, de vigueur & de ſang froid qu'il l'euſt pû faire au ſortir de ſon cabinet, & avec tant de force & tant d'éloquence, qu'il donna de l'admiration à tous ceux qui l'ouïrent.

Le Cardinal de Richelieu qui connoiſſoit ſa ſuffiſance dans toutes ſortes de litterature, & la délicateſſe de ſon eſprit, deſira qu'il fût de l'Academie Françoiſe pour l'affermir dans ſes commencemens par la reputation d'un ſi grand Magiſtrat. Et lors que le Cardinal fut mort, l'Academie qui s'aſſembloit chez M. Seguier, qui s'y eſt aſſemblée juſqu'à ſa mort, & qui connoiſſoit ſes talens admirables, le fit ſon Protecteur, qualité que LOUIS LE GRAND n'a pas dédaigné de joindre à celle de Roi de France & de Navarre, comme on le voit dans les jettons qui ſe donnent à l'Academie tous les jours qu'elle s'aſſemble. Il étoit auſſi Protecteur de l'Academie Royale de Peinture, & Sculture, & de tous les Savans auſquels il procuroit des graces du Roy, & leur en faiſoit de trés-conſiderables de ſon propre fonds. Il n'y avoit point, de ſon temps, aucun particulier qui euſt une plus belle bibliotheque que la ſienne, toûjours ouverte à toutes les perſonnes de merite qui deſiroient la voir, & même en profiter. Il n'eut de Magdelaine Fabri ſon épouſe que deux filles. L'aiſnée, nommée Marie, épouſa en premieres nopces Ceſar du Cambout Marquis de Coaſlin Colonel des Suiſſes, & Griſons, Lieutenant General des armées du Roy, & Gou-

Gouverneur de Breſt, qui fut tué d'un coup de mouſquet au ſiege d'Aire en 1641. à la veille de recevoir le Baſton de Marêchal de France que le Roy luy avoit promis; & en ſecondes nopces le Marquis de Laval auſſi Lieutenant General des armées du Roy. La ſeconde nommée Charlotte fut mariée en premieres nopces à Maximilien François de Bethune Duc de Sully, & en ſecondes nopces à Henry de Bourbon Duc de Verneuil. Il mourut à S. Germain en Laye âgé de 84. ans le 28 Janvier 1672. aprés avoir poſſedé les charges de Garde des Sçeaux & de Chancelier 39. ans moins un mois. Son corps fut porté aux Carmelites de Pontoiſe, où Jeanne Seguier ſa ſœur eſtoit Superieure.

Loüis Thomaſſin Preſtre de l'Oratoire.

TOute la vie du Pere Thomaſſin a eſté ſi uniforme, qu'il ſemble d'abord que ſon éloge ſe puiſſe faire en peu de mots; car ayant eſté mis en penſion dés ſon bas âge chez les Peres de l'Oratoire où il eſt mort; il ne s'y eſt occupé à autre choſe qu'à la priere & à l'étude: mais l'abondance incroyable des connoiſſances qu'il s'eſt acquiſes par l'étude eſt ſi grande, que ſi j'entreprenois d'en faire le détail, comme il ſeroit en quelque ſorte neceſſaire, pour donner une juſte idée de cet excellent homme, j'excederois de beaucoup les bornes que je me ſuis preſcrites dans ces éloges.

Dés qu'il ſe fut rendu familieres les premie-

res ſciences que l'on enſeigne ; les Humanitez, l'Eloquence & la Philoſophie, il s'appliqua à les enſeigner aux autres, en quoi il ne réüſſit pas ſeulement à faire d'excellens écoliers, mais à ſe perfectionner luy-même dans ces ſciences : ſon eſprit vif & profond ne pouvant traiter une matiere qu'il n'y fit quelques nouvelles découvertes. Mais comme ſon inclination & ſa pieté le portoient uniquement à l'étude de la Theologie, il s'y donna bien-tôt tout entier, particulierement à celle qu'on nomme poſitive, & qui a pour ſon principal objet l'Ecriture, les Peres & les Conciles. Lorſque le Pere Petau eut publié ſon livre des *Dogmes*, il ſe fortifia dans le deſſein, non pas d'aller ſur les briſées de ce ſavant homme qui en a fait l'hiſtoire avec toute l'exactitude & toute la connoiſſance de l'antiquité que demande une ſi belle & ſi vaſte entrepriſe, mais d'entrer par ſes reflexions dans la connoiſſance des myſteres renfermez dans ces mêmes dogmes. Le premier a eu la gloire d'avoir traité cette matiere importante en excellent Hiſtorien ; & le ſecond, d'avoir penetré heureuſement dans ce que les myſteres ont de plus caché & de plus ſublime, ſur tout à l'égard de l'Incarnation où l'on ne peut voir ſans être ébloüi, les rapports, les convenances, les deſſeins, les vûës, & les autres merveilles qu'il y découvre. Vers l'année 1654. il enſeigna la Theologie au Seminaire de S. Magloire, & y commença des conferences ſur les Peres, ſur l'Hiſtoire & ſur les Conciles qu'il continua juſqu'en l'année 1668. A cette occupation ſucceda quelque loiſir toûjours laborieux & jamais

jamais vuide ; car il fut engagé par de grands Prelats, qui avoient beaucoup d'eſtime pour ſon merite, & par les Superieurs de l'Oratoire à donner au public les ouvrages qu'il avoit compoſez. Ses Memoires ſur la Grace, & les Diſſertations ſur les Conciles avoient déja paru ; ils furent ſuivis des Dogmes Theologiques dont nous avons parlé, des mêmes Memoires ſur la Grace ; mais beaucoup augmentez, des Livres de la Diſcipline, & de divers traitez ſur le Jeûne, ſur les Feſtes, ſur l'Office divin, ſur l'Unité de l'Egliſe, ſur la Verité & ſur le Menſonge ; ſur l'Aumône & le bon uſage des biens temporels. On remarque dans tous ces ouvrages un aſſemblage heureux & étonnant de l'érudition ſacrée & de l'érudition profane, & quand le ſujet le permet, on voit l'Auteur remonter avec une force & une penetration incroyable dans tout ce que la Philoſophie des Platoniciens a eu de plus ſublime.

Peu ſatisfait des remarques qu'il avoit faites autrefois ſur les Auteurs profanes, il les relut de nouveau, & donna enſuite la methode de lire & d'étudier chrétiennement les Philoſophes, les Hiſtoriens & les Poëtes. Il a démeſlé admirablement bien ce que la ſuperſtition & l'erreur ont répandu dans leurs Ouvrages ; d'avec les ſentimens de Religion, & les veritez que la lumiere naturelle, la tradition de tous les peuples, la communication des Ecritures, & la converſation des Hebreux leur avoit fournis. La ſageſſe, la moderation & la pieté ſolide qui regnent dans tous ces Ouvrages, les ont fait admirer de toutes les nations de l'Europe : &

les Nonces ont donné pluſieurs fois des marques de l'eſtime qu'on en faiſoit à Rome par les viſites dont ils ont honoré leur Auteur. Le Pape Innocent XI. temoigna vouloir ſe ſervir de ſon livre de la Diſcipline pour le gouvernement de l'Egliſe, & tâcha de l'attirer à Rome: mais ſur la propoſition qui en fut faite au Roy de la part du Cardinal Cibo, la réponſe fut qu'un tel ſujet ne devoit pas ſortir du Royaume. Cette réponſe donna au Pere Thomaſſin une des plus grandes joyes qu'il ait euës dans ſa vie, & aſſeurément ſi le Pape l'eût fait Cardinal, comme on aſſeure qu'il a témoigné pluſieurs fois en avoir le deſſein, il eut beaucoup ſouffert, car la vie privée & retirée faiſoit toutes ſes délices; cependant pour marquer ſa gratitude au S. Pere, il traduiſit en Latin les trois tomes de la Diſcipline, comme on le ſouhaitoit dans tous les pays étrangers.

Enſuite de cette traduction; il reprit l'étude de la langue Hebraïque, où il a donné pluſieurs années; perſuadé que cette langue eſt la mere de toutes les autres. Il compoſa, pour le faire voir, un Gloſſaire univerſel, où il les fait toutes ſortir de l'Hebreu, comme de leur commune ſource. On acheve d'imprimer ce Gloſſaire au Louvre, & c'eſt le dernier de ſes Ouvrages. Peu de temps aprés ſes forces diminuerent ſenſiblement, & il ſe vit obligé de renoncer à toute ſorte d'étude un peu pénible. Il fit à Dieu un ſacrifice de cet état qui edifia encore plus le Seminaire de S. Magloire où il étoit, que tous ſes travaux & toutes ſes veilles. Son épuiſement alla toûjours en augmentant pendant

dant prés de trois années, juſqu'à ce que les forces & la parole luy ayant manqué, il ceſſa de vivre le 24. jour de Decembre 1695. Le Curé de ſaint Iacques du Haut-pas proche de ſaint Magloire fit ſon éloge au Proſne le lendemain jour de Noël, où il declara ce qu'il avoit eſté obligé juſques-là de tenir caché, que le Pere Thomaſſin luy avoit donné tous les ans pour les pauvres, la moitié de la penſion de mille livres qu'il recevoit du Clergé. Quoy qu'il fuſt naturellement propre, il aimoit la pauvreté dans ſes habits, dans ſes meubles, & dans tout ce qui regardoit ſa perſonne, & il auroit voulu n'eſtre jamais témoin des diſtinctions que les dignitez de quelques-uns de ſes parens leur donnoient dans le monde: car il eſtoit d'une Famille remarquable, ſoit dans l'épée, ſoit dans la robe; on compte juſqu'à vingt Preſidens ou Conſeillers de ce nom dans le Parlement d'Aix.

Sa vie fut toûjours extrêmement reglée. Qui le voyoit un jour, pouvoit ſçavoir de quelle ſorte il paſſoit tous les autres. Aprés l'Oraiſon & la Meſſe il employoit quatre heures à l'étude le matin, & trois heures l'aprés dinée. Il faiſoit ſes prieres toûjours aux mêmes heures, & nulle viſite, ſans un preſſant beſoin, ne dérangeoit ſes exercices.

L'innocence de ſa vie ne luy laiſſoit voir que le bien dans tout ce qu'il regardoit, dans les Livres, dans les Auteurs, dans les Perſonnes, dans les Communautez, & dans les Ordres. Sa converſation étoit douce, agreable, inſtruiſante. Penetré de la Religion qu'il aimoit ſouve-

rainement, il la trouvoit, & la faiſoit trouver par tout. Les penſées les plus chrétiennes naiſſoient naturellement dans ſes entretiens ainſi que ſous la plume. Ce qu'il y a de plus profane dans les Auteurs prenoit un ſens édifiant en paſſant ou par ſa bouche, ou par ſes mains. Tout marquoit qu'il portoit Jeſus-Chriſt dans le cœur, & qu'il ne cherchoit que la gloire de ſon Egliſe. Ce tour d'eſprit ſi élevé & ſi chrétien, joint à une profondour de ſcience preſque ſans limites, faiſoit le caractere particulier de cet excellent homme.

Guillaume du Vair Garde des Sceaux de France.

GUILLAUME DU VAIR nâquit à Paris en l'année 1556. Il aporta au monde, avec l'avantage d'eſtre d'une Famille illuſtre, tous les talens neceſſaires pour s'acquerir de la gloire, & ſe faire des eſtabliſſemens conſidérables. Il avoit beaucoup de fineſſe & de vivacité dans l'eſprit, beaucoup de ſolidité dans le jugement, & ſur tout une moderation admirable, par laquelle s'eſtant toûjours rendu maiſtre de luy-même, il parvint à ſe rendre auſſi le maiſtre de l'eſprit des autres. Il fut d'abord Conſeiller au Parlement de Paris, enſuite Maiſtre des Requeſtes, & Intendant à Marſeille, & peu de temps aprés Conſeiller d'Eſtat. Henry IV. ayant de plus en plus réconnu ſon merite & ſon habileté à manier les plus grandes affaires, l'envoya Ambaſſadeur en Angleterre. Au

Au retour de ſon Ambaſſade qui fut glorieuſe, & utile à l'Eſtat, Sa Majeſté luy donna la Charge de premier Preſident au Parlement de Provence, qu'il exerça pendant vingt années avec l'applaudiſſement de toute la Province. Louis XIII. inſtruit de ſon merite, crut ne pouvoir donner les Sceaux à une perſonne qui puſt luy rendre de meilleurs ſervices dans une place qui le mettoit à la teſte de la Juſtice & de toutes les grandes affaires du Royaume, & les luy donna avec une clauſe dans ſes proviſions bien honorable, qui eſtoit de pouvoir preſider à toutes les Compagnies Souveraines du Royaume, de jouir de tous les honneurs attribuez à la Charge de Chancelier, & d'en eſtre pourvû, ſi elle venoit à vaquer, ſans avoir beſoin de nouvelles Lettres.

Il ſoûtint ſon rang & ſa dignité dans le Conſeil contre les Ducs & Pairs avec une fermeté & une preſence d'eſprit ſans égales, & il aima mieux quitter les Sceaux, que de complaire au Mareſchal d'Ancre qui abuſoit de ſa faveur. A peine les eut-il rendus que Sa Majeſté connoiſſant la perte qu'elle faiſoit, luy commanda de les reprendre. A l'occaſion de cet évenement il s'émeut une queſtion entre les beaux Eſprits de ce temps-là, non moins honorable pour luy que difficile à reſoudre. C'eſtoit de laquelle de trois journées de ſa vie on devoit trouver la plus belle. Celle où ſon merite avoit porté le Roy à le faire venir du fonds de la Provence pour luy donner les Sceaux; celle où ſa probité inflexible les lui avoit fait rendre, ou celle enfin en laquelle ce même merite & cette même probité

bité avoient obligé le Roy à les luy redonner.

Son genie d'une étenduë prodigieuſe ſe trouva capable de gouverner encore le Dioceſe de Liſieux, dont l'Evêché luy fut donné trois ans avant ſa mort. Comme ſa pieté égaloit & ſurpaſſoit méme toutes ſes autres vertus, il ne conduiſit pas moins bien les affaires de ſon Egliſe que celles de l'Eſtat.

Si la maniere dont il ſe gouverna dans les differens emplois de ſa vie, eſt une preuve inconteſtable de la bonté & de la force de ſon eſprit; ſes Ecrits n'en rendent pas un moindre témoignage, & en relevent encore infiniment le merite. Il aima les belles Lettres dans toute leur étenduë, mais ſa paſſion principale fut pour l'Eloquence. Il y a excellé au-delà de tous ſes concurrens, comme on le peut voir dans le recuëil de ſes Ouvrages qui compoſent un trés-gros volume. On y trouve des Traitez de Philoſophie Chreſtienne, où il eſt mal-aiſé de déterminer ce qu'on doit y admirer le plus ou du bon ſens ou de la pieté, ou de l'éloquence, on y lit une infinité de harangues ſur toutes ſortes de ſujets dont la varieté marque une abondance, & une facilité de genie trés-ſingulieres. On y trouve auſſi des Traductions de pluſieurs Oraiſons de Demoſthene & de Ciceron, dont la beauté n'eſt guere inferieure à celle de leurs Originaux. Il a eu une politeſſe qu'il ne doit qu'à luy ſeul, & qui a eſté comme l'aurore de celle qui brille aujourd'huy dans la Chaire, dans le Barreau & dans tous les Ouvrages de nos meilleurs Auteurs. Les livres de ce temps-là ſont tellement pleins & couverts de

cita-

citations, qu'on ne voit preſque point le fond de l'Ouvrage. Ceux qui en uſoient ainſi, penſoient imiter les Anciens, ne conſiderant pas que les Anciens eux-mêmes ne citoient preſque jamais. Monſieur du Vair qui ſçavoit que d'imiter un Auteur, n'eſt pas de rapporter ce qu'il a dit, mais de dire les choſes en la maniere qu'il les euſt dites, a imité parfaitement les Anciens en parlant de ſon chef de même qu'ils ont parlé du leur, & en mettant en œuvre la pluſpart de leurs penſées, mais aprés ſe les eſtre renduës propres par la meditation, ſans ſe ſervir de leurs mêmes paroles. Il mourut en l'année 1621. à Tonneins en Agenois où il eſtoit à la ſuite du Roy durant le ſiege de Clerac. Son corps fut porté aux Bernardins de Paris, où l'on voit cette Epitaphe compoſée par luy-même: *Guillelmus du Vair Epiſcopus Lexovienſis, Franciæ Procancellarius, hic expectat reſurrectionem & miſericordiam.* Le Preſident de Gramond qui a fait ſon éloge, a dépeint ce grand homme en des termes ſi naturels & ſi magnifiques, que je ne puis m'empêcher de les rapporter: *Erat majeſtate venerabilis, qualis Roma olim vidit & mirata eſt, Fabricios, Cincinnatos, aut Fabios, ſagax, ſeverus, ſapiens, Oratorum ſui temporis princeps, qui locutionem Gallicam aut reſtituit decori ſuo, aut decorem primus in eam invexit.*

Le Preſident Jeannin.

VOICI un homme qui ſe doit à luy ſeul toute ſon élevation, car de ſimple Avocat qu'il eſtoit au Parlement de Bourgogne, il parvint aux plus hautes Charges de la robe, & fut fait Miniſtre d'un des plus grands Rois de la terre par la ſeule force de ſon merite. Lorſqu'il n'étoit encore qu'Avocat, un particulier fort riche qui l'avoit oui diſcourir touchant la préſeance que Beaune pretendoit ſur Authun, dans les Eſtats, fut tellement charmé de la ſolidité de ſes raiſons, & de la force de ſon diſcours, qu'il reſolut de l'avoir pour gendre, s'il ſe trouvoit quelque proportion dans leurs fortunes. Eſtant allé le voir à ce deſſein, & luy ayant demandé en quoy conſiſtoit principalement le bien qu'il poſſedoit. Il porta la main à ſa teſte & enſuite luy montra quelques livres ſur des tablettes. Voila tout mon bien, luy dit-il, & toute ma fortune. La ſuite de ſa vie fit voir qu'il luy avoit montré plus de biens, que s'il luy euſt fait voir un grand nombre de Contracts d'acquiſition & pluſieurs coffres pleins de richeſſes. Les Eſtats de Bourgogne le choiſirent pour avoir ſoin des affaires de la Province, & connurent par la maniere dont il les conduiſit, qu'ils avoient fait un trés-bon choix.

Quand les ordres arriverent à Dijon d'y faire au jour de la S. Barthelemy le même maſſacre qui ſe fit à Paris, & dans la pluſpart des Villes du

du Royaume, il y reſiſta de toute ſa force, proteſtant qu'il n'eſtoit pas poſſible que le Roy perſiſtaſt dans une reſolution ſi cruelle & ſi contraire aux fins que la fauſſe politique de ſon Miniſtre luy avoit ſuggerées. Un Courier arriva quelques jours apres pour deffendre les meurtres qui avoient eſté commandez. Il fut nommé quelque tems apres Gouverneur de la Chancellerie de Bourgogne. Cette charge fut ſuivie de celle de Conſeiller au Parlement, que le Roy fit revivre en ſa faveur, & qui ne luy couſta rien non plus que celle de Preſident au Mortier, & toutes les autres qu'il a poſſedées.

Il eſt vray que ne s'eſtant pas apperceu dans le temps que la ligue commença, que cette conſpiration n'alloit qu'à oſter la Couronne au Prince legitime, & que s'eſtant laiſſé éblouir aux proteſtations qu'elle faiſoit de n'avoir en veuë que de maintenir la Religion Catholique, pour laquelle il avoit un zele trés-ardent, il embraſſa ce malheureux parti de toute ſa force; mais on peut dire que cette démarche ſi facheuſe pour luy en apparence fut la ſource de ſon bonheur & de celuy de tout le Royaume. Ce fut un coup de la Providence qui voulut qu'un homme de bien & d'eſprit s'engageaſt dans cette injuſte faction pour en découvrir la malice & pour devenir enſuite l'inſtrument principal de ſa ruine. Il fut envoyé en Eſpagne par le Duc de Mayenne, auquel il s'eſtoit attaché, pour y traiter avec Philippes II. & là il reconnut deux choſes : les deſſeins de celuy qui l'envoyoit, & les prétentions du Prince auquel il eſtoit envoyé. Il remarqua que le Roy d'Eſpagne en tenant

tenant la carte de la France à la main, ne parloit que des belles Provinces & des bonnes Villes dont il alloit entrer en poſſeſſion, ſans dire un ſeul mot de la Religion, ny de ceux qui s'en diſoient les protecteurs. A ſon retour il deſabuſa le Duc de Mayenne, & le convainquit que l'intereſt de l'Egliſe n'eſtoit qu'un pretexte dont l'Eſpagne ſe ſervoit pour oſter la France à ſon Roy legitime.

Dés que le combat de Fontaine-Françoiſe eut donné le dernier coup à la Ligue mourante, & remis ſon Chef dans le devoir, le Roy reſolut de gagner le Preſident Jeannin, ſachant bien qu'il auroit tout un Conſeil dans cette ſeule teſte. Lorſqu'aprés pluſieurs careſſes & pluſieurs marques d'eſtime, Sa Majeſté luy fit entendre qu'il ſouhaittoit le mettre dans ſon Conſeil, il dit au Roy qu'il n'eſtoit pas juſte que Sa Majeſté preferaſt un vieux ligueur à tant d'illuſtres perſonnages dont la fidelité ne luy avoit jamais eſté ſuſpecte. Mais Sa Majeſte luy répondit qu'il eſtoit bien aſſuré que celui qui avoit eſté fidelle à un Duc ne manqueroit pas de fidelité à un Roy, & dans le même temps luy donna la Charge de premier Preſident au Parlement de Bourgogne, à condition qu'il en traiteroit auſſi-toſt avec un autre, parce qu'il vouloit l'avoir toûjours auprés de ſa perſonne. Il eut par ce moyen la ſatisfaction de donner un Chef au Parlement de la Province où il eſtoit né, & de faire augmenter les gages des Conſeillers du même Parlement de 500. livres, marque veritable de l'affection qu'il avoit pour ſa Compagnie, & de celle que ſon Maiſtre avoit pour luy.

luy. Depuis ce moment il demeura tousjours auprés de Henry le Grand, & eut la principale part dans ſa confidence. Il n'y avoit point de reconciliation à faire ou de differends à regler dans la Cour dont il ne fut l'arbitre, point d'importantes affaires à manier au dehors du Royaume dont il ne fourniſt les expediens & qu'il ne conduiſit à une heureuſe fin.

Le Roy le chargea de la negociation entre les Hollandois & le Roy d'Eſpagne, la plus dificile peut-eſtre qu'il y eut jamais. Il en vint à bout, & remporta une eſtime generale des deux coſtez. Scaliger qui fut témoin de ſa prudence qu'il ne pouvoit trop exalter, & Barneveld un des meilleurs eſprits de ce temps-là, proteſtoient qu'ils ſortoient tousjours d'avec luy meilleurs & plus inſtruits; & le Cardinal Bentivoglio dit que l'ayant ouy parler un jour dans le Conſeil, il le fit avec tant de vigueur & tant d'autorité, qu'il luy ſembla que toute la Majeſté du Roy reſpiroit dans ſon viſage. Le Roy ſe plaignant un jour à ſes Miniſtres que l'un d'eux avoit relevé le ſecret, il ajoûta ces paroles en prenant le Preſident Jeannin par la main: *Ie répons pour le bon homme. C'eſt à vous autres à vous examiner.* Le Roy lui dit peu de temps avant ſa mort qu'il ſongeaſt à ſe pourvoir d'une bonne haquenée pour le ſuivre dans toutes les entrepriſes qu'il s'eſtoit propoſées, & que perſonne n'a jamais ſceuës que par de pures conjectures. La Reine Mere ſe repoſa ſur luy des plus grandes affaires du Royaume, & luy confia toute l'adminiſtration des Finances qu'il mania avec une pureté dont le peu de bien

qu'il

qu'il laiſſa à ſa famille eſt une preuve tres convainquante. Le Roy Henry IV. qui ſe reprochoit de ne luy avoir pas fait aſſez de bien, dit en pluſieurs rencontres qu'il doroit quelques-uns de ſes ſujets pour cacher leur malice, mais pour le Preſident Jeannin il en avoit tousjours dit du bien ſans luy en faire. Il mourut le trente & uniéme Octobre 1622. âgé de 82. ans. Le Cardinal de Richelieu diſoit qu'il ne trouvoit point de meilleures inſtructions que dans les Memoires & les Negociations de ce grand homme, & c'eſtoit ſa lecture la plus ordinaire dans ſa retraite d'Avignon.

Paul Phelypeaux Secretaire d'Eſtat.

Paul Phelypeaux Seigneur de Pontchartrain nâquit à Blois en l'année 1569. Ses anceſtres parurent dans des poſtes conſiderables dés l'année 1360. Loüis, ſecond fils de Jean Roy de France, qui eut pour appanage le Duché d'Anjou, fit Jean Phelypeaux ſon Intendant pour le Comté de Beaufort, & lui donna la charge d'Intendant des Turcies & Levées d'Anjou, charge alors trés-conſiderable. Ses enfans furent honorez des mêmes emplois ſous Loüis II. & ſous René ſon fils, tous deux Ducs d'Anjou & Rois de Sicile.

Celui dont je parle vint au monde avec un eſprit dont la force & la vivacité lui aquirent en peu de temps tout ce qu'on a d'ordinaire beaucoup de peine à faire apprendre aux jeunes gens

gens pendant plusieurs années, & le rendirent capable presque au sortir de l'enfance de toute sorte d'emplois. Il n'avoit que quatorze ans lors qu'il fut pourveu de la charge de Secretaire ordinaire de la chambre du Roi, par Lettres patentes enregistrées en la Chambre des Comptes; & à l'âge de 19. ans il travailla sous Monsieur Revol aux affaires les plus importantes du Royaume. Il y fit voir tant de capacité, que trois ans aprés le Roy luy fit expedier des Lettres portant permission de signer en Finance, marque d'une confiance & d'une distinction si singuliere, qu'il seroit difficile d'en trouver un pareil exemple. Cette grace fut accompagnée du don d'une charge de Secretaire du Roi de l'ancien College, Sa Majesté prenant plaisir à témoigner par de frequens bienfaits la satisfaction qu'elle recevoit de ses services. Monsieur de Villeroy ne fut pas plûtost rétabli dans sa charge de Secretaire d'Etat par la mort de M. Revol, qu'il voulut l'avoir auprés de luy pour l'associer à son travail. La maniere aisée dont il expedioit les affaires les plus importantes & les plus difficiles, porta le Roi à le choisir en l'année 1600. pour être Secretaire des Commandemens de la Reine Marie de Medicis.

Les services qu'il rendit à cette Princesse lui furent si agreables, qu'elle demanda au Roi avec empressement qu'il fust pourvû de la charge de Secretaire d'Etat dont Mr. Forget avoit permission de se défaire, & qu'il fust preferé à M. de Preaux son concurrent. Le Roi n'eut pas de peine à se rendre aux prieres de la Reine,

ne, quoi que M. de Preaux euſt un merite trés-diſtingué; & lorſque Sa Majeſté pourvut Monſieur de Pontchartrain de cette charge, Elle dit avec des marques de joye ſur le viſage, qu'*il ne croyoit pas la pouvoir remplir d'un perſonnage plus digne, plus fidele ni plus capable.*

Le Roi étant mort peu de temps aprés, la Reine qui devint maîtreſſe de toutes les affaires, en remit une grande partie aux ſoins & à la conduite de Monſieur de Pontchartrain, & particulierement les affaires de ceux de la Religion pretenduë reformée, qui êtoient alors les plus importantes du Royaume. Elles n'êtoient pas de ſon département; mais ſa pieté & ſon zele pour la Religion les lui firent ſouhaiter, & quitter ſans peine, pour les avoir, celles de la guerre, quoi que plus éclatantes. Dans ce même temps le Prince de Condé, chagrin du double mariage qui ſe faiſoit entre les Couronnes de France & d'Eſpagne, ſe retira de la Cour; & comme il étoit d'une grande conſequence d'empeſcher qu'il ne ſe miſt à la teſte des mecontens, le Roi Loüis XIII. choiſit M. de Pontchartrain pour aller à Coucy negocier le retour de ce Prince. Tout ce que l'eſprit, l'adreſſe & l'éloquence peuvent faire, il l'employa dans cette rencontre, & mit le Prince dans la diſpoſition de rentrer entierement dans ſon devoir, ce qu'il fit peu de temps aprés.

Il fut envoyé enſuite par le Roi à la conference de Loudun, où pendant trois mois qu'elle dura, il débroüilla les differens intereſts de tous les pretendans qui s'y trouverent. Il combatit vi-

vigoureuſement toutes les demandes des Religionnaires, & les reduiſit enfin aux termes des Edits. Il ſçeut porter ſi heureuſement les eſprits à la douceur & à l'obeïſſance, qu'on peut dire qu'il fut un des principaux inſtrumens de la paix, qu'il eut la gloire de conclure & de ſigner. Ayant ſuivi le Roi au ſiege de Montauban, il y tomba malade; & s'étant fait porter à Caſtel-Sarraſin, il y mourut le 21. jour d'Octobre 1621. âgé de 52. ans. Anne Beauharnois ſa femme, fille de François Beauharnois ſieur de Miramion, fit apporter ſon corps à Paris dans l'Egliſe de S. Germain l'Auxerrois ſa paroiſſe, & lui fit élever un tombeau dans la chapelle où il eſt enterré.

La Reine, en reconnoiſſance de ſes ſervices, conſerva à ſon fils ſa charge de Secretaire d'Etat, & voulut que M. Phelypeaux de la Vrilliere frere du défunt en fit les fonctions, juſques à ce que le pupille fuſt en âge de l'exercer. Monſieur de la Vrilliere en remplit ſi bien tous les devoirs, qu'elle lui demeura, & paſſa enſuite à ſes deſcendans.

Il laiſſa un fils & trois filles; & l'on remarque que ſa famille a donné à la France ſept Secretaires d'Etat en l'eſpace de quatre vingt ans ou environ.

Jean-Baptiſte Colbert Miniſtre & Secretaire d'Eſtat.

LE Cardinal Mazarin dit au Roi en mourant qu'il êtoit infiniment redevable à Sa Majeſté ; mais qu'en lui donnant Monſieur Colbert pour le ſervir en ſa place, il croyoit reconnoiſtre par là toutes les graces qu'il en avoit receues. Ce Cardinal ſçavoit parfaitement ce qu'il diſoit, ayant vû de quelle ſorte Monſieur Colbert avoit reſtabli ſes affaires depuis le temps qu'il luy en avoit confié la conduite. En l'année 1661. le Roy l'appella dans ſon Conſeil & luy donna toute l'adminiſtration de ſes Finances, avec la Charge de Contrôleur General, celle de Surintendant ayant eſté ſupprimée. Cette adminiſtration avoit eſté juſqu'alors enveloppée d'une obſcurité impenetrable, & les plus habiles de ceux qui s'en eſtoient meſlez, n'avoient peu venir à bout d'en débrouiller le chaos. Il s'y appliqua avec tant de ſoin & de ſuccés, que ces mêmes Finances ſont devenues dans la ſuite ce qu'il y a de plus clair & de mieux reglé dans le Royaume. Le Roy qui reconnut dans ce Miniſtre un genie ſuperieur à toutes les affaires dont il eſtoit chargé, quoi-que trés-difficiles, y joignit de nouvelles occupations en le faiſant Surintendant de ſes Baſtimens.

Il commença à exercer cette Charge en l'année 1664. & la premiere choſe qu'il ſe propoſa

fut

fut d'achever le Louvre, & ſur tout d'en conſtruire la face principale. Il en fit faire des deſſeins par tous les habiles Architectes de France & d'Italie ; & comme il avoit conceu beaucoup d'eſtime pour le Cavalier Bernin, il le fit venir en France. Cependant le deſſein de ce fameux Architecte, ſur lequel on commença à jetter quelques fondemens, ne fut pas ſuivi, & il en fut preſenté un autre plus beau & plus magnifique qui a eſté executé.

L'amour que ce grand Miniſtre avoit pour les beaux arts, l'Architecture, la Peinture & la Sculpture, & ſon bon gouſt qui luy en faiſoit connoiſtre toutes les beautez, les fit arriver en quelque ſorte à leur derniere perfection pendant le temps de ſa Surintendance : Mais comme il eſtoit perſuadé que les beaux ouvrages de l'eſprit font encore plus d'honneur aux Etats & aux Princes que les bâtimens les plus magnifiques, il porta Sa Majeſté à faire des gratifications aux gens de Lettres, non ſeulement du Roïaume, mais de toute l'Europe. Ces gratifications montoient tous les ans à de trés-grandes ſommes, & il n'y avoit point de Savant d'un merite diſtingué, ſoit dans l'Eloquence, ſoit dans la Poëſie, ſoit dans les Mathematiques, quelque éloigné qu'il fuſt de la France ; qu'elles n'allaſſent trouver chez luy par des lettres de change. Ayant auſſi conſideré qu'il ſe preſente ſans ceſſe mille choſes à faire pour la gloire du Roy, qui demandent d'eſtre faites avec eſprit, comme des medailles, des deviſes, des inſcriptions & des deſſeins de divers monumens publics, il forma dés l'année 1663. une

petite Academie pour travailler à ces ſortes d'ouvrages.

En 1666. le Roy luy ayant ordonné de former l'Academie Royale des Sciences, il la compoſa des plus habiles gens qu'il pût trouver dans le Royaume & dans les païs étrangers, & il leur obtint du Roy des penſions conſiderables. Il voulut qu'ils s'apliquaſſent particulierement à l'Aſtronomie, à la Geometrie, à la Phyſique & à la Chymie. Pour les operations de cette derniere ſcience il fit conſtruire un grand laboratoire dans la Bibliotheque du Roy, lieu où cette Academie tenoit & tient encore ſes aſſemblées; & pour les obſervations Aſtronomiques, il propoſa à Sa Majeſté de faire bâtir ce bel Obſervatoire qui n'a point de ſemblable, tant pour ſa beauté, ſa commodité & ſa grandeur, que pour la quantité & l'excellence des inſtrumens de Mathematique dont il eſt fourni. La Marine qui ſert ſi utilement à l'accroiſſement de la puiſſance & de la reputation des grands Etats, fut encore confiée à ſes ſoins par Sa Majeſté, en le faiſant Secretaire d'Etat. Ce Miniſtre le plus appliqué & le plus laborieux qui fut jamais, & ſur tout le plus attentif à bien prendre les intentions de ſon maiſtre, premier & ſeul auteur de toutes les grandes choſes que ſes Miniſtres ont executées, fit conſtruire auſſi-toſt un nombre incroyable de vaiſſeaux & de galeres, & en même temps des arſenaux à Rochefort, à Toulon, à Breſt, à Marſeille, au Havre & à Dunkerque; en ſorte que la France qui n'avoit aucunes forces maritimes, s'eſt renduë formidable ſur la mer à toutes les nations du monde.

de. Il commença & vit achever le Canal de communication des mers, ouvrage le ſeul au monde de cette nature qui ait eſté conduit à une heureuſe fin. Il reſtablit le Commerce par toute la France, & forma des Compagnies pour les voyages de long cours dans les deux Indes. Il donna une trés-puiſſante protection aux Colonies Françoiſes de l'Amerique, & établit un grand nombre de manufactures pour occuper les ſujets du Roy, & leur faire gagner l'argent qui paſſoit aux païs étrangers.

Parmi tant de differentes & grandes occupations, il trouva du temps pour les devoirs de ſa famille & l'éducation de ſes enfans, à laquelle il donnoit plus de ſoins qu'aucun particulier qui n'auroit eu que cette affaire. Enfin il parvint à faire des choſes qui avoient paru impoſſibles à tous ceux qui l'ont précedé, en faiſant trouver à la France trois fois plus de gens de guerre qu'elle n'en avoit jamais eu & ſur la mer & ſur la terre, en fourniſſant des fonds pour ſouſtenir les dépenſes des fortifications ſur toutes les frontieres, celles des bâtimens & des meubles magnifiques dans toutes les maiſons Royales, la ſplendeur de la maiſon du Roy & toutes les autres charges de l'Eſtat. Il mourut à Paris le 6. jour de Septembre 1683. âgé de ſoixante-quatre ans, & fut enterré à S. Euſtache, où ſa famille luy a fait élever un trés beau mauſolée. Il eſtoit de l'Academie Françoiſe, & il avoit pris plaiſir à faire la plus belle Bibliotheque de livres imprimez & manuſcrits qu'aucun particulier ait jamais euë en Europe. Il a laiſſé neuf enfans, ſix fils & trois filles qu'il a

eus de Marie Charron, fille de Jacques Charron Gouverneur & Bailly de Blois, & de Marie Begon. L'aiſné de ſes fils a eſté Miniſtre & Secretaire d'Eſtat comme luy. Le ſecond eſt Archevêque de Rouen. Le troiſiéme étoit Colonel du Regiment de Champagne, Bailli & Grand-Croix de l'Ordre de Malthe, & fut tué devant Walcour. Le quatriéme eſt Grand Maiſtre des Ceremonies de France, & Colonel du même Regiment de Champagne. Le cinquiéme eſt Guidon des Gendarmes Ecoſſois; & le dernier de tous qu'on nommoit le Comte de Seaux, eſt mort au ſervice du Roy à la bataille de Fleurus, où il ſervoit à la teſte du même Regiment de Champagne. Les trois filles ont épouſé les Ducs de Chevreuſe, de Beauvillier, & de Mortemar.

Guillaume de Lamoignon Premier Preſident.

Guillaume de Lamoignon qui a rempli ſi dignement la place de Premier Preſident au Parlement de Paris, vint au monde le vingtiéme d'Octobre 1617. avec toutes les bonnes & heureuſes qualitez qu'on peut ſouhaitter à un enfant. Il fut beau, bien fait & propre à tous les exercices du corps où il excella admirablement, mais ſur tout d'un eſprit qui ne trouvoit rien dans l'eſtude des belles Lettres, de la Philoſophie & de la Juriſprudence qu'il n'enlevaſt avec une facilité & une rapidite inconcevable. Il y fit un ſi grand progrés qu'il fut receu Conſeiller

ſeiller au Parlement de Paris à l'âge de dix-huit ans avec un applaudiſſement univerſel. On ne fit point de grace à ſon âge, & il eſt certain que les plus anciens de cet illuſtre Corps n'avoient preſque ſur luy d'autre avantage que celuy des années & de l'experience. Ce prodige n'auroit pas paru naturel, ſi on n'avoit eſté accouſtumé d'en voir de pareils dans ſa famille, qui depuis plus de 400. ans a donné une telle ſuite de grands perſonnages qu'on auroit été plus eſtonné de voir en luy un homme ordinaire, que d'y trouver un grand amas & de talens & de vertus.

Guillaume de Lamoignon Seigneur de Pomey vivoit dans le Nivernois avant le regne de S. Loüis. Charles de Lamoignon Sieur de Baville fut le premier qui prit la robe, il vint s'eſtablir à Paris, & aprés s'eſtre fait admirer dans le Barreau fut Conſeiller du Parlement, enſuite Maiſtre des Requeſtes & depuis Conſeiller d'Eſtat. Il mourut en l'année 1573. & le Roi qui en avoit receu de grands ſervices, luy fit l'honneur de le viſiter pluſieurs fois pendant ſa maladie. Son fils Chrêtien de Lamoignon trés-recommandable par ſa ſuffiſance & par ſa pieté fut Preſident au Mortier du Parlement de Paris & pere de Guillaume de Lamoignon dont nous faiſons l'Eloge.

Aprés avoir eſté neuf ans dans le Parlement, il fut Maiſtre des Requeſtes, & le Roy le nomma Commiſſaire aux Eſtats de Bretagne, où il concilia les intereſts de la Province avec ceux de la Cour; ce qui luy acquit une trés-grande reputation. En l'année 1658. Sa Majeſté luy donna la charge de Premier Preſident qu'il

exerça le reſte de ſa vie avec un applaudiſſement univerſel ; & lorſqu'il remercia le Cardinal Mazarin de luy avoir eſté favorable auprés de Sa Majeſté dans cette rencontre, il en receut cette reſponſe : *Monſieur, ſi le Roy avoit pû trouver dans ſon Royaume un plus homme de bien que vous, il ne vous auroit pas donné cette Charge.*

Perſonne n'a jamais poſſedé dans une plus grande eſtendue les qualitez neceſſaires aux places qu'il a occupées. Il eut une connoiſſance profonde de toute la Juriſprudence, une juſtice & une équité tousjours égale, & ſur le tout une affabilité qui alloit juſqu'à conſoler la pluſpart de ceux qui avoient perdu leurs procés, charmez qu'ils eſtoient d'avoir eſté receus & écoutez ſi favorablement par un tel Magiſtrat. Il joignit à ces grandes qualitez eſſentielles à ſa profeſſion, un amour extrême pour les belles Lettres, qu'il poſſedoit toutes à fond & également. Il ſe tenoit chez luy toutes les ſemaines une aſſemblée des plus habiles qu'il y euſt en toutes ſortes de ſciences. Quoy que ſon érudition fuſt univerſelle, ſon fort eſtoit particulierement dans la connoiſſance des affaires de l'Egliſe, de ſa diſcipline, de ſon hiſtoire : & des droits de l'une & de l'autre puiſſance, eccleſiaſtique & ſeculiere. Le Roy luy envoya tous les livres que l'Academie des Sciences a compoſez, & qui comprennent ce qu'il y a de plus curieux dans les Mathematiques, dans la Phyſique, dans la Chymie, & dans toutes les ſciences les plus abſtraites & les plus curieuſes. Il prit plaiſir à parcourir tous ces livres avec celui qui les luy preſenta, & il parut par la maniere dont

dont il parla ſur toutes les matieres traittées dans ces livres, qu'il en avoit une connoiſſance auſſi parfaite que ceux qui les ont compoſez. Il ſembloit qu'il euſt aſſiſté à toutes leurs aſſemblées & qu'il euſt donné tout ſon temps à chacune des ſciences, dont il y eſt parlé. Ayant regardé enſuite le livre du Carrouzel de l'année 1662. & celuy des Tableaux & des Figures du Cabinet du Roy qui accompagnoient ceux de l'Academie des Sciences, il fit voir qu'il ne ſe connoiſſoit pas moins dans l'art de manier des chevaux que s'il n'euſt fait autre choſe que de monter à cheval, & qu'il avoit un diſcernement auſſi juſte ſur la beauté & la maniere des Tableaux, dont il nommoit les Maiſtres dés le premier coup d'œil, que s'il euſt frequenté toute ſa vie les Cabinets des Curieux. Il y avoit en luy un fond de pieté & de vertu qui ne gagnoit pas moins le cœur, que les lumieres de ſon eſprit donnoient d'admiration.

Il mourut le dixiéme de Decembre 1677. âgé de ſoixante ans & deux mois. Il eſt enterré aux Cordeliers. Son cœur fut porté à S. Leu S. Gilles auprés de Madame ſa mere. Il a laiſſé deux enfans d'un trés grand merite, l'un Avocat General, l'autre Maiſtre des Requeſtes, Intendant en Languedoc & Conſeiller d'Eſtat ordinaire. Il n'y a point eu dans ce ſiecle de Magiſtrat plus univerſellement ſçavant, ny qui ayt eu plus d'attache & de cordialité pour les Sçavans de tout genre.

Mr. le Président de Thou.

LA Famille de Mr. de Thou est une des illustres familles de la robe. Celuy dont nous faisons l'eloge avoit recueilli comme par droit de succession toutes les bonnes qualitez de ses Ancestres, la droiture de l'ame, l'amour de la Justice, & tout ce qui forme une probité consommée, le courage, la sagesse & la science: il sembloit même qu'il les eut reçuës à condition de les porter à un plus haut degré de perfection, tant il prit de peine à se rendre un des premiers hommes de son siecle. Il nâquit à Paris en l'année 1552. & fit ses études aux Universitez de Paris & d'Orleans. Aprés s'y estre enrichi de la connoissance des Lettres humaines & de la Jurisprudence, il voyagea en Italie, en Flandres & en Allemagne, où il s'instruisit à fonds des mœurs, des coutumes, des interests des Princes, & de la Geographie de tous ces Pays differens; Estudes qui luy servirent merveilleusement, non seulement pour toutes les grandes negociations où il fut employé; mais pour mettre à fin aussi glorieusement & aussi utilement qu'il le fit ensuite; l'admirable Histoire qu'il nous a laissée.

Au retour de ses voyages il fut fait Conseiller & Maître des Requestes, & peu de temps aprés Président au Mortier. Ses differentes charges lui donnerent lieu de faire voir les talens qu'il avoit receus de la nature, & qu'il avoit cultivez par

par une étude continuelle. Auſſi-toſt que la journée des barricades eut obligé le Roi Henri III. à quiter Paris, il ſe rendit inceſſamment auprés de Sa Majeſté, qui s'étant ſervi quelque temps de ſes conſeils, l'envoya en pluſieurs païs étrangers pour diverſes negociations. Lors qu'il étoit à Veniſe, & que là il eut appris la mort malheureuſe du Roy, il alla auſſi-toſt trouver Henri IV. qui le receut avec toutes les marques d'eſtime & de bienveillance imaginables, & qui l'admit dans tous ſes conſeils les plus ſecrets. Et comme un des principaux talens de ce grand homme étoit de manier les eſprits par la force de ſon éloquence naturelle & aquiſe, & de les tourner comme il lui plaiſoit, Sa Majeſté s'en ſervit en pluſieurs affaires trés importantes. Il fut employé dans la Conference de Sureſnes, & pour traiter avec les Deputez du Duc de Mercœur.

Le Roi lui donna la charge de Garde de ſa Bibliotheque, vacante par la mort du grand Amiot Traducteur de Plutarque. Cette illuſtre Bibliotheque la plus belle du monde, aprés celle du Vatican, ne tomba pas en de moins dignes mains & n'en receut pas moins d'honneur qu'elle lui en fit. Elle devint plus que jamais le reduit de ce qu'il y avoit de plus ſavans hommes & de plus vertueux parmi les gens de Lettres; & ç'a été particulierement ſous ſa conduite qu'elle s'eſt renduë recommandable, tant par les hommes vivans qui y conferoient de toutes ſortes de ſciences, que par les Autheurs morts qu'on y alloit conſulter.

Il fut nommé entre les Commiſſaires de la célé-

célébre Conference de Fontainebleau, où le Cardinal du Perron confondit lui ſeul du Pleſſis-Mornay ſouſtenu de douze Miniſtres les plus habiles de ce temps-là.

Pendant la Regence de la Reine Marie de Medicis, il fut un des Directeurs generaux des Finances, où ſa ſuffiſance & ſon integrité ne parurent pas moins que dans l'exercice de ſes charges de Judicature. Ces differens emplois capables d'occuper toute l'attention des plus habiles, ne l'empêcherent pas de trouver du temps pour compoſer le plus grand corps d'Hiſtoire que nous ayons, contenant dans cent trente-huit livres tout ce qui s'eſt paſſé, non ſeulement dans toute la France, mais dans toute l'Europe, depuis l'année 1543. juſques en l'année 1608. avec une exactitude & une fidelité qui n'a gueres d'exemples. Il n'a jamais ni déguiſé ni ſupprimé la verité: noble & genereuſe hardieſſe dont il a été loüé de tous les grands hommes de ſon temps, & particulierement de Papyre Maſſon, qui diſoit qu'il n'étoit pas poſſible qu'un Hiſtorien qui n'eſt pas ſincere allaſt loin dans la poſterité. Cet ouvrage eſt digne des Anciens, & peut-étre ſurpaſſeroit-il une grande partie de ce que les anciens Romains nous ont laiſſé en fait d'Hiſtoire, s'il n'avoit pas trop affecté de leur reſſembler. Car cette affectation de bien parler leur langue a été ſi loin qu'elle luy a fait défigurer tous les noms propres des hommes, des villes, des païs & des choſes dont il parle, en les traduiſant en Latin d'une maniere ſi étrange, qu'il a falu ajoûter un Dictionnaire à la fin de ſon Hiſ-

Hiſtoire, où tous les noms propres d'hommes, de villes, de païs, & autres choſes ſemblables qui y ſont contenuës, ſont traduits en François. Secours non ſeulement utile, mais neceſſaire à ceux qui veulent avoir une parfaite intelligence de ſon Hiſtoire. C'étoit l'entêtement de ſon temps qui alloit à un tel excés, qu'au lieu de donner à la pluſpart des enfans qu'on baptiſoit, les noms des Apoſtres, des Martyrs ou des Confeſſeurs de l'Egliſe, on leur donnoit les noms de l'Hiſtoire profane, & même de la Fable, de Neſtor, d'Achille, d'Hercule, &c. Il mourut le 17. May 1617. âgé de 64. ans. C'eſt lui qui a fait élever dans l'Egliſe de S. André des Arcs, le magnifique monument & les inſcriptions qu'on y voit à la memoire de ſon pere.

Hierome Bignon Avocat General.

H*ierome Bignon* nâquit en l'année 1590. avec toutes les diſpoſitions que peut donner une heureuſe nature, & ſon pere qui ſe chargea lui-même de ſon inſtruction, lui apprit les Langues, les Humanitez, l'Eloquence, la Philoſophie, les Mathematiques, l'Hiſtoire, la Juriſprudence & la Theologie, ſans l'avoir jamais envoyé au college. Il fut élevé enfant d'honneur auprés du feu Roi Loüis XIII. qui l'eſtimoit tant, que lorſqu'il s'abſentoit de la Cour il l'envoyoit auſſi-toſt chercher, n'y ayant point de converſation qui luy pluſt tant que la ſienne.

A l'âge de dix ans il donna au public la Deſcription de la Terre Sainte, à 13. ans les Antiquitez Romaines avec un Traité du Droit, & un autre de la maniere d'élire les Papes. A 18. ans il fit imprimer un Traité de la Préſéance des Rois de France ſur les autres Rois, pour refuter le livre d'un Eſpagnol imprimé 5. ou 6. ans auparavant, de la Dignité des Rois d'Eſpagne. Auſſi fut-il regardé dés les premieres années de ſa jeuneſſe, comme un des plus ſavans & des plus honnêtes hommes de ſon ſiecle. Il donna à l'âge de 23. ans des Notes ſur les Formules de Marculphe, ſi pleines d'érudition, d'eſprit & de bon ſens qu'elles firent & font encore l'admiration de tous les Savans. Enſuite il dédia au Roi Henri le Grand un traité de l'Excellence des Rois & du Royaume de France, qui n'êtoit que comme le crayon d'un plus grand deſſein, auquel le Roy luy commanda de travailler : mais qui fut interrompu par la mort de ce grand Monarque. Il n'ignoroit aucune des langues ſçavantes, ni preſque rien de tout ce qui a eſté écrit ſur quelque ſçience que ce ſoit.

Il fit ſa principale eſtude de la Juriſprudence civile & canonique, dont on peut dire qu'il épuiſa tous les ſecrets, & qu'il en devint luy-même comme une ſource intariſſable : car ſur quelque matiere qui ſe preſentaſt à examiner dans ſes plaidoyers admirables, qui ont eſté pendant qu'il a veſcu la plus ſolide inſtruction non ſeulement de la jeuneſſe du Barreau, mais des plus anciens Avocats & de tous les Juges meſmes, il n'y avoit rien de beau, de curieux qu'il

qu'il ne rapportaſt, en ſorte que s'il y a eu quelque choſe qu'on puſt reprocher à ce grand perſonnage, c'eſt qu'il fourniſſoit tant de raiſons de part & d'autre qu'il laiſſoit ſouvent les Juges en ſuſpens ſur le party qu'ils avoient à prendre, & qu'il les ébloüiſſoit quelquefois à force de les éclairer.

Il commença à paroître & à donner des marques de ſa capacité dans la profeſſion de ſimple Avocat, & il continua à ſe faire connoître dans celle d'Avocat General du grand Conſeil, où ſa reputation s'accrut encore de telle ſorte que le Roi lui donna la charge d'Avocat General au Parlement, vacante par la mort de l'illuſtre M. Servin en 1641. Il remit cette charge à M. Briquet ſon gendre, homme d'un merite ſingulier, & en même temps le Roi le fit Conſeiller d'Etat; mais M. Briquet étant mort quatre ans aprés, il reprit la charge d'Avocat General, en la fonction de laquelle il mourut au mois d'Avril 1656. aprés s'être acquis une reputation qui ne mourra jamais.

Il a laiſſé deux enfans, l'un qui aprés avoir rempli dignement la même place d'Avocat General, pendant pluſieurs années, eſt preſentement Conſeiller d'Eſtat, & l'autre Premier Preſident du grand Conſeil. Ils ont fait reimprimer ſes Remarques ſur Marculphe avec des augmentations trés-conſiderables. Cet Ouvrage eſt dans la Bibliotheques des Peres de l'Edition de Cologne, & le ſieur Baluze l'a fait reimprimer en 1677. avec les Capitulaires de nos Rois. Il avoit deſſein de donner des Notes ſur l'Hiſtoire de Gregoire de Tours, & une

Hiſ-

Hiſtoire de l'origine du Droit François, mais ces Ouvrages dont on n'a trouvé que quelques commencemens aprés ſa mort, n'ont pû eſtre achevez à cauſe de l'application continuelle qu'il donnoit à l'exercice de ſa charge d'Avocat General, où il n'a pas ſeulement fait paroiſtre une profondeur de ſcience incroyable, mais un fonds encore plus étonnant de bonté; de probité & de delicateſſe de conſcience, d'humilité & de ſimplicité; vertus d'autant plus admirables qu'elles eſtoient jointes à tout ce qui peut inſpirer de l'orgueil & de la vanité. Le Roy Loüis XIII. luy donna en 1642. une marque particuliere de ſon eſtime en l'honorant de la Charge de Grand Maiſtre de ſa Bibliotheque, charge qui a toujours eſté poſſedée par des perſonnes trés illuſtres dans les Lettres; mais qui ne l'a jamais eſté par un homme qui en fuſt plus digne.

Nicolas Claude Fabri de Peireſc.

LA race des Fabri ou Fabriciens eſt originaire de Piſe en Italie, & paſſa en Provence du temps de S. Louis, par le moyen d'un Hugues Fabri Chevalier, qui l'ayant ſuivi dans la guerre ſainte, vint au retour deſcendre à Hieres, où il s'eſtablit & eut des enfans celebres & dans l'épée & dans la robe. Le Chancelier Seguier & Monſieur de Pompadour Goüverneur du Limouzin prirent tous deux alliance dans cette famille. Celuy dont nous parlons fut fils de Re-

Renaud Fabri & de Marguerite Bompar que l'on dit avoir eſté ſi belle que la Reyne Catherine de Medicis, lorſqu'elle paſſa à Aix & qu'elle y fut viſitée par les Dames de qualité de la ville, la baiſa à cauſe de ſa beauté : honneur qu'elle ne fit à aucune des autres Dames.

On a de la peine à trouver un temps où celuy dont je parle ait eſté enfant ; car dés les premieres années de ſa vie le deſir d'apprendre qui a toûjours eſté en luy trés-ardent, luy fit mepriſer tous les jeux & les amuſemens de l'enfance, & il ne prit plaiſir qu'à écouter ce qu'on luy diſoit ou d'utile ou de curieux. La ſageſſe luy vint de ſi bonne heure, qu'à l'âge de neuf ou dix ans il conduiſoit ſon jeune frere qui eſtudioit au meſme College ; qui le regardoit & l'écoutoit comme ſon pere & comme ſon precepteur. Au ſortir du College on luy donna des Maiſtres pour apprendre à monter à cheval, à faire des armes & à danſer, mais comme toute ſon inclination eſtoit tournée du coſté des Lettres, il ne faiſoit ſes exercices qu'en preſence de ſes Maiſtres, employant le reſte du temps ou à lire ou à extraire des livres, ou à compoſer. Il ſe mit alors dans l'eſtude des Medailles, des Inſcriptions, des Tombeaux, & autres monumens, & enfin de tout ce qui peut donner une connoiſſance exacte & particuliere de l'Antiquité. En peu de temps il ſurpaſſa les plus habiles dans cette ſcience, & fit un amas conſiderable de ce qui exerce, & nourrit agreablement cette loüable curioſité.

Il eſtudia enſuite le Droit ſous les meilleurs Maiſtres de ce temps-là. Et parce qu'il ſeroit

trop long de rapporter tous les genres d'eſtude où il s'eſt appliqué, je me contenteray de dire qu'il n'y a aucune eſpece de Litterature où il ne ſe ſoit adonné, & qu'il n'ait en quelque ſorte épuiſée ; qu'il n'y a preſque point de bibliotheque dans l'Europe qu'il n'ait veuë & examinée, point de Sçavans qu'il n'ait connus, & à qui il n'ait fait du bien, en leur faiſant part ou de ſes connoiſſances, ou de ſes livres, ou de ſes medailles, ou de ſa bourſe même, & s'il en a receu quelques bons offices, il n'a pas manqué de les leur rendre avec uſure. Sa maiſon eſtoit une eſpece d'Academie, non ſeulement à cauſe du grand nombre de gens de lettres qui le venoient voir, mais même à ne la regarder que du coſté de ſes domeſtiques, qui ſçavoient tous quelque choſe avec diſtinction, juſqu'aux laquais, dont le moindre pouvoit ſervir de lecteur en un beſoin, & avoit l'induſtrie de relier des livres & de les relier avec une propreté ſinguliere.

Il eut au nombre de ſes amis Baptiſte de la Porte trés-profond dans la connoiſſance des ſecrets les plus cachez de la Nature, de qui il apprit tout ce qu'il ſçavoit de plus curieux dans ces ſortes de ſciences. Il pratiqua particulierement l'excellent Peintre Rubens ſur la connoiſſance des medailles & ſur ſon art de la Peinture, dont il connoiſſoit toutes les fineſſes, ainſi que de la pluſpart des autres arts. Il veſcut long-temps avec l'excellent Monſieur du Vair premier Preſident du Parlement d'Aix où il eſtoit Conſeiller, & ſe joignit à luy d'une amitié ſi eſtroite, que lorſque le Roy eut donné les

ſceaux

ſceaux à Monſieur du Vair, il le ſuivit à Paris, où il n'employa jamais le credit qu'il avoit auprés de luy que pour le ſervice de ſes amis, ou pour ſe donner une plus facile entrée dans les bibliotheques & dans les cabinets où il eſperoit pouvoir contenter ſa curioſité. Monſieur du Vair qui luy faiſoit part de ce qu'il avoit de plus ſecret, qui prenoit ſes avis dans les affaires les plus importantes de l'Eſtat dont il eſtoit chargé, ne put jamais luy faire accepter aucun bienfait ny aucune grace, de toutes celles qu'il luy offrit, qu'un fort petit Benefice.

Aprés la mort de Monſieur du Vair qui le laiſſa heritier de toutes ſes medailles, il retourna à Aix revoir ſon ancienne bibliotheque. Là avec ſon frere Palamede Fabri Sieur de Valane, il continua ſon commerce de lettres & de curioſitez, non ſeulement avec tout le monde ancien qui ne ſuffiſoit pas à le ſatisfaire, mais avec tout le nouveau monde, dont on luy apportoit ſans ceſſe des productions merveilleuſes ou de l'Art, ou de la Nature. Il mourut au mois de Juin 1637. âgé de 57. ans. Il eſtoit de la celebre Academie des Humoriſtes de Rome, qui luy rendit les mêmes honneurs qu'on rend aux principaux Officiers de cette Academie, quoy qu'il ne fuſt que ſimple Academicien, ſon merite l'ayant emporté ſur la couſtume. La ſalle fut toute tendue de noir, & ſon buſte fut poſé en un lieu éminent. Jacques Bouchard Pariſien, Academicien de cette Academie, fit l'Oraiſon funebre en Latin, piece trés-éloquente, au milieu d'une affluence infinie de gens de Lettres & en preſence de dix Cardi-

naux, entre leſquels eſtoient les deux Cardinaux Barberins. On ne ſçauroit nombrer les Eloges funebres qui ſe firent en ſon honneur: On en a compoſé un gros volume où il s'en trouve en quarante langues differentes ou environ. Il eſt enterré dans l'Egliſe des Jacobins à Aix, & on lit ces paroles ſur ſon tombeau où ſes parens ſont auſſi enterrez, *Tumulus Fabriciorum.*

Papire Maſſon.

PAPIRE Maſſon nâquit au pays de Forez dans le bourg de S. Germain Laval le ſixiéme jour de May 1544. Son pere homme de bien & riche Marchand mourut peu de temps aprés, & ſa mere qui paſſa bien toſt à de ſecondes nopces, ne laiſſa pas de conſerver pour luy beaucoup d'amour & de tendreſſe, elle l'envoya à l'âge de huit ans commencer ſes études à Ville-franche, où les ſciences fleuriſſoient alors autant que la petiteſſe du lieu le pouvoit permettre. Eſtant un peu plus âgé elle le mit au College des Jeſuites de Billon en Auvergne, où pendant quatre ans il acheva ſes études, & ſe diſtingua entre ſes camarades par ſon application & par la vivacité de ſon eſprit. Il alla enſuite à Toulouze pour y eſtudier la Juriſprudence ſous les excellens Profeſſeurs qu'elle avoit alors, comme elle en a eu preſque dans tous les temps, mais les guerres de la Religion qui s'échaufoient extrémement dans cet endroit

de

de la France, l'obligerent à revénir à Billon, où par un mouvement de devotion, il forma le deſſein de ſe faire Jeſuite.

Il en prit l'habit à Rome où il eſtoit allé avec Antoine Challon ſon ami intime qui eſtoit auſſi de Forez. Il y fit l'Oraiſon funebre d'un Cardinal en preſence des autres Cardinaux & d'un nombre infini d'auditeurs avec un applaudiſſement incroyable de toute l'Aſſemblée. Il alla enſuite à Naples, où il enſeigna pendant deux ans. Eſtant revenu en France il en fit autant au College de Tournon en Vivarez, & enſuite à celuy de Clermont à Paris, tousjours avec un grand ſuccés & un grand concours d'auditeurs. Antoine Challon ſon ami qui a été Grand-Vicaire de trois Archeveſques, ayant quitté la Societé des Jeſuites, Papire Maſſon ſuivit ſon exemple, & alla enſeigner au College du Pleſſis voiſin de celuy de Clermont. Et là, dans la harangue qu'il fit à l'ouverture de ſes leçons, il rendit raiſon de ſa ſortie hors la Societé avec tant d'honneſteté & de moderation, que non ſeulement tous ſes auditeurs, mais les Peres meſmes qu'il avoit quitez en furent trés ſatisfaits, n'ayant bleſſé par aucune parole la reputation de la Compagnie dont il eſtoit ſorti, quoy qu'en ce temps-là pluſieurs autres en faiſant la meſme démarche ſe fuſſent emportez en des invectives tres-ſcandaleuſes. Il fit une deſcription fort éloquente des nopces de Charles IX. & d'Eliſabeth fille de l'Empereur Maximilien : Ouvrage qui luy attira l'eſtime & l'amitié de tous les gens de Lettres & des perſonnes de la plus haute qualité.

Il alla à Angers eſtudier le Droit ſous François Balduin dont il eſtoit amy, & aprés deux ans d'eſtude en cette ſcience, il revint à Paris où le Chancelier de Cheverny le prit auprés de luy & le mit dans ſa bibliotheque. Là au milieu des plus excellens livres que ce Chancelier faiſoit venir de tous coſtez, il augmenta beaucoup le grand fonds de connoiſſance qu'il avoit déja. Il ſe fit Avocat au Parlement de Paris où il ne plaida qu'une cauſe qu'il gagna avec un applaudiſſement univerſel, & laquelle fut trouvée ſi conſiderable que l'Arreſt en fut prononcé en robes rouges. Outre la qualité d'Avocat, il eut encore celle de Referendaire en la Chancellerie, & celle de Subſtitut de Monſieur le Procureur General au Parlement de Paris: Charges qu'il n'acheta point, mais qui furent données à ſon merite.

Ses principaux Ouvrages ſont une Hiſtoire des Papes, des Annales de France, des Eloges Latins des Hommes illuſtres, la Deſcription de la France par les fleuves, & des Commentaires ſur pluſieurs Hiſtoriens. Il compoſa tous ces livres qui luy ont acquis tant de reputation au milieu du bruit continuel de divers ouvriers en cuivre & en fer, dont ſa maiſon eſtoit environnée, & où il logea pendant trente-trois ans ſans en eſtre incommodé, tant l'accouſtumance a de force à faire ſupporter toutes choſes. Il eſtoit d'un eſprit gay & facille, ſincere & genereux au-delà de ſa condition & de ſa fortune, donnant ſon temps & ſa peine pour le ſervice des grands Seigneurs, ſans en attendre d'autre récompenſe que la joye de leur faire plaiſir. Il

eſtoit

eſtoit amy de tous les ſçavans hommes de ſon temps, & particulierement du Cardinal Baronius qui eſtimoit fort tous ſes ouvrages, ne trouvant rien à y corriger que quelques endroits dans celuy de la vie des Evêques de Paris qu'il luy marqua; mais que Maſſon ne voulut point retrancher, s'en rapportant à la poſterité qu'il en laiſſoit juge. Il s'appelloit Jean Maſſon. Mais parce qu'il avoit un frere du même nom, il ſe fit appeller Papire Maſſon. Ce changement luy fut reproché par François Hotman Juriſconſulte. Il mourut à Paris le 9. de Janvier 1611. âgé de 67. ans.

Scevole de Sainte-Marthe.

ON n'avoit garde d'oublier dans ce receuil l'illuſtre Scevole de Sainte-Marthe, non ſeulement parce qu'il a eſté un des plus excellens hommes de ce ſiecle; mais parce qu'ayant fait les Eloges de tant d'hommes illuſtres, il y auroit une extréme injuſtice à ne luy pas rendre une partie de l'honneur qu'il a fait aux autres. Cet honneur ne luy ſera pas rendu avec la même éloquence que toute l'Europe a admirée dans ſes diſcours & dans ſes écrits; mais ce ſera avec une verité & une ſincerité qui ne luy ſeront pas moins avantageuſes que toutes les beautez & toutes les graces du bien dire. Il eſtoit Preſident & Treſorier General de France à Poitiers.

Il nâquit à Loudun le deuxiéme Février

de l'année 1536. d'une famille où l'eſprit & la vertu ſont des qualitez eſſentielles & hereditaires. Il eſtoit fils de Loüis de Sainte-Marthe, Ecuyer, Sieur de Neuilly, & de Nicole le Févre de Biſay, & petit fils de Gaucher de Sainte-Marthe, Ecuyer, Sieur de Villedan & de la Riviere, l'un & l'autre hommes de Lettres & d'un ſçavoir diſtingué, tous deſcendans d'un Nicolas de Sainte Marthe que le Comte de Dunois fit Chevalier au ſiege de Bayonne en l'année 1451. & qui eſtoit iſſu de Meſſire Guillaume Raymond de Sainte-Marthe, Chevalier, Seigneur de Roquevert, qui ſervoit Philippes de Valois dés l'année 1350.

La force & la vivacité de l'eſprit de Scevole le rendirent habile en peu de temps, & luy firent acquerir des connoiſſances preſque ſans bornes. Il étoit Orateur, Juriſconſulte, Poëte & Hiſtorien. Les langues des Savans luy étoient toutes tres-familieres, particulierement la Grecque, la Latine, & l'Hebraïque. Il joignit à cela les qualitez d'un parfaitement honnête homme. Il étoit bon ami, zelé pour ſa patrie, & d'une fidelité inviolable pour le ſervice de ſon Prince. Il merita l'eſtime & les loüanges de quatre grands Rois. Henri III. s'étoit propoſé, peu de jours avant ſa mort, de le faire Secretaire d'Etat, & l'ayant entendu haranguer en faveur des Treſoriers de France ſes confreres, qui avoient eſté ſupprimez, les rétablit à ſa conſideration, & dit qu'il n'y avoit point d'Edits aſſez forts contre une ſi forte éloquence. Henri IV. le regarda comme le plus éloquent hom-

homme de ſon Royaume. Jaques Roi d'Ecoſſe & d'Angleterre admira ſes écrits, & dit que Ciceron & Virgile étoient renfermez dans un ſeul Scevole, & le Prince de Galles fils & ſucceſſeur de ce Monarque, paſſant inconnu en France pour aller en Eſpagne, viſita ce ſavant homme à Loudun, & luy dit qu'il croyoit voir tous les Savans, lorſqu'il voyoit Scevole de Sainte-Marthe.

Henri III. & Henri IV. le chargerent d'emplois dignes de ſa ſuffiſance & de ſa probité : Et comment n'auroient-ils pas honoré un homme qui faiſoit tant d'honneur à leur Royaume ? Sa conſtance & ſa fidelité parurent avec éclat aux Etats de Blois en 1588. où il ſe trouva par ordre du Roy Henri III. pour rendre ſervice à Sa Majeſté dans les occaſions qui ſe preſenteroient. Il y en eut une entr'autres bien importante. Un des principaux chefs de la Ligue ayant remarqué qu'entre les Députez, il n'y en avoit point de plus contraires à ſes deſſeins, ni qui témoignaſſent plus de fidelité pour le Roy que les Officiers, il fit propoſer d'en ſupprimer une partie, afin de les intimider & de les reduire à appuyer ſon party. Les Officiers qui s'apperçûrent de ce piege firent un acte de proteſtation qu'ils ſignerent au nombre de plus de trois cens, & chargerent le Sieur de Sainte-Marthe de le preſenter & de porter la parole pour eux. Il entreprit une action ſi genereuſe, mêmes au peril de ſa vie, & renverſa les deſſeins qu'on avoit formez contre le ſervice du Roi. Il donna encore depuis des marques de ſa fidelité par ſa conduite & par ſes ſages avis en

l'aſſemblée des Notables convoquée à Roüen par l'ordre du Roy Henri IV. pour remedier aux deſordres qui s'étoient gliſſez dans ſon Etat pendant les guerres civiles. Son integrité parut lorſqu'il fut fait Intendant des Finances dans l'armée de Bretagne ſous le Duc de Montpenſier, & ſon zele pour la Religion dans la commiſſion qu'il exerça par ordre du Roy en Poitou & ailleurs avec le Chancelier de l'Hoſpital, pour faire joüir les Catholiques de leurs biens, dont ils avoient été dépoſſedez & pour retablir l'exercice de la Religion Catholique dans les villes occupées par ceux de la Religion prétenduë reformée. La reduction de Poictiers ſous l'obeïſſance de Henry IV. fut ſon ouvrage & un de ſes plus ſignalez ſervices. Loudun, dont il empêcha la ruïne, le regarda comme le pere de la patrie, & lui en donna même le ſurnom. Il y mourut le 29. Mars 1623. âgé de 87. ans, regretté de tout le Royaume. Un grand nombre de grands perſonnages firent alors ſon éloge, entre leſquels ſe ſignalerent principalement Baïf, Joſeph Scaliger, Juſte Lipſe, Caſaubon, Jean d'Aurat, le Preſident de Thou, Janus Douza, Rapin & Paſquier.

Ses principaux ouvrages furent les Eloges des Hommes Illuſtres & un Poëme de la maniere de nourrir les enfans à la mammelle avec ce titre : *Pædotrophia, ſeu de puerorum educatione Libri III.* Ce Poëme fut imprimé dix fois pendant ſa vie, & environ autant de fois depuis ſa mort. Il fut lû & interpreté dans les Univerſitez les plus celebres de l'Europe, avec la même veneration qu'on a pour les Auteurs anciens

anciens. Il composa divers autres Poëmes Latins & François.

Il eut de Renée de la Haye sa femme plusieurs enfans trés-dignes de luy, mais particulierement ceux-cy. Abel de Sainte-Marthe Conseiller d'Etat & Garde de la bibliotheque de Fontainebleau, homme savant & éloquent, qui composa d'excellens ouvrages imprimez en partie avec ceux de son pere: & Scevole & Loüis de Sainte Marthe freres jumeaux nez à Loudun le 20. Decembre 1571. Ils furent tous deux Historiographes de France; mais si semblables de corps, d'esprit & d'inclination, qu'on les prenoit souvent l'un pour l'autre, & qu'ils passerent toute leur vie ensemble dans une parfaite union. Ils étoient comme les oracles de la France pour l'Histoire & pour les belles Lettres. Nôtre Monarchie leur sera éternellement redevable de l'Histoire Genealogique de la Maison de France en deux gros volumes, ouvrage incomparable & auquel ils travaillerent conjointement pendant cinquante années. L'Eglise de France ne leur doit pas moins pour l'Histoire de tous ses Prelats qu'ils ont faite sous le tître de *Gallia Christiana*. Comme tous les hommes de cette famille ont été trés-illustres, il auroit fallu faire icy douze ou quinze éloges au lieu d'un: mais aussi comme ils ont possedé les mêmes grandes qualitez, on peut dire que l'éloge du grand Scevole peut en quelque façon servir à tous les autres.

Paul Pelliſſon Fontanier de l'Academie Françoiſe.

Paul Pelliſſon Fontanier nâquit à Beziers en l'année 1624. Son pere étoit Conſeiller à la Chambre de l'Edit de Languedoc. Son grand-pere Conſeiller au Parlement de Toulouſe, & ſon biſayeul premier Preſident au Parlement de Chamberi, aprés avoir eſté Maiſtre des Requeſtes, Ambaſſadeur en Portugal, & Commandant pour le Roy en Savoye, quand François I. s'en rendit le maître.

Monſieur Pelliſſon avoit un ſi beau naturel pour l'éloquence & pour la poëſie, qu'il ſurpaſſa aiſément tous les compagnons de ſes études; & comme il n'étoit pas poſſible qu'un auſſi beau genie & d'auſſi grande étenduë demeuraſt enfermé dans une ville de Province, il vint à Paris dés qu'il en put obtenir la permiſſion de ſes parens, & fit connoiſſance avec tout ce qu'il y avoit alors de perſonnes diſtinguées par la beauté de leur eſprit, ou par la profondeur de leur ſcience. Des affaires domeſtiques l'obligerent de retourner à Caſtres, d'où il revint peu de temps aprés, mais ſi défiguré par la petite verole & par une fluxion maligne qui luy tomba ſur le viſage, que ſes amis eurent de la peine à le reconnoitre. Cependant comme ſon eſprit n'étoit point changé, & que

que meſme le temps y avoit encore ajoûté de la vivacité & de la force, il n'en fut pas moins conſideré ni recherché de tout le monde. Le merite de Mademoiſelle Scudery déja connu par ſes ouvrages, quoy qu'elle ne les avoüaſt pas, & qui attiroit l'admiration de tout le monde, malgré tous les voiles dont ſa modeſtie tâchoit de le cacher, le toucha particulierement & luy fit ſouhaiter avec ardeur d'avoir ſon eſtime & ſa bienveillance. Ce ſouhait fut reciproque, & ils ont conſervé juſqu'à la mort une amitié l'un pour l'autre, qui n'a guéres d'exemple pour ſa durée & pour ſa ſolidité. Dans les premieres années de ſa jeuneſſe il compoſa un nombre preſque infini de poëſies agreables, & de petites pieces en proſe les plus ingenieuſes qu'on aît jamais veuës, qui ont fait les delices de Paris & de toute la France pendant un fort long-temps.

Il compoſa entr'autres choſes l'Hiſtoire de l'Academie Françoiſe d'un ſtile dont on ne peut trop loüer la juſteſſe & la briéveté dans un temps où l'on étoit ordinairement diffus. Cette Hiſtoire eſt un modelle en ce genre d'écrire. L'Academie touchée de l'honneur qu'il luy faiſoit, luy donna une place dans ſon Corps, quoy qu'il n'y en euſt point de vacante : faveur qui n'avoit point d'exemple, & qui apparemment n'en aura plus, étant difficile qu'un autre homme faſſe à l'avenir quelque choſe pour elle qui merite une ſemblable reconnoiſſance. Monſieur Foucquet Procureur General & Surintendant des

Fi-

Finances, fort ſenſible aux talens de l'eſprit, & qui luy connoiſſoit un grand fonds de bon ſens, voulut l'avoir auprés de luy, & l'employa dans les affaires. La diſgrace de Monſieur Foucquet étant arrivée peu de temps aprés cauſa ſa ruïne entiere & le fit mettre à la Baſtille. Ses amis regarderent comme un trés-grand malheur ce terrible changement de fortune, quoy qu'ils ne doutaſſent point de ſon innocence, & ils ne pouvoient trop déplorer ſa captivité qui dura plus de cinq années. Cependant ce long ſejour dans une priſon a été toute la ſource de ſon bonheur, & l'on ne ſauroit trop admirer la conduite de Dieu ſur luy. La Providence qui vouloit le convertir & enſuite en former un des plus forts & des plus ſolides deffenſeurs de la Foy Catholique, aprés luy avoir donné le temps de ſe former un excellent ſtile dans l'étude des Lettres humaines & dans l'exercice de l'Eloquence, le mit dans cette ſolitude pour luy faire faire les reflexions, les lectures & les études neceſſaires à un employ ſi important. Il y lût non ſeulement toute l'Ecriture ſainte avec ſes commentaires, mais tous les Peres de l'Egliſe. Il lût auſſi preſque tous les livres de controverſes. Pour ſe délaſſer il compoſa un Poëme de plus de treize cens vers ſous le tître d'Alcimedom, & comme il n'avoit ni papier ni encre, il l'écrivit tout entier ſur des marges de livres avec de petits morceaux de plomb qu'il prenoit aux vitres de ſa chambre.

Lors qu'il eut recouvré ſa liberté, il abjura

jûra ſon hereſie dans l'Egliſe de Chartres, & ſe donna tout entier à compoſer des ouvrages pour la converſion de ſes freres errans. Le Roy qui avoit eu toûjours beaucoup d'eſtime pour luy, voulut qu'il s'attachaſt auprés de ſa perſonne, & connoiſſant la beauté & la délicateſſe de ſa plume, le chargea d'écrire l'Hiſtoire de ſon regne. Ceux qui ont leu ce qu'il en a compoſé, aſſeurent que rien n'eſt plus beau dans ce genre d'écrire. Il fut receu Maître des Comptes à Montpellier en 1655. aprés avoir negocié le rétabliſſement de cette Compagnie qui avoit été interdite en 1650. Il ſe fit Maiſtre des Requeſtes en 1674. Il fut nommé Oeconome de Cluni & de Saint-Germain des Prez en 1675. En 1676. il fut prépoſé à l'adminiſtration du tiers des Oeconomats; & en 1679. il fut fait Oeconome de Saint Denis. Sa fortune changea pluſieurs fois, mais ſon cœur demeura toûjours le meſme. Ce qui peut abbattre, ce qui peut corrompre luy laiſſa toute ſa fermeté & toute ſa droiture. Ce fut luy qui pour ſatisfaire à la paſſion qu'il avoit pour la gloire du Roy, propoſa à l'Academie Françoiſe de donner un prix de poëſie comme elle en donne un de proſe, & de le donner à celuy dont l'ouvrage en vers auroit le mieux celebré les loüanges du Roy. Ce prix eſt une medaille d'or de 300. livres, dont il faiſoit la dépenſe & que l'Academie a continué de faire aprés ſa mort.

Il fit des preſens conſiderables à diverſes Egliſes pour marquer ſa foy ſur le myſtere de l'Eu-

l'Euchariſtie, qui avoit été long-temps le plus grand obſtacle de ſa converſion, entr'autres d'une lampe d'argent de 2000. livres qu'il donna aux filles de la Viſitation de la ruë S. Antoine pour éclairer nuit & jour devant le S. Sacrement. Ce don n'a été ſçu qu'aprés ſa mort. Tous les ans il celebroit le jour de ſa réünion à l'Egliſe en s'approchant des Sacremens, & depuis ſa ſortie de la Baſtille, il ne laiſſa point paſſer d'année ſans delivrer quelque priſonnier. Ses principaux ouvrages de proſe, ſont l'Hiſtoire de l'Academie Françoiſe, un Panegyrique du Roy prononcé dans la même Academie, lequel a été traduit en Latin, en Eſpagnol, en Italien, en Anglois & même en Arabe par le Patriarche du Mont-Liban : la Preface des Oeuvres de Sarraſin : Les Reflexions ſur les differens de la Religion en quatre Volumes & une eſpece de Manuel de courtes prieres pour dire pendant la Meſſe : Il travailloit à un traité ſur l'Euchariſtie quand il fut prevenu de la mort le 7. Fevrier 1693. de ſorte qu'on peut dire qu'il eſt mort en combattant pour la Religion.

Pierre du Puy Garde de la Bibliotheque du Roy.

IL ſeroit mal aiſé de dire ſi c'eſt du côté du ſavoir ou du côté de la vertu que celuy dont je parle a merité davantage d'étre conſideré. L'employ de Garde de la bibliothéque du Roy, dont il étoit infiniment digne

digne eſt un préjugé de ſa ſuffiſance, & ſes Ouvrages, qui ſont l'admiration des Savans, en ſont une preuve; qui ne peut eſtre conteſtée.

A l'égard des mœurs, il n'y en eut jamais de plus douces, de plus reglées, ni de plus aimables; beaucoup de pieté & de modeſtie, une humeur obligeante, une parfaite intégrité & un amour trés-ardent pour ſa patrie formerent ſon caractére. Il avoit encore un diſcernement admirable pour les affaires; quelques embaraſſées qu'elles fuſſent, il trouvoit d'abord le point qui les décidoit. Monſieur le Préſident de Thou ſon allié qui ſe connoiſſoit ſi bien en hommes de merite n'avoit point de plus grand plaiſir que de s'entretenir avec luy, & Monſieur Rigault fut admis pour tiers dans leurs ſavantes converſations.

On peut dire que la paſſion dominante de Monſieur du Puy étoit l'amour de ſa patrie. Preſque tous ſes ouvrages ne tendent qu'à lui faire honneur, qu'à en faire valoir, & à en relever les avantages. Auſſi dés qu'il fut de retour d'un voyage qu'il fit en Hollande avec M. Thumery de Boiſſiſe envoyé par le Roy; où il renouvella l'amitié que ſon pere avoit entretenuë avec tous les ſavans hommes des Pays bas, il travailla à la recherche des droits du Roy & à l'inventaire du treſor des Chartres, dont l'examen, qu'il fit ſoigneuſement, luy donna une parfaite connoiſſance de tout ce qui regarde nôtre Hiſtoire. Il embraſſa avec une joye incroyable

la commiſſion qui luy fut donnée de juſtifier avec Meſſieurs le Bret & de Lorme, les droits du Roy ſur les trois Evêchez de Metz, Toul, & Verdun, & les uſurpations du Duc de Lorraine ſur ces mêmes Evêchez. Tout le poids de cette commiſſion tomba ſur luy, il en dreſſa tous les inventaires raiſonnez, & fournit quantité de traittez & de memoires pour la verification des juſtes prétentions de la France.

Pour eſtre convaincu de ſon amour pour ſa patrie, & de ſon zele pour l'avantage de la Couronne, il ne faut que lire les titres de ſes ouvrages, dont voicy une ſuccinte énumeration. *Traittez touchant les Droits du Roy ſur pluſieurs Etats & Seigneuries: Recherches pour montrer que pluſieurs Provinces & Villes du Royaume ſont du Domaine du Roy; Preuves des libertez de l'Egliſe Gallicane; de la Loy Salique; Que le Domaine de la Couronne eſt inalienable; Traitté des Appanages des Enfans de France; Memoire du Droit d'Aubeine*, & pluſieurs autres de la même nature. Il n'avoit pas de plus grande joye que lorſqu'il découvroit un titre qui ajoûtoit quelque choſe à la gloire du Royaume, ou qui luy étoit de quelque utilité. C'étoit une eſpece de conqueſte à ſon égard qui luy donnoit plus de plaiſir, que s'il avoit augmenté ſon propre patrimoine.

Il mourut à Paris le vint-ſixiéme Decembre 1651. âgé de 69. ans. M. Rigault écrivit ſa vie, où l'on peut voir plus au long les qualitez admirables de cet excellent homme.

M.

M. Valois fit ſon Oraiſon funebre, & preſque tous les ſavans hommes de ſon temps firent ſon éloge. Il donna ſa bibliothéque au Roy aprés avoir accrû celle de Sa Majeſté d'un trés-grand nombre de livres tant imprimez que manuſcrits. Luy & ſon frere prirent ſoin de la bibliothéque de M. de Thou aprés ſa mort, & la rangerent de la maniere qu'on la voit dans le catalogue imprimé en 1679. qui eſt le plus beau modelle dont on puiſſe ſe ſervir pour dreſſer une bibliothéque.

Son frere Jaques Du Puy Prieur de S. Sauveur prit le ſoin de l'édition de ſes ouvrages poſthumes, & fut Garde de la bibliothéque du Roi aprés ſa mort. Il continua à entretenir les doctes conferences qui s'y faiſoient tous les jours, & où ce qu'il y avoit de plus habiles gens & de grands perſonnages pendant la vie de tous les deux, prenoient un extrême plaiſir de ſe trouver. Il nous reſte une infinité d'excellentes choſes qui ont été dites dans ces conferences & qui ſont venuës à nous ſous les titres de *Puteana*, de *Thuana* & de *Perroniana*. Ces conferences étoient ſi eſtimées, & le public témoigna un ſi grand regret de les voir finir, que M. de Thou les continua dans ſon Cabinet juſqu'à la vente de ſa bibliothéque, aprés quoy M. Salmon Garderolle des Offices de France qui avoit entrée dans ces conferences, les a tenües chez luy juſqu'à ſa mort, & M. de Villevault ſon gendre, Maiſtre des Requeſtes reçoit preſentement dans la même maiſon cette aſſemblée qu'on appelle encore le Cabinet, parce qu'elle s'appelloit ainſi du

tems qu'elle ſe tenoit dans le Cabinet de M. de Thou.

Robert Arnauld Seigneur d'Andilly.

LA Famille de Monſieur Arnauld d'Andilly ne s'eſt pas renduë ſeulement celebre par la ſcience & par les lettres, mais encore par la valeur & par les armes. Son ayeul Arnauld de la Motte originaire d'Auvergne ſe ſignala en pluſieurs rencontres pour le ſervice de nos Rois. Son Fils aiſné, dont le château de la Motte fut brûlé par les troupes des Ligueurs, aprés avoir donné d'illuſtres marques de ſon courage à la bataille d'Iſſoire en l'année 1590. y fit priſonnier le Général de l'armée des ennemis. Pierre Arnauld qui étoit auſſi ſon oncle fut Meſtre de Camp du Regiment de Champagne, Général des Carabins, & Gouverneur du Fort Loüis, & ſe diſtingua fort à la priſe de la Rochelle. Ce Capitaine eut tant de genie pour la guerre, que le Roy Loüis XIII. voulut que la nouvelle maniére dont il fit armer le Regiment qu'il commandoit, de même que l'exercice & la diſcipline qu'il y faiſoit obſerver, fuſſent ſuivies dans le reſte de ſon infanterie.

Celui dont nous parlons n'eut pas moins de courage ni de grandeur d'ame, quoi que dans une Profeſſion differente. Il nâquit à Paris en l'année 1589. d'Antoine Arnauld Pro-

Procureur Genéral de la Reine Catherine de Medicis, qui montra tant de force d'eſprit, tant d'érudition & tant d'éloquence dés les premiéres actions qu'il fit au Barreau, que ſa memoire y ſera éternellement en veneration. Monſieur Marion Avocat Général luy fit épouſer ſa fille qui étoit trés-riche, & ce mariage fut beni par la naiſſance de pluſieurs enfans d'un merite extraordinaire, entre autres de celuy dont nous parlons, de Henry Arnauld Evêque d'Angers, dont la pieté & le zéle Epiſcopal ſerviront éternellement de modelle aux plus parfaits Evêques, d'Antoine Arnauld Docteur de Sorbonne connu de tout le monde, & de ſix filles toutes Religieuſes à Port-Royal des Champs.

M. d'Andilly leur aîné parut à la Cour étant encore fort jeune & y parut digne des plus grands emplois. Il en ſouſtint depuis de trés-importans avec beaucoup de ſuffiſance & une trés-exacte probité. Sa maniere d'agir avec les Princes & les Rois meſmes a été toute ſinguliere. Car ayant le cœur grand, l'eſprit noble & toute l'autorité que peut s'attirer une mine avantageuſe & propre à ſe faire reſpecter, joints à une reputation trés-établie, & à une ſageſſe conſommée, il leur parloit avec une grande liberté, qui pleine de circonſpection leur a toûjours été trés-agreable, parce qu'ils étoient perſuadez de ſa ſincerité, de ſon zéle pour leur ſervice & de la droiture de ſes intentions. Le bien public faiſoit ſur ſon ame la même impreſſion que l'intereſt particulier fait ordinairement

ſur celle des autres. Il prit plaiſir à ſe ſervir du credit que ſon merite luy donnoit pour favoriſer l'honneur & la juſtice, & pour faire autant qu'il le pouvoit, que la vertu fut auſſi heureuſe qu'elle meritoit de l'être. Comme ces grandes qualitez qui viennent plus du ciel que de la terre l'avoient toûjours porté à mépriſer ce que le monde promet de plus grand, il le quitta à l'âge de 55. ans & ſe retira à l'Abbaye de Port Royal des Champs, où ſa mere, ſix de ſes ſœurs & ſix de ſes filles étoient Religieuſes. Cette circonſtance qui marque ſur une famille une des plus grandes & des plus viſibles benedictions de Dieu, eſt tellement ſinguliere que je ne croy pas qu'elle ait d'exemple. C'eſt pendant cette retraitte, laquelle a duré 30. ans, qu'il a enrichi l'Egliſe des beaux ouvrages qu'on voit dans les mains de tout le monde, & qui ſont en telle quantité qu'on en a imprimé huit volumes in folio. Ce ſont la plûpart des Hiſtoires ſaintes tirées des plus excellens & des plus fideles originaux, ou des traductions admirables des plus beaux ouvrages des Peres de l'Egliſe; Le tout écrit avec une extrême élegance & une trés grande pureté de langage, & ſur tout avec une force & une onction qui marquent en même-temps & la generoſité naturelle de ſon ame, & la grace de l'Eſprit Saint dont il étoit animé.

A l'exemple de ces illuſtres Romains qui cultivoient leurs champs, lorſque les affaires de la République leur permettoient de s'y appliquer, il ſe pleuſt extrêmement au jardinage

dinage aux heures de ſon loiſir. Il philoſopha ſi profondement ſur la nature des arbres, ſur ce qui leur eſt propre ou contraire, & par les diverſes obſervations qu'une longue experience luy fit faire, il en prit une ſi parfaite connoiſſance que perſonne juſqu'à luy n'a porté plus loin cet art aimable & innocent.

Il ſemble que Dieu ait voulu récompenſer ſur la fin de ſa vie ſon parfait deſintereſſement. Car le Roy inſtruit du merite & de la capacité de Monſieur Arnauld de Pomponne ſon fils, le fit Miniſtre & Secretaire d'Etat l'orſqu'il étoit Ambaſſadeur en Suede, & ce choix fit plaiſir à toute la France. Monſieur d'Andilly a veſcu prés de 86. ans dans une vigueur parfaite & de corps & d'eſprit, aimant ſes amis avec tendreſſe, & ayant été aimé d'eux avec reſpect: heureux ſelon le monde, & mille fois plus heureux ſelon Dieu, qu'il a toûjours preferé à toutes choſes, n'ayant rien deſiré ardemment ſur la terre que l'éternité, dans laquelle il eſt entré le vingt-troiſiéme Septembre 1674. par une mort trés-ſainte & conforme à toute ſa vie.

Antoine Roſſignol Maiſtre des Comptes.

ON a toûjours regardé comme une choſe admirable que les hommes ayent trouvé le moyen de ſe communiquer leurs penſées toutes ſpirituelles qu'elles ſont, par des caracteres corporels, & qui d'eux-mêmes

n'ont aucune reſſemblance avec les choſes qu'ils ſignifient ; mais ſi on a lieu de s'étonner qu'un homme devine la penſée d'un autre par ces caracteres, lors même qu'ils ſont formez pour la donner à entendre ; combien eſt-il plus ſurprenant qu'il ait l'induſtrie de la deviner, lorſque ces mêmes caracteres ont été faits pour la cacher & la dérober à ſa connoiſſance. Cependant c'eſt ce que font tous les jours ceux qui ont l'art de déchifrer ; ſecret ſi admirable qu'il n'y a que l'accoûtumance de le voir pratiquer qui empêche qu'on n'y croye du miracle. Entre ceux qui ont eu ce talent, perſonne ne l'a poſſedé au point de perfection qu'on a remarqué dans celuy dont je parle.

Il nâquit dans la Ville d'Alby le premier jour de l'année 1600. & ſes parens, les plus conſiderables de cette ville, eurent un trés-grand ſoin de ſon éducation. Il s'appliqua fortement à l'étude des ſciences les plus difficiles, & particulierement des Mathematiques, où ſon eſprit vif & penetrant au-delà de ce qu'on peut s'imaginer, luy fit decouvrir en peu de temps ce qu'elles ont de plus caché & de plus curieux ; il parvint par la connoiſſance exacte de ces ſciences, & principalement par la force de ſon genie à deviner toutes ſortes de chiffres, ſans en avoir preſque trouvé un ſeul pendant toute ſa vie qui luy ait eſté impénetrable. Ce fut en l'année 1626. & au ſiege de Realmont ville de Languedoc, alors en la puiſſance des Huguenots, qu'il fit ſon premier coup d'eſſay.

Elle

Elle eſtoit aſſiegée par l'armée du Roy que commandoit Monſieur le Prince de Condé, & elle faiſoit une telle reſiſtance que ce Prince êtoit ſur le point de lever le ſiege, lorſqu'on ſurprit une lettre des aſſiegez écrite en chifre, où les plus habiles en l'art de déchifrer ne pûrent rien comprendre ; Elle fut donnée à Monſieur Roſſignol qui la déchifra ſur le champ, & dit que les aſſiegez mandoient aux Huguenots de Montauban qu'ils manquoient de poudre, & que s'il n'y étoit pourvû inceſſamment ils ſe rendroient aux ennemis. Le Prince de Condé envoya aux aſſiegez leur lettre déchifrée, ce qui les obligea de ſe rendre dés le jour même. La choſe ayant été rapportée au Cardinal de Richelieu, il fit venir à la Cour Monſieur Roſſignol qui donna des preuves ſi étonnantes de ſon habileté, que ce grand Cardinal malgré ſon genie extraordinaire qui l'empêchoit d'admirer bien des choſes, ne pouvoit neantmoins ſe laſſer d'en marquer de l'étonnement. Il ſervit trés-utilement pendant le ſiege de la Rochelle, en découvrant les ſecrets des ennemis par leurs lettres interceptées qu'il déchiffroit toutes ſans preſque aucune peine. Ce grand Miniſtre recompenſa ſon merite de pluſieurs bienfaits, & le Roy Loüis XIII. le recommanda en mourant à la Reine, comme un homme des plus neceſſaires au bien de l'Etat. Le Roy qui connoiſt ſi parfaitement les talens des hommes, l'a toûjours honoré d'une eſtime trés-particuliere qu'il a marqué par des graces continuel-

les & par une penſion conſiderable qui luy a été continuée pendant toute ſa vie. Il eſt vrai qu'on ne ſait point en détail ni le nombre, ni l'importance des ſervices qu'il a rendus, les conſpirations qu'il a découvertes, les villes dont ſes lumieres ont facilité la conquête, celles qu'il a empêché d'être priſes, les batailles gagnées & les défaites évitées en apprenant par ſon moyen les deſſeins, les entrepriſes, & toutes les penſées des ennemis, parce qu'il a gardé là-deſſus un ſilence inviolable; mais l'ignorance où nous ſommes de ces ſervices a une ſi belle cauſe, qu'elle ne luy eſt pas moins honorable que la connoiſſance de ce qu'il a fait pour le bien du Royaume.

Il a ſervi l'Etat pendant cinquante-ſix années, & il a ſervi Dieu pendant toute ſa vie qu'il a paſſée dans une meditation preſque continuelle de l'Ecriture Sainte, autant reſervé à vouloir ſonder les ſecrets que Dieu s'eſt reſervé à luy ſeul, & qu'il eſt bon que nous ignorions, qu'il étoit vif à penetrer les ſecrets des hommes qu'il eſt utile de ſavoir; autant humble & ſoûmis dans les choſes de la foy, qu'il étoit ſuperieur dans toutes celles qui ſont du reſſort des ſens & de la raiſon. Le Roi luy fit l'honneur d'aller voir en revenant de Fontainebleau ſa maiſon de Campagne à Juvizi qui étoit fort belle. Monſieur Roſſignol receut Sa Majeſté avec un tel excés de joye: (car jamais perſonne n'a eu plus que luy de zéle pour ſon Prince) que le Roy qui s'en apperceut, & qui craignit

gnit qu'il ne s'en trouvaſt mal dans l'âge avancé où il étoit, eut la bonté d'ordonner à ſon fils qui le ſuivoit, de le quitter, & de s'aller rendre auprés de ſon pere pour avoir ſoin de ſa ſanté. Il mourut peu de temps aprés âgé de quatre vingts trois ans; mais d'une mort ſi douce & ſi tranquille qu'on ne pouvoit pas douter qu'elle ne fuſt un paſſage à la vie bienheureuſe. Il avoit l'ame grande & deſintereſſée, il fut plus à ſes amis qu'à lui meſme, & ſa principale attention étoit de leur faire plaiſir. Il épouſa Catherine Quentin de Richebourg dont il a laiſſé deux enfans, Charles Bonaventure Roſſignol Seigneur de Juvizy & Preſident à la Chambre des Comptes de Paris, & Dame Marie Roſſignol femme de Monſieur Croiſet Preſident en la quatriême Chambre des Enqueſtes.

René Deſcartes Philoſophe.

CEux qui ont eu la force de faire changer de face aux choſes qu'il ont trouvé établies dans le monde, ont toûjours été conſiderez, comme des hommes extraordinaires, ſur tout lorſque ce changement étoit difficile à faire, ou d'une utilité conſiderable. Suivant ce principe on doit eſtimer beaucoup celuy dont je parle. La Philoſophie d'Ariſtote étoit établie par tout & de telle force qu'il n'étoit pas permis d'aller contre

contre le ſentiment & les déciſions de ce Philoſophe. La raiſon même ne tenoit pas devant lui, & il falloit qu'elle ſe teuſt dés qu'il parloit. Cependant Deſcartes a avancé des maximes toutes differentes des ſiennes : Il a pris dans la Phyſique des routes toutes oppoſées, & il a eu la force de les faire preferer par les trois quarts du monde à celles d'Ariſtote, qui juſqu'à luy avoient paru les ſeules veritables.

Il fut fils de Joachim Deſcartes Conſeiller au Parlement de Bretagne, & nâquit à la Haye en Touraine le 31. Mars de l'année 1596. L'inclination naturelle qu'il avoit à vouloir connoître les cauſes de toutes choſes, & les queſtions continuelles qu'il faiſoit à ſon pere pour s'en inſtruire, faiſoient qu'il l'appelloit ordinairement ſon Philoſophe. Lorſqu'il ſe trouva aſſez fort pour commencer ſes études, car il étoit né fort délicat, ſon pere le mit au College de la Fleche ſous la conduite du Pere Charlot ſon parent, & enſuite ſous celle du Pere Dinet, depuis Confeſſeur des Rois Henry IV. & Loüis XIII. Il ſurpaſſa tous ſes compagnons dans tout ce qu'on leur enſeignoit, & particulierement dans la poëſie qu'il a toûjours beaucoup aimée. Il aimoit auſſi avec paſſion la lecture de tous les bons livres ſur quelque matiere que ce fuſt, contre la coûtume de pluſieurs Philoſophes qui mépriſent tout ce qui n'eſt pas Philoſophie ou pure Mathematique. Outre l'étude des belles lettres qu'il fit au College, il y fit auſſi des amis qu'il conſerva toute

toute ſa vie, entr'autres Marin Merſenne qui fut depuis Minime, grand amateur de la Philoſophie & des Mathematiques, & qui étoit comme ſon reſident à Paris pour ſes affaires de Philoſophie. Il acheva ſes études à l'âge de 16. ans peu ſatisfait de ce qu'il y avoit appris. Il ne voulut retenir de la Logique qu'on luy avoit enſeignée que les quatre principes qui ſuivent : Qu'on ne doit tenir pour vray que ce qui eſt trés-évident ; Qu'il faut diviſer les choſes pour les connoiſtre ; Qu'il faut conduire ſes penſées par ordre ; & qu'il ne faut rien ômettre dans ce qu'on diviſe. Il en fit de meſme de la Morale, dont il ne voulut retenir que ces quatre maximes : Qu'il faut obëir aux loix & aux couſtumes de ſon pays ; Qu'il faut eſtre ferme dans ſes reſolutions, & ſuivre auſſi conſtamment les opinions douteuſes, quand on s'y eſt une fois determiné, que les plus aſſeurées ; Qu'on doit travailler plûtôt à ſe convaincre ſoy-même qu'à vaincre la fortune ; Et qu'il faut rechercher la verité ſur toutes choſes, & en faire ſon principal employ ſans blâmer les occupations des autres.

En entrant dans le monde il ſe jetta dans le jeu & dans les autres divertiſſemens de la jeuneſſe, dont il ſe laſſa bien-toſt, & qu'il quitta pour faire de l'eſtude de la verité, & ſon employ & ſon plaiſir. Pour cet effet il chercha la ſolitude pendant toute ſa vie, & ſi ſes talens extraordinaires ne luy avoient attiré des amis qui alloient le deterrer quelque

que part où il ſe cachaſt, ſoit à Paris dans l'extrémité des fauxbourgs, ſoit en Hollande dans les lieux les plus retirez, entre leſquels le village d'Egmont fut celuy où il demeura le plus long-temps à diverſes repriſes; il auroit paſſé toute ſa vie éloigné du monde, content des découvertes qu'il faiſoit dans toutes les ſciences. Quoy qu'il euſt beaucoup lû, il prétendoit devoir uniquement ce qu'il ſavoit à ſes méditations, & qu'il auroit écrit les mêmes choſes que nous avons de luy, quand il n'auroit jamais eſtudié. Il a examiné à fonds toutes les parties de la Philoſophie, particulierement la Phyſique & la Metaphiſique. Il eſtablit comme prémier principe de connoiſſance : *je penſe, donc je ſuis.* Principe d'une évidence inconteſtable dont il en déduit d'autres, & de ceux-là une infinité de propoſitions, qui par l'enchainement neceſſaire qu'elles ont, ou qu'elles paroiſſent avoir les unes avec les autres, ſe font recevoir de l'eſprit d'une maniere preſque invincible.

A l'égard de la Phyſique, n'étant point content de celle d'Ariſtote, laquelle explique toutes choſes par le moyen des qualitez qu'elle donne aux agens, ſans ſe mettre en peine des moyens dont ces agens ſe ſervent pour operer, & qui eſt plûtôt une Metaphyſique qu'une Phyſique, il trouve des cauſes mechaniques de tout ce que fait la nature, & il la fait travailler dans ſes ouvrages à peu prés de la même ſorte que l'art, qui eſt ſon imitateur, travaille dans les ſiens; par ce moyen

yen il ſatisfait l'eſprit qui voit des choſes, au lieu que dans la Philoſophie d'Ariſtote on n'entend ſouvent que des paroles. Que s'il n'a pas connu toutes les merveilles de la nature, il a mis ceux qui viendront aprés luy ſur les voyes de les connoiſtre autant que l'homme en peut eſtre capable. Il eut pour amis tous les ſavans hommes d'un merite diſtingué, à la reſerve de ceux que ſa maniere nouvelle de philoſopher, ſoûleva contre luy; car la hardieſſe qu'il eut d'établir des maximes contraires à celle des Anciens, luy ſuſcita des ennemis qui luy ont fait une guerre continuelle, mais dont il a toûjours triomphé par la ſolidité de ſon raiſonnement, de même que par la moderation de ſon eſprit. Il traita toûjours les queſtions de Philoſophie en honnête homme, avec ſincerité & preſt d'embraſſer la verité par tout où l'on luy feroit voir qu'elle ſeroit. Il fut eſtimé & aimé de tous ceux qui le connurent. La Reine de Suede le voulut avoir auprés de ſa perſonne, & elle devint ſi paſſionnee de ſa Philoſophie qu'elle lui donnoit tous les jours une partie conſiderable de ſon temps, ſe levant pour y vacquer, à cinq heures du matin. Elle le conſultoit même dans les affaires de conſequence. Il tomba malade à Stocholm & y mourut l'onziéme Février 1650. à quatre heures du matin âgé de cinquante-trois ans. Monſieur Dalibert Secretaire du Roy eut tant d'eſtime pour luy, que pour faire honneur à ſa memoire, (quoy qu'il ne le connuſt que de reputation & par ſes ouvrages,) fit apporter

de

de Stocholm à Paris ſon corps embaumé & le fit enterrer dans l'Egliſe de Sainte Genevieſve aprés un ſervice ſolemnel, où tous les ſavans furent invitez, & y fit mettre une épitaphe. Sa vie a été écrite & eſt dans les mains de tout le monde : C'eſt-pourquoy je n'entreprendray pas de rapporter icy tout ce qui luy eſt arrivé de conſiderable, ny tous les ouvrages qu'il a compoſé.

Antoine Le Maiſtre, Avocat.

Rien ne ſeroit plus avantageux pour former l'éloge de Monſieur le Maître, que de marquer la gloire qu'il s'eſt acquiſe par ſon éloquence, s'il ne luy étoit encore plus glorieux d'avoir renoncé à cette même gloire par un mouvement d'humilité Chrétienne. Il nâquit le 2. May de l'année 1608. Son pere Iſaac le Maître étoit Maître des Comptes, & ſa mere Catherine Arnauld étoit ſœur de Monſieur d'Andilly, de Monſieur l'Evêque d'Angers, & de Monſieur Arnauld Docteur de Sorbonne.

Il commença à plaider à vingt & un an, & il s'y prit d'une maniere qui n'avoit point encore eu d'exemple dans le Barreau. Il y aporta l'éloquence de l'ancienne Grece & de l'ancienne Rome dégagée de tous les vices que la barbarie de nos Peres y avoit introduite. Ce fut un nouveau ciel & une nouvelle terre dans le bel art de la parole. Monſieur le Chancelier

lier Seguier le choiſit, quoy qu'il n'euſt encore que 28. ans, pour preſenter ſes lettres au Parlement & aux autres Cours ſuperieures. Il y a prés de ſoixante ans que les harangues qu'il prononça alors ont été faites, & elles ſont neantmoins dans une auſſi grande pureté de langage que ſi elles venoient d'être compoſées. C'eſt une choſe ſurprenante que cet excellent homme aît ſçû non-ſeulement ſe deffendre des vices & des deffauts de ſon temps, des jeux de mots, & des antitheſes, qui faiſoient alors les délices de l'Orateur & de ſes auditeurs, mais que par la force de ſa raiſon il aît preveu & comme ſaiſi par avance la maniere parfaite de s'exprimer, qui n'a eſté en uſage qu'aprés une longue ſuite d'années. Quand on ſonge que cette éloquence toute admirable qu'elle eſt, n'a eſté qu'une des moindres qualitez de M. le Maiſtre, & que ſon humilité luy a fait renoncer à ce precieux don de la parole, par la ſeule raiſon que ce merveilleux avantage l'alloit combler d'honneurs & de richeſſes, il eſt malaiſé de ſe faire une aſſez noble idée de ce grand homme, & quelque juſtice que la France aît renduë à ſon merite, on n'y a pas fait encore aſſez d'attention. Quoy qu'il en ſoit, pluſieurs oſent oppoſer ce ſeul Orateur aux plus excellens Orateurs de Rome & d'Athenes. Monſieur le Chancelier en reconnoiſſance de l'honneur qu'il luy avoit fait au Parlement, au Grand Conſeil & à la Cour des Aydes; (car il prononça des harangues devant ces trois Tribunaux toutes differentes l'une de l'autre, & toutes également éloquentes) luy envoya un

Brevet de Conſeiller d'Eſtat avec les appointemens attachez à cette dignité.

Au milieu des honneurs qui vinrent en foule, & qui en amenoient encore beaucoup d'autres plus grands & plus ſolides; il prit la réſolution de ſe retirer entierement du monde lorſqu'il ſembloit le devoir aimer davantage. Pluſieurs creurent qu'il alloit éclatter dans la Chaire, comme il avoit fait dans le Barreau, pour s'ouvrir par là un chemin aux premieres dignitez de l'Egliſe. Mais il écrivit à Monſieur le Chancelier en luy renvoyant ſes lettres de Conſeiller d'Etat, que Dieu lui avoit fait la grace de renoncer ſincerement au monde, & que ſon deſir n'étoit pas, comme quelques-uns témoignoient le croire, de changer d'ambition; mais de n'en plus avoir. Sa retraite pendant plus de vingt ans a toûjours été accompagnée des exercices d'une trés-auſtere penitence, & de l'étude des livres ſaints qu'il a lûs avec un reſpect & une application inconcevable.

Il mourut le 4. de Novembre de l'année 1658. âgé de cinquante ans dans des ſentimens de pieté dignes de ſa vie, & ſur tout dans une vive reconnoiſſance de la grace que Dieu luy avoit faite de l'avoir arraché de bonne heure aux careſſes du monde : on le vit pluſieurs fois verſer des larmes au commencement de ſa maladie, dans le ſouvenir d'une ſi grande miſericorde. Outre ſes plaidoyers & les harangues dont nous avons parlé, il a compoſé pluſieurs ouvrages dans ſa retraite, entre leſquels eſt la vie de Saint Bernard, qu'on peut

peut regarder comme un chef-d'œuvre d'éloquence chrétienne, & comme l'échantillon d'un plus grand ouvrage qu'il meditoit. Il avoit remarqué avec douleur que pluſieurs vies des grands hommes qui ont éclaté dans l'Egliſe par leur ſainteté, & particulierement celles qui nous ont été données dans ces derniers ſiecles, ſont meſlées de fables & de menſonges, que l'ignorance & le faux zéle des Ecrivains y ont meſlées; pour remedier à un ſi grand mal, il s'étoit apliqué à rechercher dans les bons Auteurs contemporains, comme dans de pures ſources les veritables actions & le veritable caractére de ces grands hommes; pour en faire enſuite le tiſſu de leur vie ſur le modéle de celle dont je viens de parler. C'eſt ſur les memoires qu'il en a faits, qu'une perſonne de grande pieté, & d'une profonde érudition, & qui a eu le bonheur de paſſer avec luy pluſieurs années, a compoſé l'excellente Hiſtoire Eccleſiaſtique, dont il a déja donné quelques volumes qui apparemment ſeront ſuivis de pluſieurs autres.

Il a eu un frere d'un trés-grand merite, connu par tout ſous le nom de M. de Saci; c'eſt à luy qu'on doit la traduction de tout le Vieux Teſtament, laquelle a paru depuis quelques années avec des notes trés-pleines de ſavoir & de pieté. On fait eſperer la traduction du Nouveau Teſtament du même Auteur avec de ſemblables remarques. On luy doit auſſi la traduction du Poeme de S. Proſper contre les ingrats, & en vers & en proſe, & la traduction des Hymnes de tout l'Office de

l'Egliſe, ce dernier ouvrage eſt un veritable chef-d'œuvre en ſon eſpece.

Pierre Gaſſendi.

PIERRE GASSENDI meritoit plûtôt le nom de Sage que celuy de Philoſophe, parce que ſon ame eſtoit encore plus ornée de vertus que ſon eſprit ne l'eſtoit de connoiſſances. Il nâquit au mois de Janvier de l'année 1592. dans un village proche de Digne, où dés l'âge de quatre ans on le voyoit la nuit contempler avec une attention incroyable la Lune & les Eſtoilles. Lors qu'il fut un peu plus âgé on l'envoya à Digne y faire ſes études, où en peu de temps il donna des marques de ſon eſprit & de ce qu'il ſeroit un jour. Il fit ſa Philoſophie à Aix, & au retour il enſeigna la Rhetorique à Digne n'ayant encore que ſeize ans. Aprés avoir paſſé un temps conſiderable dans les diſputes de l'Ecole, il ſe conſacra à l'état eccleſiaſtique, état plus tranquille & plus propre à vacquer à la Philoſophie. Il fut pourveu d'un Canonicat dans la Cathedrale de Digne, & le degré de Docteur luy ayant obtenu une dignité qui luy fut diſputée par pluſieurs concurrens, il fut contraint d'aller plaider & à Grenoble, & à Paris, où ſon merite le fit connoiſtre, & luy fit beaucoup d'amis. En l'année 1628. il fit un voyage en Hollande avec Monſieur l'Huillier Maiſtre des Requeſtes, où il s'acquit une

ne trés-grande reputation par les conferences qu'il eut avec les excellens hommes de ce païs-là.

Quelque éclairé qu'il fuſt, il ne laiſſa pas de combatre long-temps la circulation du ſang & la communication du chyle avec le ſang par les veines lactées ; mais il en fut deſabuſé par les diſſections que Monſieur Pecquet, qui le premier a découvert le canal thorachique, fit devant luy pluſieurs fois, & lors qu'il fut convaincu de la verité de ces deux découvertes, il ſe rejoüiſſoit de les avoir connuës avant ſa mort, ajoûtant qu'il regardoit ces deux veritez qui ſe prouvent l'une par l'autre, comme les deux poles de la Medecine ſur leſquels elle devoit rouler deſormais, car il n'eſtimoit pas la Medecine ordinaire, qui n'admet que le combat des qualitez, & les differentes temperatures des humeurs, pour les cauſes de toutes les maladies. Il s'eſt rendu celebre par bien des endroits ; mais rien ne luy a acquis plus de reputation que la diſpute qu'il a euë fort long-temps avec Monſieur Deſcartes. C'étoient deux trés-excellens hommes ; mais d'un caractere bien different. Deſcartes n'étoit jamais plus aiſe, que quand il avançoit des propoſitions contraires aux opinions reçeuës, & Gaſſendi ſe faiſoit un plaiſir de conformer les ſiennes autant qu'il le pouvoit à celles qu'il trouvoit établies. L'un ſe diſtinguoit par la profondeur de ſes meditations, l'autre par l'étenduë de ſa litterature ; L'un vouloit que tous ceux qui l'avoient devancé n'euſſent preſ-

que rien connu dans les choſes de la Nature ; L'autre tâchoit à faire voir par de favorables interpretations, que les Anciens avoient penſé les mêmes choſes qu'on regardoit comme nouvelles. L'un ſembloit entraîné par ſes propres lumieres, l'autre paroiſſoit toûjours en eſtre le maitre. En un mot on euſt dit que l'un avoit des connoiſſances plus grandes que ſon ame, & que l'autre avoit l'ame plus grande que toutes ſes connoiſſances. Ses maximes de Philoſophie étoient compoſées de ce qu'Epicure & Democrite ont eu de meilleur & de plus raiſonnable, & il s'éloigna de tous les paradoxes outrez, ſoit qu'ils ſe trouvaſſent dans les Anciens, ſoit qu'ils fuſſent ſoûtenus par les Modernes les plus excellens. L'exacte piété dont il fit profeſſion pendant toute ſa vie ne ſervoit pas peu à le rendre moderé & circonſpect dans ſes recherches Philoſophiques. Jamais il ne luy eſt rien échappé, en traitant des nouveaux ſyſtêmes de Tycho Brahé & de Copernic, qui puſt bleſſer les dogmes de l'Egliſe. Il diſoit la Meſſe tous les Dimanches & toutes les feſtes, & c'étoit ordinairement dans l'Egliſe des Minimes de la Place Royale où l'attiroit le pere Merſenne grand amateur de la Philoſophie ; & particulierement des Philoſophes avec tous leſquels il avoit fait amitié, leur ſervant merveilleuſement à ſe communiquer leurs penſées les uns aux autres par le commerce de lettres qu'il avoit ſoin d'entretenir. Là, aprés la celébration des divins Myſteres, ils s'entretenoient

tenoient enſemble, & avec pluſieurs de leurs amis de diverſes matieres de Philoſophie ou de Mathematique. On luy a reproché de n'en avoir pas ſçu aſſez à fond quelques parties, comme l'Algebre & pluſieurs ſecrets de la Geometrie; mais ſoit qu'il ait ignoré effectivement ce qu'il y a de plus caché dans ces ſciences, ſoit qu'il l'ait negligé, il ne peut qu'en être plus loüable. Il y a quelque choſe de petit à s'attacher trop à de petites choſes, & même de l'imprudence à y conſumer un temps, qu'on peut employer plus utilement à d'autres connoiſſances. Il mourut le neuviéme de Novembre 1655. âgé de ſoixante-trois ans. Perſuadé qu'il mouroit pour avoir été trop ſaigné, il dit aprés qu'on l'eut ſaigné pour la derniere fois, il vaut mieux s'endormir doucement au Seigneur, aprés avoir ainſi perdu toutes ſes forces, que de perdre la vie avec de plus vifs ſentimens de douleur. Jamais perſonne n'a vêcu d'une vie plus égale & plus uniforme, perſonne n'a eu plus d'amis illuſtres, & dont il ait été plus aimé, particulierement depuis que Monſieur de Montmor Maiſtre des Requeſtes dont la maiſon étoit le rendez-vous de tout ce qu'il y avoit de gens de merite & de ſcience, l'avoit pris chez luy. Il fonda en mourant une Meſſe annuelle & perpetuelle dans une Chapelle à Digne, & des aumônes auſſi annuelles & perpetuelles aux pauvres du même lieu.

Charles du Freſne Sieur du Cange.

Charles du Freſne nâquit à Amiens le 18. Decembre 1610. d'une famille noble & ancienne, & alliée à tout ce qu'il y a de plus conſiderable dans cette ville ; mais quelque avantage qu'il aît eu du coté de la naiſſance, il a fait encore plus d'honneur à ſes Anceſtres, qu'il n'en a reçû d'eux. Son pere Seigneur de Froideval & Prevoſt Royal de Beauqueſne, étoit homme de lettres, & eut de ſon premier mariage trois enfans, qui tous trois ſont morts en reputation d'hommes ſavans. Il eut auſſi trois enfans de ſon ſecond mariage, dont l'aîné & le cadet ont été Jeſuites diſtinguez pour leur ſavoir, & le ſecond eſt celuy dont je parle.

Il fit ſes études au College des Jeſuites d'Amiens, où ſon application & la vivacité de ſon eſprit le diſtinguerent bien-tôt de tous ſes compagnons : de là il paſſa à Orleans où il apprit le Droit, & enſuite à Paris où il ſe fit recevoir Avocat. Le deſir ardent & inſatiable de ſavoir, & particulierement de penetrer dans toutes les connoiſſances curieuſes de la plus obſcure antiquité, ne luy permirent pas de ſe borner dans la fonction d'aucun employ. Son pere eut beaucoup de joye de voir le progrés que faiſoit ſon fils dans ſes re-

recherches, & de la reputation qu'il s'acqueroit d'un des plus ſavans hommes du Royaume.

Il reçût de luy peu de temps aprés une autre ſatisfaction encore plus touchante, quoy que fort triſte, qui fut l'aſſiduité tendre & continuelle que ce fils eut auprés de luy, pendant une année entiere que dura la maladie dont il mourut. Tant que Dieu luy conſerva un ſi bon pere, il ne ſongea point à ſe procurer la douceur d'une autre compagnie; mais la ſolitude où il ſe trouva aprés cette perte, & le conſeil de ſes amis l'engagerent à ſe marier. Bien des gens croyent que le lien conjugal & le ſoin des affaires que donne une famille, ſont incompatibles avec l'application que demande l'étude, mais celuy dont je parle, a fait voir que cette regle n'eſt point ſi generale, qu'elle n'ait ſes exceptions. La femme qu'il épouſa, iſſue d'une famille des plus conſiderables de la Province, ſage, vertueuſe, & de mœurs douces & faciles qui convenoient aux ſiennes, n'apporta aucun retardement au cours de ſes études. Ils ont vécu enſemble pendant cinquante années & davantage dans une entiere & parfaite concorde, & elle l'a ſurvécu ſix ans pour le ſecours & la conſolation des enfans qu'il luy a laiſſez. Elle mourut le 19. Juillet 1694.

En l'année 1645. il fut pourvû de la Charge de Treſorier de France à Amiens, qu'il exerça juſqu'en l'année 1668. où la peſte qui ra-

ravagea cette ville & tous les environs, l'obligea de venir à Paris. Cette deſolation fut un bonheur pour luy & pour tous les gens de lettres : car il trouva dans cette grande ville, ce qui ne ſe trouve point au reſte de la France : cette abondance de livres, ſoit imprimez, ſoit manuſcrits, ſans laquelle on ne peut porter aucune recherche ni aucun travail conſiderable à ſa derniere perfection, & en même-temps ſon profond ſavoir, & la maniere honneſte dont il en faiſoit part à ceux qui converſoient avec luy, & qui le conſultoient, furent d'un grand ſecours à tous les gens de lettres. Une de ſes principales occupations a été d'éclaircir ce qu'il y a de plus obſcur dans l'Hiſtoire, en donnant la veritable explication de tous les termes difficiles à entendre, ſoit pour eſtre barbares, ſoit pour eſtre les noms de choſes dont on a peu de connoiſſance. Il a compoſé à cet effet des Gloſſaires de la moyenne & baſſe Latinité, & du Grec auſſi du moyen & dernier âge. Avec ce ſecours on ne trouve plus de difficulté dans les livres où juſques alors on penétroit le moins; ce qu'il y avoit de plus obſcur eſt devenu le plus intelligible, & on peut dire que Monſieur du Cange a créé en quelque ſorte la lumiere où eſtoient les tenebres. Perſonne n'a jamais donné plus d'application à chercher un éclairciſſement, & n'a eu plus de ſagacité pour le trouver. Nous luy devons l'édition de l'hiſtoire de Cinnamus, celle des Annales de Zonare, la deſcription

tion de Conſtantinople, & des Familles Byſantines. Nous luy devons encore des Commentaires admirables qu'il a faits ſur l'hiſtoire de Saint Louis, écrite par le ſieur de Joinville. La poſterité aura de la peine à croire qu'un ſeul homme ait eu tant de connoiſſance de ce qu'il y avoit de plus caché à tous les ſavans, & que ſa vie ait pû ſuffire à tous les travaux qu'il a laiſſez. Il travailloit à un grand ouvrage qu'il avoit intitulé, *Chronicon Paſchale, ſive Alexandrinum*, lors qu'il fut attaqué de la maladie dont il eſt mort. Il ſouffrit de longues & cruelles douleurs dans le cours de cette maladie, ſans donner aucune marque d'impatience, & il reçût l'avis qu'on luy donna de l'extréme péril où il étoit, avec une conſtance incroyable. Il mourut le 23. Octobre 1688. âgé de ſoixante-dix-huit ans. Il avoit joui d'une ſanté ſi heureuſe pendant toute ſa vie, qu'il en paſſa les cinquante-cinq dernieres ſans aucune atteinte de maladie. De dix enfans qu'il a eus, il n'en reſte que trois, un garçon & deux filles. Le garçon eſt Treſorier de France à Poitiers. Ses mœurs étoient fort douces, & ſon humeur étoit toûjours égale, aimant cordialement ſes amis, & en eſtant aimé de même. Monſieur Colbert avoit pour luy beaucoup d'eſtime, & prenoit un extrême plaiſir à l'entretenir dans ſa bibliotheque. Il avoit reſolu de l'employer à faire un corps d'hiſtoire de France, ce qui alloit à revoir ce que le ſavant Monſieur du Cheſne en a deja fait imprimer, & à continuer

nuer le même travail, ſuivant le deſſein de Monſieur du Cheſne. Les meſures étoient toutes priſes pour ce travail, lorſque la mort de ce Miniſtre, qui aimoit tant les lettres, & ceux qui les cultivent, en arrêta l'execution.

Claude Perrault, de l'Academie Royalle des Sciences.

CELUI dont je vais parler, eſtoit tellement né pour les ſciences, & particulierement pour les beaux arts qu'il n'y en avoit preſque point qu'il ne poſſedât à un degré qui etonnoit ceux qui en faiſoient une profeſſion particuliere; ſans neanmoins avoir jamais eu de maîtres qui les luy euſſent appris. Celuy où il parut exceller davantage, parce qu'il ſe preſenta des occaſions plus favorables de le faire éclater, ce fut l'Architecture. Monſieur Colbert ayant demandé des deſſeins pour la façade du devant du Louvre à tous les plus celebres Architectes de France & d'Italie, & ayant fait venir à Paris le Cavalier Bernin, afin que ce grand homme executât luy même ſon deſſein; celuy de Monſieur Perrault fut preferé à tous les autres, & enſuite executé en la maniere que nous le voyons. Auſſi peut-on dire que dans la ſeule façade du devant du Louvre, il y a autant de beauté d'Architecture que dans aucun des édifices des Anciens.

Quand

Quand on preſenta le deſſein de cette façade, il plut extrêmement; ce periſtile, ces portiques majeſtueux dont les colonnes portent des architraves de douze pieds de long & des plafonds carrez d'un pareille largeur ſurprirent les yeux les plus accoûtumez aux belles choſes, mais on crut que l'execution en eſtoit impoſſible, & que ce deſſein étoit plus propre pour eſtre peint dans un tableau, parce que c'eſtoit encore ſeulement en peinture qu'on en avoit vû de ſemblables, que pour ſervir de modele au frontiſpice d'un palais veritable. Il a neanmoins eſté executé entiérement ſans qu'une ſeule pierre de ce large plafond tout plat & ſuſpendu en l'air ſe ſoit démentie. C'eſt ſur ſes deſſeins que l'Obſervatoire a eſté baſti; ouvrage non-ſeulement ſingulier par ſa conſtruction dont la ſimple & majeſtueuſe ſolidité n'a point d'égale, mais qui peut luy ſeul ſans le ſecours d'aucun inſtrument de Mathematique ſervir par la forme qui luy a été donnée, à la plûpart des obſervations Aſtronomiques. C'eſt auſſi ſur ſes deſſeins que le grand modele de l'Arc de Triomphe a été conſtruit & qu'une partie conſiderable de ce même Arc a été baſti d'aprés ce modele. De ſorte qu'il a eu l'avantage d'avoir donné la forme aux trois plus beaux morceaux d'Architecture qu'il y ait au monde. Monſieur Colbert qui aimoit beaucoup l'Architecture voulant donner aux Architectes de France les moyens de s'y perfectionner, luy ordonna de faire une nouvelle

traduc-

traduction de Vitruve, où l'on peut dire qu'il a reuſſi au delà de ceux qui l'ont precedé dans ce travail; parce que juſqu'a luy ceux qui s'en ſont mêlez eſtoient ou des ſavans qui n'eſtoient pas Architectes, ou des Architectes qui n'eſtoient pas ſavans. Il avoit ces deux qualitez, & outre cela une connoiſſance ſinguliere de toutes les choſes, dont parle Vitruve, qui peuvent regarder en quelque ſorte l'Architecture, comme la Sculpture, la Peinture, la Muſique, les Machines, & tous les autres arts qui en dépendent. Il deſſinoit en perfection l'Architecture, en ſorte que les deſſeins qu'il a faits de ſa main, & ſur leſquels toutes les planches de ſon Vitruve ont été gravées ſont encore beaucoup plus beaux, plus exacts & plus finis, que ces planches, quoy qu'elles ſoient d'une beauté extraordinaire. Il fit enſuite l'abregé du même Vitruve pour la commodité de ceux qui commencent à étudier l'Architecture. Il a fait encore un livre ſur ce bel art, intitulé, *Ordonnance des cinq eſpeces de colonnes ſelon la methode des Anciens*, où il donne les veritables proportions que doivent avoir les cinq ordres d'Architecture, en s'éloignant également des extremitez où quelques-uns des Architectes les ont portees, & les rendant commenſurables les unes aux autres ſans aucune fraction des parties du module, ce qui abrege infiniment l'étude de l'Architecture.

Quand l'Academie Royale des ſciences fut établie, il fut nommé des premiers pour

en

en eſtre & pour y travailler, particulierement dans ce qui regardoit la Phyſique. C'a eté ſur les diſſections qui ont été faites dans cette celebre Academie qu'il a dreſſé les memoires pour ſervir à l'hiſtoire naturelle des animaux, leſquels ont eſté imprimez au Louvre en l'année 1679. & dont il en reſte à imprimer un ſecond volume qui a été laiſſé à l'Academie aprés ſa mort pour le revoir avant que de le mettre ſous la preſſe. Il a auſſi compoſé 4 volumes d'Eſſais de Phyſique, dont le Public a témoigné eſtre fort ſatisfait, & particulierement de l'abondance de nouvelles penſées qui s'y trouvent. Il travailloit dans le temps qu'il eſt tombé malade à mettre en état un recueil de diverſes machines de ſon invention toutes ſingulieres. Il y en a pour élever de grands fardeaux où il évite le frottement, qui eſt un des grands obſtacles qui ſe rencontrent au mouvement, & ce qu'on n'avoit jamais eſperé ni crû poſſible. Cet ouvrage ſera donné au public inceſſamment. Si je n'ay point parlé de ſon habileté dans la Medecine qui eſtoit ſa veritable profeſſion, ce n'eſt pas, que ſtudieux, ſage & de profonde méditation comme il eſtoit, il n'y ait peut-eſtre excellé autant & plus que dans aucune autre connoiſſance, mais c'eſt que dés qu'il fut appellé à l'Academie des ſciences, il ne l'exerça plus que pour ſa famille, pour ſes amis & pour les pauvres. Il mourut pour avoir aſſiſté à la diſſection d'un chameau, mort apparemment d'une ma-

maladie contagieuſe; car tous ceux qui y furent preſens (ce fut au Jardin Royal des plantes que ſe fit cette diſſection) en tomberent malades. Dés qu'il fut mort la Faculté de Médecine de Paris qui connoiſſoit ſon merite, ordonna à ſon Doyen de demander ſon portrait à ſes heritiers, & elle l'a fait placer parmi ceux des Fernels, des Akakias, des Riolans & des Guenaults, dont elle orne la ſalle de ſes aſſemblées. Le regiſtre qui fait foy de cette déliberation parle de luy en cette ſorte. *Die 6. Novemb. ann.* 1692. *depicta tabella M. Claudii Perrault ad me Decanum H. M. miſſa ab illuſtriſſimo fratre ipſius & dono data Scholæ noſtræ, appenſa fuit in Scholis noſtris Superioribus. Hic vir qui Doctor Medicus Pariſienſis fuit, Scholæ noſtræ lumen ac ſydus meritò poteſt appellari. Varia in lucem ab eo ſunt emiſſa opera Phyſica, quibus nihil eſt pictiùs, aut elegantius, aut veroſimilius. Vitruvium Gallicè reddidit & illuſtravit. Mathematicarum diſciplinarum laude, Picturæ, Architecturæ, Muſicæque fuit inter cæteros ævi noſtri præſtantiſſimos viros, præſtantiſſimus. Dum Camelî putreſcentis viſcera curioſius indagat ſcrutarique ſcapello, tetrâ quadam aurâ afflatus, mox è vivis crepeus eſt. Sicut tanti viri memoria apud doctos quoſque, ſic apud nos Collegas ipſius perpetua eſſe debet, pag.* 95. *tom.* 17. *Commentar. Facult. Med. Pariſ.* Ce qu'on peut dire en general de M. Perrault, c'eſt que s'il s'eſt trouvé pluſieurs perſonnes qui ont excellé

plus

plus que luy dans quelques-uns des talens qu'il a poſſedez; il ne s'en eſt guéres rencontré dont le genie & la capacité ſe ſoient étendus tout à la fois à tant de choſes differentes. Il mourut le 9. Octobre 1688. âgé de 75. ans.

François de Malherbe.

CE n'eſt pas ſans raiſon que la ville de Caen eſt renommée pour le bel eſprit, comme naturel en quelque ſorte à ſes habitans. Quand elle n'auroit pas donné un nombre preſque infini d'hommes de lettres, remarquables particulierement par la fineſſe & par la beauté de leur genie, il luy ſuffiroit d'être le berceau de Malherbe pour meriter les louanges que l'on luy donne. Il y nâquit en l'année 1555. Il étoit de l'ancienne Maiſon de Saint Aignan de Malherbe qui a porté ſi long-temps les armes en Angleterre, & qui s'y rendit beaucoup plus conſiderable qu'au lieu de ſon origine; où elle déchut ſi fort avec le temps, que le pere de Malherbe n'étoit qu'Aſſeſſeur à Caen. Le jeune Malherbe fit ſes éſtudes dans cette ville avec Jacques Davy du Perron depuis Cardinal, & Jean Bertaut depuis Evêque de Séez. Ils ont été tous trois d'excellens Poëtes. Le pere de Malherbe s'étant fait Huguenot ſur la fin de ſa vie, ſon fils en eut un ſi ſenſible déplaiſir qu'il quitta le païs &

ſe mit au ſervice de M. d'Angouleſme fils naturel de Henry ſecond, le ſuivit en Provence dont il étoit Gouverneur, & demeura dans ſa maiſon juſqu'au jour que ce Prince fut aſſaſſiné par Altoviti en 1586. Il epouſa la veuve d'un Conſeiller fille d'un Preſident de Provence, appellée Magdelaine de Carriolis dont il eut pluſieurs enfans qui moururent tous avant luy.

La reputation de Malherbe ſe répandit en peu de temps de tous côtez & alla juſqu'au Roy Henry IV. par les bons offices du Cardinal du Perron. Le Roy ayant demandé un jour à ce Cardinal s'il ne faiſoit plus de vers, il luy répondit qu'il avoit quitté cet amuſement depuis que Sa Majeſté luy avoit fait l'honneur de l'employer dans ſes affaires, & il ajoûta qu'il ne falloit pas que perſonne s'en meſlaſt aprés un certain Gentilhomme de Normandie habitué en Provence nommé Malherbe, qui avoit porté la Poëſie Françoiſe à un ſi haut point de perfection, qu'il n'étoit pas poſſible d'en approcher. Cependant Malherbe ne vint à la Cour que deux ou trois ans aprés, vers l'année 1605. un peu avant que le Roy partiſt pour remettre dans le devoir la Province de Limozin. Sa Majeſté luy ayant ordonné de faire des vers ſur ſon voyage, il luy preſenta à ſon retour des Stances qui luy acquirent beaucoup de reputation, & dont le Roy fut ſi content qu'il commanda à M. de Bellegarde de luy donner ſa maiſon juſqu'à ce qu'il l'euſt fait mettre ſur l'état de ſes

Pen-

Penſionnaires. Ce Seigneur luy donna ſa table, un cheval & mille livres d'appointement. M. de Racan qui étoit alors Page de la Chambre, fit amitié avec Malherbe qui luy apprit à faire des vers, & cette amitié dura toûjours. La Reine Marie de Medicis aprés le déceds d'Henry IV. donna cinq cens écus de penſion à Malherbe.

Son talent principal dans la Poëſie Françoiſe, conſiſtoit dans le tour qu'il donnoit aux vers, que perſonne n'avoit connu avant luy, que tous les Poëtes qui ſont venus enſuite, ont tâché d'imiter; mais où trés peu ſont parvenus. Il reforma en quelque façon toute la langue, en n'admettant plus les mots écorchez du Latin, ni les phraſes tournées à la maniere des Latins ou des Grecs, ce qui a défiguré la plûpart des ouvrages de ceux qui l'ont précedé, & particuliérement ceux de Ronſard, quoy que ce Poëte cruſt leur donner par-là une grande beauté & une majeſté admirable. Ce n'eſt pas que Malherbe n'employaſt plus volontiers les expreſſions un peu anciennes, qu'il appelloit ſes bonnes amies, parce qu'il s'en étoit toûjours bien trouvé, que les mots qui étoient encore un peu nouveaux, dont il diſoit qu'on ne pouvoit trop ſe donner de garde, parce que la plûpart mourroient dés qu'ils étoient nez, mais il y a bien de la difference entre des mots anciens & des mots barbares tels qu'on peut appeller un grand nombre de ceux, dont Ronſard s'eſt ſervi, & la plûpart des autres Poëtes de ce temps-là. Le

ſoin qu'a eu Malherbe de s'abſtenir de ces ſortes d'expreſſions que le mauvais gouſt qui regnoit alors faiſoit trouver nobles & hardies, a fait dire à quelques-uns qu'il n'étoit pas ſi grand Poëte qu'il étoit bon verſificateur, mais ſi l'on examine bien ſes ouvrages & ſes Odes particulierement, qui preſque toutes ſont des chefs-d'œuvres, on n'y trouvera pas moins de force, d'élevation & d'enthouſiaſme que de juſteſſe, de douceur & d'harmonie. Il eſt vray qu'il s'en faut beaucoup que tout ce qu'il a fait ſoit d'une égale bonté & que ce qu'il a compoſé étant vieux, eſt infiniment meilleur que ce qu'il a fait dans ſa jeuneſſe; mais c'eſt l'ordinaire des Poëtes, dont le bon ſens eſt la partie dominante, comme elle l'eſtoit en celuy dont je parle, à la difference de ceux qui n'ont que de l'imagination, laquelle s'affoiblit preſque toûjours avec l'âge.

Quoy qu'il en ſoit, la face de la Poëſie changea entierement quand il vint au monde. Il fut reconnu le maiſtre dés qu'il parut, & tous ceux qui ſe meſloient de ce bel art n'avoient point de honte d'en recevoir des leçons. La plûpart des regles qui s'obſervent aujourd'huy pour la belle verſification, ont été priſes dans ſes ouvrages, dont les beaux endroits ſont encore dans la bouche de tout le monde. Perſonne n'a jamais receu plus de louanges de ceux de ſa profeſſion, & ne leur en a moins donné, parce qu'il ne trouvoit preſque rien qui répondiſt à l'idée qu'il s'étoit faite de la noble

ble & grande Poëſie. Il a compoſé divers ouvrages de Proſe qui auroient ſuffi pour le rendre illuſtre. Il a traduit le Traitté des Bienfaits de Seneque d'un ſtyle qui ne fait point de tort à ſon original, & le recueil de ſes Lettres peut ſervir de modelle en ce genre d'écrire, mais le grand éclat de ſa Poëſie a preſque effacé tout le merite de ſa Proſe: Il mourut en l'année 1628. âgé de ſoixante-treize ans. Ses ouvrages feront honneur éternellement & à la France & à ſon ſiecle.

Jean-Loüis Guez Sieur de Balzac, de l'Academie Françoiſe.

ON peut dire que l'Eloquence doit à Monſieur de Balzac la meſme choſe que la Poëſie doit à Monſieur de Malherbe. Je veux dire que ces deux beaux arts ont receu de ces deux grands hommes un certain nombre & une certaine harmonie que l'on ne connoiſſoit point encore. C'eſtoit aſſez pour de la proſe avant Monſieur de Balzac de n'eſtre pas barbare, & les Orateurs contens de faire entrer dans l'eſprit de ceux qui les écoutoient ou qui liſoient leurs ouvrages, des choſes où il y euſt de la raiſon & de l'eſprit, ne ſongeoient preſque point à contenter les oreilles par où ces mêmes choſes devoient paſſer. Cependant le

ſuffrage de l'Entendement & de la Volonté dépendent fort de celuy des oreilles, & il eſt mal aiſé de plaire beaucoup aux uns ſans avoir commencé par plaire aux autres. M. de Balzac s'appliqua à donner du ſon, de la cadence & de la force à ſes paroles par leur arrangement & leur ſituation, & il l'a fait ſi heureuſement qu'il y a plus de diſtance de ſa proſe à celle de tous les autres qui l'ont precedé pour la douceur & la force de l'harmonie, qu'il n'y en a de cette même proſe aux plus beaux vers des meilleurs Poëtes.

Quoy que peu d'Ecrivains ayent approché de M. de Balzac dans cette partie de l'Eloquence qui n'eſt pas aſſeurement moins conſiderable que celle de l'action & de la prononciation, en quoy Demoſthene faiſoit preſque conſiſter tout ce bel art, il eſt certain qu'il y en a eu encore moins qui l'ayent égalé dans la beauté des penſées & dans le tour noble & majeſtueux qu'il ſavoit leur donner. Tout devenoit or en paſſant par ſes mains. Quelques-uns luy ont reproché d'étre trop fort dans l'exageration, mais l'Eloquence dans le genre demonſtratif ne conſiſte qu'à élever les choſes les plus baſſes & à abbaiſſer les plus hautes; que s'il a pouſſé quelquefois l'hyperbole un peu trop loin, ce n'a guéres eſté que dans ſes premieres années où l'on doit pardonner cet agreable emportement à la jeune vigueur d'un grand genie. Le premier livre qu'il fit imprimer fut un recueil de ſes lettres écrites à differentes perſonnes de toutes qualitez. Ce recueil

cueil fut receu avec un applaudiſſement incroyable. On n'avoit encore rien veu d'un ſtile ſi élevé ni ſi agreable, & on ne ſauroit dire combien il s'en fit d'éditions pour ſatisfaire à l'empreſſement du public. Elles eurent auſſi leurs cenſeurs en grand nombre, elles étoient trop belles pour en manquer. Celuy qui ſe ſignala davantage par ſes Critiques fut le Pere Goulu General des Feuillans. Ce ſavant homme tout plein de l'amour des anciens Auteurs, paſſion ordinaire aux Savans, ne pouvant ſouffrir qu'un homme qui tâchoit de s'élever au deſſus de la noble ſimplicité des Anciens, euſt la reputation de bien écrire, & regardant comme un deffaut ce que tout le monde regardoit comme une grande beauté, fit tous ſes efforts pour décrier l'Eloquence de Monſieur de Balzac. Il entreprit de faire voir que tout ce qu'il y avoit de bon dans les lettres de ce nouvel Auteur eſtoit pris des Anciens, & que ce qui eſtoit de luy eſtoit trés-vicieux. Il eſt vray qu'il vint à bout par ſon ſavoir de montrer que quantité de bonnes choſes qui eſtoient dans les lettres de Monſieur de Balzac, ſe trouvoient dans les anciens Auteurs, mais il ne fit pas voir que Monſieur de Balzac n'euſt pas penſé de luy-même la plûpart de ce qu'il ſuppoſoit avoir eſté derobé, eſtant comme impoſſible qu'un homme puiſſe rien dire qui n'ait eſté dit par un autre, & qu'on ne trouve écrit quelque part, quand on a beaucoup de lecture. Il ne montra point non plus que

ce qui eſtoit du fonds de l'Auteur qu'il blâmoit ne valuſt rien, à la reſerve de quelques hyperboles un peu trop pouſſées comme je l'ay déja remarqué, & une trop grande affectation d'eſtre toûjours ſouſtenu dans les endroits mêmes qui ne le demandoient pas; affectation qui aſſeurement eſt vicieuſe, mais qui doit être pardonnée en faveur de tout le reſte. Ce recueil de lettres fut ſuivi de ſix autres qui furent également bien receus du Public malgré toute la peine qu'on prenoit à les décrier.

Il fit pluſieurs petits ouvrages qui furent imprimez ſous le tître d'Oeuvres diverſes, tous excellens en leur maniere. Le Prince & le Socrate Chreſtien parurent aprés, & enfin l'Ariſtippe, qui eſt ſon chef-d'œuvre. Le ſtile en eſt plus pur & plus châtié que celuy de tous ſes autres ouvrages, & il contient une infinité de preceptes de morale & de politique, qui ayant toute la ſolidité qu'on trouve dans les livres qui n'ont que cela, ont encore un agrément ſingulier dans la diction & dans l'harmonie des paroles.

Balzac eſt une petite terre en Angoumois, dont il étoit Seigneur, & où il faiſoit ſon ſéjour ordinaire. Il étoit de l'Academie Françoiſe, & quoy que ſes frequentes indiſpoſitions & ſon abſence preſque continuelle de Paris l'ayent privé de la ſatisfaction d'y venir ſouvent, perſonne cependant n'a plus fait d'honneur que luy à cette illuſtre Compagnie. Il fonda un

prix

prix d'éloquence qui conſiſte en une medaille d'or de 200. francs où S. Louis eſt repreſenté, & qui ſe diſtribue tous les deux ans le jour de la feſte de ce Saint, dans une ſéance ſolemnelle que l'Academie tient ce jour-là, où aprés avoir fait la lecture de la piéce d'éloquence qui a remporté le prix, elle le donne à celuy qui en eſt l'Auteur s'il eſt preſent, ou à celuy qui ſe preſente de ſa part. Il mourut le 28. Février 1654. Ses ouvrages ont été imprimez depuis ſa mort en deux volumes in folio avec une preface de Monſieur l'Abbé de Caſſagnes, trés-belle, trés éloquente, & trés-digne d'eſtre à leur teſte. Le Cardinal de Richelieu l'a fort loué par des lettres de ſa main propre, ce ſont des éloges qui ſurpaſſeront toûjours tous les autres, quand ce ne ſeroit que par le ſeul nom de celuy qui les a écrits.

Vincent Voiture, de l'Academie Françoiſe.

VIrgile ayant voulu faire trouver un Poëte dans les Champs Eliſées, il l'a placé au milieu de ſes plus grands Heros, pour faire entendre que le talent de la Poëſie, quand il eſt dans un haut degré de perfection, rend digne celuy qui le poſſéde de vivre parmi les Princes & les Monarques, & même de marcher en quelque ſorte de pair avec eux. C'eſt ce que nous

avons veu dans celuy dont je fais l'éloge. Quoy qu'il fuſt d'une naiſſance aſſez obſcure, n'eſtant fils que d'un marchand de vin, il a eu neanmoins l'avantage de paſſer toute ſa vie, à la faveur de la beauté de ſon eſprit & de ſa poëſie, dans le commerce & dans la familiarité de tout ce qu'il y avoit de plus grand & de plus éleve à la Cour.

Il eſt vray que ſon genie eſtoit admirable, & que ce genie eſtoit le ſeul de ſon eſpece. Il ſe trouvoit alors un aſſez grand nombre d'hommes trés-éloquens, Balzac avoit eſté ſecondé de pluſieurs autres pour donner à nôtre langue l'élegance & la majeſté qui luy manquoient. Malherbe & quantité d'autres bons Poëtes avoient porté la Poëſie à un degré de perfection bien different de celuy où ils l'avoient trouvée: mais cette Eloquence & cette Poëſie n'eſtoient point d'une autre eſpece que celles des Anciens, & elles ne differoient entre elles que du plus ou du moins. Il entroit dans les écrits de Voiture, ſoit en proſe ſoit en vers une certaine naïveté & une ſorte de plaiſanterie d'honeſte-homme, qui n'avoient pas d'exemple, & dont toute l'Antiquité la plus polie ne fournit point de modéle. Ce talent admirable en luy-même, ayant encore les graces de la nouveauté, luy acquit l'eſtime & l'amour de tout le monde. Les moindres choſes devenoient précieuſes en paſſant par ſes mains. Les proverbes meſmes, qui en noſtre langue aviliſſent preſque

toû-

toûjours le diſcours, donnoient aux ſiens du prix & de l'agrément, quand il avoit occaſion de les mettre en œuvre. Ce fut dans l'hoſtel de Rambouillet, alors le reduit ordinaire de ce qu'il y avoit de plus beaux Eſprits, que ſon merite éclatta d'abord. MONSIEUR, Duc d'Orleans, frére unique du Roy le voulut avoir auprés de ſa perſonne, & il y fut en qualité de ſon Introducteur des Ambaſſadeurs, & de Maiſtre des Ceremonies, Charge unique dans la maiſon de Monſieur, qu'il exerça juſqu'à ſa mort, & dont il s'acquitta parfaitement, poſſedant tous les talens & toutes les langues neceſſaires pour cet employ. MONSIEUR l'envoya en Eſpagne pour quelques affaires, d'où il paſſa en Afrique par curioſité ſeulement, comme on le voit dans ſes Lettres. Il fut fort eſtimé à Madrid, où il compoſa des vers Eſpagnols que tout le monde creut eſtre de Lopé de Vega, tant la diction en eſtoit pure & naturelle. Le Comte Duc d'Olivarez premier Miniſtre & Favori du Roy d'Eſpagne prenoit plaiſir à s'entretenir avec luy, & le pria meſme de luy eſcrire quand il ſeroit de retour en France. Il fit deux voyages à Rome, & fut envoyé à Florence porter la nouvelle de la naiſſance du Roy. Il eut une Charge de Maiſtre d'Hoſtel de Sa Majeſté, & Monſieur le Comte d'Avaux Sur-Intendant des Finances le fit ſon Commis, ſeulement pour en toucher les appointemens ſans en faire la fonction. Il ſeroit mort riche ſans la paſſion

ſion qu'il avoit pour le jeu, où il perdit 1500. piſtoles en une ſoirée. Monſieur le Prince dés le temps meſme qu'il n'eſtoit encore que Duc d'Anguien l'honora de ſa bienveillance. L'approche de ce jeune Heros ne ſervit pas peu à luy élever l'ame, & le deſir qu'il eut de plaire à un gouſt auſſi fin & auſſi delicat, eſt peut-eſtre une des cauſes principales de l'excellence de ſes ouvrages. On le peut voir dans l'Epiſtre en vers qu'il écrit à ce jeune Prince au retour de ſes conqueſtes d'Allemagne. C'eſt une piece où l'on ne ſçauroit dire qui domine le plus ou de l'eſprit, ou de l'agrément, ou de la ſolidité; jamais le grave & le ſerieux n'ont eſté temperez par une raillerie plus delicate & plus ingenieuſe. Bien qu'il n'euſt jamais rien fait imprimer, il eſtoit en grande reputation non-ſeulement en France, mais encore dans les pays étrangers, & l'Academie des Humoriſtes de Rome luy envoya des lettres d'Academicien. Ses ouvrages ont eſté publiez aprés ſa mort en un ſeul volume qui fut receu avec tant d'approbation, qu'il fallut en faire deux éditions en ſix mois. Sa proſe eſt ce qu'il y a de plus chaſtié & de plus exact, elle a un air de galanterie qui ne ſe trouve point ailleurs, ſes vers ont une varieté admirable & je ne ſçay quoy d'original qui plaiſt à tout le monde, & qui ne paroit jamais plus inimitable que lors qu'on s'efforce de l'imiter. C'eſt luy qui a renouvellé l'uſage du Rondeau, où il a réüſſi parfaitement. Il eſtoit

de

de l'Academie Françoiſe, & en faiſoit un des plus grands ornemens. Il nâquit à Amiens & fut élevé à Paris, où il mourut en 1648. âgé de 50. ans.

S'il eut des admirateurs, il eut auſſi des envieux de ſa gloire, qui taſcherent de la ternir d'une maniere bien particuliere, puiſque c'eſtoit en le louant. Ils ne louoient & n'admiroient que deux ou trois de ſes Lettres; l'une, par exemple, où une Carpe & un Brochet ſont un dialogue; l'autre, où il loüe une Abbeſſe de ne pas laiſſer aller le Chat au fromage, voulant inſinuer par là qu'il n'avoit excellé que dans des bagatelles. Monſieur Coſtar qui ſentit bien la malice de ces loüanges, prit plaiſir à en faire voir l'artifice, il ramaſſa ce qu'il y a de plus fort, de plus noble, & de plus pathetique dans toutes ſes Lettres, & fit un tiſſu où l'on voit briller une éloquence qui charme & qui enleve. Quoy qu'on ait leu pluſieurs fois ces belles choſes dans les endroits où elles ſont placées, il n'eſt pas croyable combien on en eſt ébloüi, quand on les voit toutes enſemble. Il parut aprés ſa mort une Pompe funebre faite par Sarrafin, où ſes mœurs & ſa vie ſont décrites fort ingenieuſement. Cette piece eſt admirable & peut-eſtre la ſeule en ſon genre. Elle ne fait pas ſeulement honneur à celuy pour qui elle eſt faite, parce qu'elle le loüe & qu'elle eſt excellente, mais parce que c'eſt de luy & du gouſt qu'il inſpira aux habiles gens de ſon ſiecle qu'elle tient principalement

ment la delicateſſe & le tour qu'on y admire. Ses ouvrages ſont un tome de Lettres avec pluſieurs Poëſies enſuite ; & le commencement d'un Roman intitulé, Alcidalis.

Jean Francois Sarraſin.

Jean François Sarraſin natif de Caen & fils d'un Treſorier de France de la meſme ville a eſté un des plus beaux genies pour les belles lettres, des plus faciles & des plus univerſels qu'on ayt veus il y a long-temps. Perſonne n'a eſté plus galand, plus agreable, ni plus enjoué dans la converſation. Il plaiſoit aux Dames, aux gens de lettres, aux gens de Cour, aux plus habiles & aux moins éclairez, il eſtoit tousjours admirable, ſoit qu'il falluſt tenir ſa place dans une converſation reglée & ſerieuſe, ſoit qu'il falluſt parmi des perſonnes tout-à-fait amies & familieres s'emporter à ces innocentes debauches d'eſprit & à ces ſages folies, où les diſcours concertez cedent quelquefois la place aux caprices & aux boutades de la Poëſie, & où preſque tout eſt de ſaiſon hormis la raiſon fiere & ſevere.

Sa maniere d'eſcrire & de compoſer ſemble tenir comme le milieu pour la proſe entre Balzac & Voiture, & pour les vers, entre Voiture & Malherbe. Par-la on ne pré-

prétend pas le mettre, ni au deſſus ni au deſſous de ceux à qui on le compare, mais marquer ſeulement le jugement que pluſieurs perſonnes ont fait de ſa maniere d'eſcrire, & en proſe & en vers. Sa proſe n'a pas un tour ſi élevé que celle de Balzac, & elle ne deſcend pas auſſi tant dans le naïf & le plaiſant, que celle de Voiture, qui ne dédaigne pas d'employer les proverbes d'une maniere à la verité qui les rend quelquefois plus précieux, & plus agreables que les expreſſions les plus polies & les plus relevées. Il en eſt de meſme de ſa Poëſie qui ne le prend pas ſur un ton auſſi fier & auſſi perçant que les Odes de Malherbe, & qui en meſme temps ne ſe joüe pas auſſi familierement de ſa matiere qu'a fait Voiture, ſi ce n'eſt dans quelques poëſies qu'il a faites exprés pour ſe divertir, comme celles des Bouts-rimés & quelques autres.

Dans ce milieu qu'il a tenu, il a fait voir qu'il eſtoit né pour tous les genres d'écrire. Ses ouvrages ſont preſque tous differens les uns des autres, & il ſemble qu'il n'ayt eu deſſein que de donner des échantiilons de toutes ſortes de ſtiles pour montrer qu'il excelloit en tous également. Sa relation du ſiége de Dunkerque fait voir à quel point il poſſedoit l'art de bien narrer. Sa conſpiration de Walſtein montre combien il auroit eſté capable non ſeulement d'écrire la vie des grands hommes & d'en faire des images vivantes, mais d'écrire un corps d'Hiſtoire, ayant fait voir dans cet

eſſay

eſſay qu'il poſſedoit toutes les qualitez d'un grand Hiſtorien. La vie de Pomponius Atticus qu'il a traduite du Latin de Cornelius Nepos fait voir combien il auroit excellé à écrire des vies. Le dialogue ſur la queſtion, s'il faut qu'un jeune homme ſoit amoureux, montre qu'il avoit beaucoup d'érudition, & qu'il n'ignoroit aucune des fineſſes du dialogue. Ses poëſies ne ſont pas moins de differente eſpece. L'Ode qu'il a intitulée, Callioppe, eſt de la plus haute & de la plus noble poëſie, le deſſein en eſt ingenieux, ayant trouvé moyen en celebrant la victoire que Monſieur le Prince remporta à la bataille de Lens, de parler de toutes ſes autres conqueſtes qu'il feint avoir eſté cizelées ſur la cuiraſſe de ce grand Prince. Il a laiſſé les fragmens d'un Poëme heroique, qui ont toute la beauté des plus excellens Poëmes. Pour ce qui eſt des poëſies amoureuſes ou galantes, il ne s'eſt pas contenté d'imiter les Anciens dans ce qu'ils ont de meilleur, il y a joint une galanterie qu'il ont ignorée, & dont luy & Voiture ſont en quelque ſorte les premieres inventeurs. De ce genre eſt le Poëme de la Souris, dont l'invention & la delicateſſe n'ont point de modele, & n'ont eu juſqu'icy que fort peu de copies qui approchaſſent de la beauté de leur original.

Pour être pleinement convaincu de la vaſte eſtendue de ſon eſprit qui eſtoit propre à tout ſans qu'on ait peu ſçavoir en quoy il excelloit davantage, il ne faut que lire la Pompe funebre

nebre qu'il fit pour Voiture, il y a de la ſatyre digne du ſiecle d'Auguſte, du vieux François tellement dans le genie des ſiecles paſſez, qu'on croit en le liſant eſtre tranſporté en ces temps-là & du François le plus poli qui ſe parle preſentement, du Latin, de l'Eſpagnol & de l'Italien, vers & proſe, de la fiction, de la poëſie, de la plaiſanterie ; le tout ſi excellent, qu'il ſeroit mal aiſé de trouver rien de meilleur dans tous ces genres, & de ſtiles & d'ouvrages.

Je ne ſaurois m'empêcher de dire icy pour marquer la facilité de ſon eſprit, ce qu'il fit un jour dans un voyage où il accompagnoit Monſieur le Prince de Conty, dont il eſtoit Secretaire & fort aimé. Ce Prince en voyageant recevoit des harangues preſque par tout où il paſſoit. Le Maire & les Echevins d'une ville l'attendirent ſur ſon paſſage, & luy firent leur harangue à la portiere de ſon carroſſe ; le harangueur demeura court à la ſeconde periode ſans pouvoir retrouver la ſuite de ſon diſcours, quelque effort qu'il fiſt pour en venir à bout. Sarraſin ſauta auſſi-toſt de l'autre portiere en bas, & ayant fait promptement le tour du caroſſe, ſe joignit au harangueur & pourſuivit la harangue en la maniere à peu prés qu'elle devoit eſtre conceüe, y meſlant des loüanges ſi plaiſantes & ſi ridicules, quoy que trés-ſerieuſes en apparence, que ce Prince ne pouvoit s'empêcher d'éclater de rire. Ce qui fut de plus plaiſant, c'eſt que le Mai-

re & les Echevins remercierent Sarraſin de tout leur cœur de les avoir tirez d'un ſi mauvais pas, & luy preſenterent le vin de la ville, comme à Monſieur le Prince de Conty. Il mourut en l'année 1657. On prétend que ſa mort fut cauſée par le chagrin qu'il eut d'eſtre tombé dans la diſgrace de ſon maître, pour s'eſtre mêlé d'une affaire qui luy avoit dépleu. Il n'a jamais fait imprimer aucun de ſes ouvrages, & nous n'aurions rien de luy, ſi Monſieur Menage n'euſt pris ſoin de l'édition que nous en avons, Monſieur Pelliſſon en a fait la preface, piéce des plus éloquentes que nous ayons, & trés-digne de toutes celles dont elle fait l'éloge.

Pierre Corneille, de l'Academie Françoiſe.

SI ſept villes ſe ſont renduës celebres pour avoir pû prétendre chacune d'eſtre le lieu où eſtoit né Homere, quel honneur la ville de Roüen ne doit-elle pas attendre de la poſterité, de n'avoir point à partager avec aucune autre l'avantage d'avoir donné la naiſſance à l'illuſtre Corneille. Il ne faut point trouver eſtrange que je mette ce Poëte moderne en parallele avec le plus illuſtre de

de tous les Poëtes anciens, puis que plusieurs perſonnes tres-ſages n'ont pas heſité de le faire avant moy. Tout Paris a veu un cabinet de pierres de rapport fait à Florence, & dont on avoit fait preſent au Cardinal Mazarin, où entre les divers ornemens dont il eſt enrichi, on avoit mis aux quatre coins, les medailles ou portraits des quatre plus grands Poëtes qui ayent jamais paru dans le monde; ſavoir, Homere, Virgile, le Taſſe, & Corneille. On ne peut pas croire qu'il entraſt de la flatterie dans ce choix, & qu'il n'ait eſté fait par la voix publique non ſeulement de la France, mais de l'Italie même, aſſez avare de pareils éloges. Cette eſpece d'honneur n'eſt pas ordinaire, & peu de gens en ont joüy, comme Monſieur Corneille pendant leur vie.

Il s'appliqua quelque tems à la Juriſprudence, & achepta la Charge d'Avocat Général de la table de marbre à Roüen; mais le grand talent qu'il avoit pour la poëſie ne ſouffrit pas qu'il en fit long-temps la fonction. Il vint à Paris pour y faire joüer les pieces de Theatre qu'il avoit compoſées. Dans ce temps Mairet autre Poëte d'un merite diſtingué, avoit fait repreſenter une Paſtorale qu'on appelloit la Sylvie, laquelle avoit receu des applaudiſſemens incroyables, quoy-que la piece fut aſſez defectueuſe, mais on en eſtoit charmé, parce qu'elle venoit enſuite des Tragedies de Garnier & de Hardy, dont le langage ne te-

noit guéres moins du Latin que du François, & dont les ſujets traittez à la maniere antique, eſtoient d'une langueur inſupportable. Autant que la Sylvie avoit éclaté par la comparaiſon qu'on en avoit faite avec les pieces de Theatre precedentes, autant les premieres pieces de Corneille firent-elles de bruit lorſqu'elles parurent, par le degré d'excellence qu'elles avoient au deſſus de cette Paſtorale. La premiere fut Mélite qui eut un ſuccés extraordinaire, & qui fut ſuivie de ſept autres, aprés leſquelles il donna le Cid, les Horaces, Cinna, Polieucte, la Mort de Pompée, le Menteur, Rhodogune, Heraclius, Dom Sanche d'Arragon, & Nicomede, pieces qui parurent d'une ſi grande beauté, qu'on trouva que Corneille s'étoit eſlevé par ces dernieres piéces autant au deſſus de luy-même, qu'il s'étoit élevé au deſſus des autres Poëtes par ſes premiers ouvrages.

Perſonne n'a jamais eu plus de grandeur de genie pour le Theatre, ſoit pour les caractéres extraordinaires & bien marquez qu'il donne à tous ſes perſonnages, ſoit pour les ſentimens qu'il leur fait avoir, & la maniere noble dont il les exprime. On a ſur tout admiré le caractere de la fierté Romaine qu'il a mis dans les Héros en qui l'Hiſtoire marque qu'il a éclaté. Quoy qu'il ait fait revenir ce même caractere beaucoup de fois ſur le Theatre, il a toûjours plû par quelques charmes de nouveauté

té qu'il y ajoûtoit. Il ſeroit mal-aiſé d'exprimer les applaudiſſemens que ſes ouvrages reçurent. La moitié du temps qu'on donnoit au ſpectacle s'employoit en des exclamations qui ſe faiſoient de temps en temps aux plus beaux endroits, & lorſque par hazard il paroiſſoit luy-même ſur le Theatre, la piece eſtant finie, les exclamations redoubloient, & ne finiſſoient point qu'il ne ſe fuſt retiré, ne pouvant plus ſoûtenir le poids de tant de gloire. Ce ne fut pas ſeulement dans Paris & à la Cour que ſes ouvrages furent applaudis, ce fut par toute la France & par toute l'Europe; & comme il n'y a point eu de nation qui n'ait deſiré prendre part au plaiſir qu'ils donnoient, il n'y a point eu auſſi de langue dans laquelle ils n'ayent eſté traduits. Si le François eſt devenu le langage de tous les honneſtes gens de l'Europe, la France n'en eſt pas ſeulement redevable à la gloire du Prince que le Ciel luy a donné, mais au deſir qu'ont eu tous les peuples de gouſter les beautez des pieces de ce grand Poëte dans leur langue naturelle. Il laiſſa repoſer le Theatre quelque temps aprés avoir donné les pieces que j'ay nommées, & il s'appliqua à traduire en vers l'Imitation de JESUS-CHRIST. Cet ouvrage dont les chapitres ſont preſque tous differens pour la meſure des vers, mais où le même genie ſe remarque toûjours, eſt une des plus belles choſes que nous ayons en ce genre.

Il ſembloit avoir renoncé aux pieces dramatiques, & ſelon toutes les apparences, il alloit employer le reſte de ſes jours à des ouvrages de pieté, car nul de ceux qui ont travaillé pour le Theatre, n'a eu des mœurs plus pures ni plus regulieres; ſi des perſonnes conſtituées dans des poſtes, où il eſt preſque impoſſible de leur rien refuſer, ne l'avoient engagé à s'y remettre. Il fit Oedipe, lequel, quoy qu'inferieur à beaucoup de ſes autres ouvrages, eut encore les mêmes applaudiſſemens, & qui peut eſtre regardé, ſi l'on en croit des Juges équitables, comme auſſi parfait que l'Oedipe de Sophocle, le chef-d'œuvre de ce grand Poëte. Il compoſa enſuite pluſieurs pieces de Theatre que quelques-uns ont prétendu ſe reſſentir un peu de ſa vielleſſe, mais d'autres aſſeurent que ſi elles n'ont pas eu autant de ſuccés que celles qui les ont precedées, cela vient principalement de ce qu'il n'y a pas meſlé beaucoup d'amour, paſſion qui touche davantage les ſpectateurs d'aujourd'huy que l'horreur & la pitié. Ils ajoûtent que Corneille avoit retranché autant qu'il avoit pû cette paſſion de ces derniers ouvrages pour s'eſtre convaincu avec le tems qu'elle eſtoit en quelque ſorte indigne du Cothurne, & qu'elle aviliſſoit preſque toûjours les pieces où elle dominoit: ſentiment conforme à celuy des meilleurs Poëtes de l'Antiquité qui peu ſouvent ont mis l'amour dans leurs grandes Tragedies.

Il

Il mourut le premier jour d'octobre 1684. âgé de 78. ans.

Jean-Baptiſte Poquelin de Moliere.

MOLIERE nâquit avec une telle inclination pour la Comedie qu'il ne fut pas poſſible de l'empêcher de ſe faire Comedien. A peine eut-il achevé ſes études, où il réuſſit parfaitement, qu'il ſe joignit avec pluſieurs jeunes gens de ſon âge & de ſon gouſt, & prit la réſolution de former une trouppe de Comediens pour aller dans les Provinces joüer la Comedie. Son pere bon Bourgeois de Paris & Tapiſſier du Roy, fâché du party que ſon Fils avoit pris, le fit ſolliciter par tout ce qu'il avoit d'amis de quitter cette penſée, promettant s'il vouloit revenir chez luy, de luy acheter une charge telle qu'il la ſouhaiteroit ; pourvû qu'elle n'excedaſt pas ſes forces. Ni les prieres, ni les remontrances de ſes amis ſoûtenües de ces promeſſes ne pûrent rien ſur ſon eſprit. Ce bon pere luy envoya enſuite le maître chez qui il l'avoit mis en penſion pendant les premieres années de ſes études, eſperant que par l'autorité que ce maître avoit eüe ſur luy pendant ce temps-là, il pourroit le ramener à ſon devoir ; mais bien

loin que le maître luy perſuadaſt de quitter la profeſſion de Comedien, le jeune Moliere luy perſuada d'embraſſer la même profeſſion, & d'être le Docteur de leur Comedie, luy ayant repreſenté que le peu de Latin qu'il ſavoit le rendroit capable d'en bien faire le perſonnage, & que la vie qu'ils meneroient, ſeroit bien plus agreable que celle d'un homme qui tient des penſionnaires.

Sa trouppe étant formée il alla joüer à Roüen, & de-là à Lyon, où ayant plû au Prince de Conty, qui jeune alors & non encore dans les ſentimens de piété qui l'ont porté à écrire ſi ſolidement & ſi chrétiennement contre la Comedie, les prit pour ſes Comediens & leur donna des appointemens. De-là ils vinrent à Paris, où ils jouerent devant le Roy & toute la Cour. Il eſt vray que la trouppe ne réuſſit pas cette premiere fois: mais Moliere fit un compliment au Roy, ſi ſpirituel, ſi délicat & ſi bien tourné, & joua ſi bien ſon roole dans la petite Comedie qu'il donna enſuite de la grande, qu'il emporta tous les ſuffrages, & obtint la permiſſion de joüer à Paris. Il ſatisfit fort le public ſur tout par les pieces de ſa compoſition, qui étant d'un genre tout nouveau attirerent une grande affluence de ſpectateurs.

Juſques-là il y avoit eu de l'eſprit & de la plaiſanterie dans nos Comedies, mais il y ajuſta une grande naïveté avec des images

ſi

ſi vives des mœurs de ſon ſiecle, & des caracteres ſi bien marquez, que les repreſentations ſembloient moins être des Comedies que la verité même, chacun s'y reconnoiſſoit & encore ſon voiſin, dont on eſt plus aiſe de voir les défauts que les ſiens propres. On y prit un plaiſir ſingulier, & même on peut dire qu'elles furent d'une grande utilité pour bien des gens.

Moliere avoit remarqué que les François avoient deux défauts bien conſidérables; l'un, que preſque tous les jeunes gens avoient du dégoût pour la profeſſion de leurs peres, & que ceux qui n'étoient que Bourgeois vouloient vivre en Gentils-hommes & ne rien faire; ce qui ne manque point de les ruiner en peu de temps; Et l'autre, que les femmes avoient une violente inclination à devenir, ou du moins à paroître ſavantes, ce qui ne s'accorde point avec l'eſprit du ménage, ſi neceſſaire pour conſerver le bien dans les Familles. Il s'attacha à jetter du ridicule ſur ces deux vices, ce qui a eu un effet beaucoup au de-là de tout ce qu'on pouvoit en eſpérer. Il compoſa deux pieces contre le premier de ces deſordres, dont l'une eſt intitulée: *Le Bourgeois Gentil-homme*, & l'autre: *Le Marquis de Pourceaugnac.* Il y a apparence que les jeunes gens en profiterent, du moins s'apperceut-on que les airs outrez de Cavalier qu'ils ſe donnoient, diminuerent à veüe d'œil. Contre le défaut qui regarde les femmes il fit auſſi deux Comedies; L'une

intitulée : *Les Precieuſes Ridicules* ; Et l'autre : *Les Femmes Savantes.* Ces Comedies firent tant de honte aux Dames qui ſe picquoient trop de bel eſprit que toute la nation des precieuſes s'éteignit en moins de quinze jours, ou du moins elles ſe déguiſerent ſi bien là-deſſus qu'on n'en trouva plus, ni à la Cour, ni à la Ville, & mêmes depuis ce temps-là elles ont été plus en garde contre la reputation de ſavantes & de precieuſes, que contre celle de galantes & de dereglées.

Il fit auſſi deux Comedies contre les hypocrites & les faux-devots, ſavoir, *le Feſtin de Pierre*, piece imitée ſur celle des Italiens du même nom, & *le Tartuffe* de ſon invention. Cette piece luy fit des affaires, parce qu'on en faiſoit des applications à des perſonnes de grande conſideration, & auſſi parce qu'on pretendit que la vertu & le vice en cette matiere ſe prenant aiſément l'un pour l'autre, le ridicule tomboit preſque également ſur tous les deux, & donnoit lieu de ſe mocquer des perſonnes de pieté & de leurs remontrances. Cependant aprés quelques obſtacles qui furent levez auſſi-toſt, il eut permiſſion entiere de la joüer publiquement.

Il attaqua encore les mauvais Medecins par deux pieces fort comiques, dont l'une eſt le *Medecin malgré luy*, & l'autre le *Malade imaginaire.* On peut dire qu'il ſe méprit un peu dans cette derniere piece, & qu'il

qu'il ne ſe contint pas dans les bornes du pouvoir de la Comedie; car au lieu de ſe contenter de blâmer les mauvais Medecins, il attaqua la Medecine en elle-même, la traitta de ſcience frivole, & poſa pour principe qu'il eſt ridicule à un homme de vouloir en guerir un autre. La Comedie s'eſt toûjours mocquée des Rodomons & de leurs rodomontades; mais jamais elle n'a raillé, ni les vrais braves, ni la vraye bravoure; Elle s'eſt réjouie des pedans & de la pedanterie, mais elle n'a jamais blâmé, ni les Savans, ni les ſciences. Suivant cette regle il n'a pû trop maltraiter les Charlatans & les ignorans Medecins, mais il devoit en demeurer-là & ne pas tourner en ridicule les bons Medecins, que l'Ecriture même nous enjoint d'honorer. Quoy qu'il en ſoit, depuis les anciens Poëtes Grecs & Latins qu'il a égalez & peut-eſtre ſurpaſſez dans le Comique, aucun autre n'a eu tant de talent ni de réputation.

Il mourut le 13. Février de l'année 1673. âgé de 52. ou 53. ans. Il a ramaſſé en luy ſeul tous les talens neceſſaires à un Comedien. Il a été ſi excellent Acteur pour le Comique, quoy que trés-mediocre pour le ſerieux, qu'il n'a peu étre imité que trés-imparfaitement par ceux qui ont joué ſon roolle aprés ſa mort. Il a auſſi entendu admirablement les habits des Acteurs en leur donnant leur veritable caractere, & il a eu encore le don de leur diſtribuer ſi bien les per-

perſonnages & de les inſtruire enſuite ſi parfaitement qu'ils ſembloient moins des Acteurs de Comedie que les vrayes perſonnes qu'ils repreſentoient.

Philippe Quinault, de l'Academie Françoiſe.

MOnſieur QUINAULT eſtoit un de ces genies heureux qui réüſſiſſent dans tout ce qu'ils entreprennent, & qui ayant receu de la nature une idée du beau trés-vive & trés-diſtincte, y conforment avec facilité tout ce qu'ils font, ſouvent même ſans le ſecours des maiſtres & des preceptes. Au ſortir de ſes eſtudes il s'appliqua à la Poëſie, pour laquelle il avoit un talent extraordinaire, & compoſa dés l'âge de quinze ans des Comedies trés-agreables. Dans le même temps il ſe mit chez un Avocat au Conſeil pour apprendre les affaires, où bien-toſt il ſe rendit habile.

Je ne puis m'empêcher de rapporter icy une choſe, à la verité peu importante, mais qui marque bien l'eſtendue & la facilité de ſon eſprit. Cet Avocat au Conſeil le chargea de mener une de ſes parties, Gentilhomme d'eſprit & de merite, chez ſon Rapporteur pour l'inſtruire de ſon affaire. Le Rapporteur ne s'eſtant pas trouvé chez luy

&

& ne devant revenir que fort tard, Monſieur Quinault propoſa au Gentilhomme de le mener à la Comedie en attendant, & de le bien placer ſur le Theatre. A peine y furent-ils que tout ce qu'il y avoit de gens de la plus haute qualité vinrent embraſſer Monſieur Quinault & le feliciter ſur la beauté de ſa piece qu'ils venoient voir repreſenter, à ce qu'ils diſoient, pour la troiſiéme ou quatriéme fois. Le Gentilhomme eſtonné de ce qu'il entendoit, le fut encore davantage quand on joüa la Comedie, où le parterre & les loges retentiſſoient ſans ceſſe des applaudiſſemens qu'on y donnoit. Quelque grande que fuſt ſa ſurpriſe, elle fut encore toute autre, lors qu'eſtant chez ſon Rapporteur, il entendit Monſieur Quinault luy expliquer ſon affaire, non ſeulement avec une netteté incroyable, mais avec des raiſons qui en faiſoient voir la juſtice avec tant d'évidence, qu'il ne douta plus du gain de ſa cauſe.

Les Comedies de Monſieur Quinault furent pendant dix ou douze ans les delices de Paris & de toute la France, quoy que les connoiſſeurs de profeſſion prétendiſſent qu'il n'y en avoit aucune où les regles fuſſent bien obſervées : imagination toute pure & qui n'avoit point d'autre fondement que la fauſſe prévention où ils eſtoient, qu'un jeune homme qui n'avoit pas eſtudié à fond la Poëtique d'Ariſtote, ne pouvoit faire de bonnes pieces de Theatre. Les Opera eſtant venus

nus à la mode en France, Monſieur Quinault en fit de trés-excellens, mais qui n'eurent pas d'abord les applaudiſſemens ſans bornes qu'ils ont receus depuis. On tâcha meſme d'en deſgouſter Monſieur de Lully, mais cet excellent homme avoit trop de gouſt & trop de ſens, pour ne pas voir qu'il etoit impoſſible de faire des vers plus beaux, plus doux & plus propres à faire paroiſtre ſa muſique. Ce qui le charmoit encore davantage, c'eſt que Monſieur Quinault avoit le talent de faire des paroles ſur les airs de danſe dont il embelliſſoit ſes Opera, qui y convenoient auſſi bien & ſouvent mieux que ſi elles avoient eſté compoſées les premieres.

Le Roy, ayant voulu donner à la Cour le divertiſſement des Opera, ne voulut point prendre d'autre Auteur que Monſieur Quinault, qui continua à faire encore de plus belles choſes, animé qu'il eſtoit de l'honneur de travailler pour Sa Majeſté. Ses pieces commencerent alors à prendre le deſſus, & à ſe faire eſtimer de tout le monde. Mais quand il fut mort, & que divers Auteurs quoy que trés habiles eurent fait voir qu'ils ne pouvoient atteindre au meſme degré de perfection, il n'eſt pas croyable à quel point ſa réputation s'augmenta. On ne s'eſt pas contenté de dire qu'il eſtoit un Poëte excellent dans le Lyrique du Theatre, & que perſonne, ni des Anciens, ni des Modernes ne l'avoit égalé dans cette eſpece de Poëſie, on a eſté juſqu'à dire, & à le

dire

dire tout d'une voix, qu'il n'en viendroit peut-eſtre jamais un autre qui l'égalaſt. Il a fait encore beaucoup d'autres Poëſies d'un autre genre qui ont eſté fort eſtimées, & qui marquent l'abondance & la delicateſſe de ſon eſprit. De ce nombre eſt la deſcription de la maiſon de Seaux de Monſieur Colbert; petit Poëme des plus ingenieux & des plus agreables qui ſe ſoient faits de ce temps-cy. La harangue qu'il prononça en entrant dans l'Academie & deux autres qu'il fit au Roy ſur ſes conqueſtes à la teſte de cette Compagnie ont fait voir qu'il n'eſtoit pas moins bon Orateur que bon Poëte, ſur tout lors-qu'ayant appris la nouvelle de la mort de Monſieur de Turenne au moment qu'il alloit haranguer le Roy, il en parla ſur le champ d'une maniere ſi juſte & ſi ſpirituelle qu'il ſeroit mal-aiſé d'exprimer la ſurpriſe qu'en eut toute la Cour. Je ne dois pas oublier que dans la charge d'Auditeur des Comptes qu'il a exercée pendant quinze ou ſeize ans, il en a fait toutes les fonctions avec autant d'exactitude, que les plus habiles de ſes confreres qui n'avoient point d'autre employ ny d'autre occupation.

Sur la fin de ſa vie il eut regret d'avoir donné ſon temps à faire des Opera, & il prit la réſolution de ne plus compoſer de vers que pour chanter les louanges de Dieu, & les grandes actions de ſon Prince. Il commença par un Poëme ſur la deſtruction de l'Hé-

l'Héreſie, dont voicy les quatre premiers vers.

Je n'ai que trop chanté les jeux & les amours;
Sur un ton plus ſublime il faut me faire entendre :
Je vous dis adieu Muſe tendre;
Je vous dis adieu pour toûjours.

Il a laiſſé deux filles dans le monde, l'une mariée à Monſieur le Brun Auditeur des Comptes, neveu de l'excellent Monſieur le Brun premier Peintre du Roy, & l'autre à Monſieur Gaillard Conſeiller de la Cour des Aydes. Il mourut le 26. Novembre 1688. âgé de 53. ans.

Jean de la Fontaine, de l'Academie Françoiſe.

MOnſieur DE LA FONTAINE naquit à Chaſteau-Thierry en l'année 1621. Son pere, Maiſtre des Eaux & Foreſts de ce Duché le reveſtit de ſa charge dés qu'il fut capable de l'exercer, mais il y trouva ſi peu de gouſt, qu'il n'en fit la fonction, pendant plus de vingt années, que par complaiſance. Il eſt vray que ſon pere eut pleine ſatisfaction ſur une autre choſe qu'il

qu'il exigea de luy, qui fut qu'il s'appliquaſt à la Poëſie, car ſon fils y reüſſit au de-là de ce qu'il pouvoit ſouhaiter. Quoy que ce bon homme n'y connuſt preſque rien, il ne laiſſoit pas de l'aimer paſſionnément, & il eut une joye incroyable, lors qu'il vit les premiers vers que ſon fils compoſa.

Ces vers ſe reſſentoient comme la pluſpart de ceux qu'il a faits depuis, de la lecture de Rabelais & de Marot, qu'il aimoit & qu'il eſtimoit infiniment. Le talent merveilleux que la nature luy donna, n'a pas eſté inferieur à celuy de ces deux Auteurs, & luy a fait produire des ouvrages d'un agrément incomparable. Il s'y rencontre une ſimplicité ingenieuſe, une naïveté ſpirituelle, & une plaiſanterie originale qui n'ayant jamais rien de froid, cauſe une ſurpriſe toûjours nouvelle. Ces qualitez ſi delicates, ſi faciles à degenerer en mal & à faire un effet tout contraire à celuy que l'Auteur en attend, ont plû à tout le monde, aux ſerieux, aux enjoüez aux Cavaliers, aux Dames, & aux vieillards, de meſme qu'aux enfans.

Jamais perſonne n'a mieux merité d'être regardé comme original, & comme le premier en ſon eſpece. Non ſeulement il a inventé le genre de Poëſie, où il s'eſt appliqué, mais il l'a porté à ſa derniere perfection; de ſorte qu'il eſt le premier, & pour l'avoir inventé, & pour y avoir tellement excellé que perſonne ne pourra jamais

avoir que la ſeconde place dans ce genre d'écrire. Les bonnes choſes qu'il faiſoit luy couſtoient peu, parce qu'elles couloient de ſource, & qu'il ne faiſoit preſque autre choſe que d'exprimer naturellement ſes propres penſées, & ſe peindre luy-meſme. S'il y a beaucoup de ſimplicité & de naïveté dans ſes ouvrages, il n'y en a pas eu moins dans ſa vie & dans ſes manieres. Il n'a jamais dit que ce qu'il penſoit, & il n'a jamais fait que ce qu'il a voulu faire. Il joignit à cela une humilité naturelle, dont on n'a guéres vû d'exemple; car il eſtoit fort humble ſans eſtre devot, ni meſme regulier dans ſes mœurs, ſi ce n'eſt à la fin de ſa vie qui a eſté toute Chreſtienne. Il s'eſtimoit peu, il ſouffroit aiſément la mauvaiſe humeur de ſes amis, il ne leur diſoit rien que d'obligeant, & ne ſe faſchoit jamais, quoy qu'on luy dit des choſes capables d'exciter la colere & l'indignation des plus moderez. Monſieur Fouquet alors Sur-Intendant des Finances luy donna une penſion, & lui fit beaucoup d'accueil ainſi qu'à ſes ouvrages, dont il y en a pluſieurs où il l'a loué trés-ingenieuſement, & où les beautez de ſa maiſon de Vaux-le-Vicomte ſont dépeintes avec une grace admirable. Le peu de ſoin qu'il eut de ſes affaires domeſtiques, l'ayant mis en eſtat d'avoir beſoin du ſecours de ſes amis, Madame de la Sabliere, Dame d'un merite ſingulier & de beaucoup d'eſprit le receut chez elle, où il a demeuré prés de vingt ans.

ans. Aprés la mort de cette Dame Monſieur d'Hervart qui aimoit beaucoup Mr. de la Fontaine le pria de venir loger chez luy, ce qu'il fit, & il y eſt mort au bout de quelques années.

Il a compoſé de petits Poëmes épiques, où les beautez de la plus grande Poëſie ſe rencontrent, & qui auroient pû ſuffire à le rendre celebre ; mais il doit ſon principal merite & ſa grande reputation à ſes Poëſies ſimples & naturelles. Son plus bel ouvrage & qui vivra éternellement, c'eſt ſon recueil des fables d'Eſope qu'il a traduites ou paraphraſées. Il a joint au bon ſens d'Eſope des ornemens de ſon invention ſi convenebles, ſi judicieux & ſi réjouiſſans en meſme temps, qu'il eſt mal aiſé de faire une lecture plus utile & plus agreable tout enſemble. Il n'inventoit pas les fables, mais il les choiſiſſoit bien, & les rendoit preſque tousjours meilleures qu'elles n'eſtoient. Ses contes qui ſont la pluſpart de petites nouvelles en vers ſont de la meſme force, & l'on ne pourroit en faire trop d'eſtime s'il n'y entroit point preſque par tout trop de licence contre la pureté ; les images de l'amour y ſont ſi vives qu'il y a peu de lectures plus dangereuſes pour la jeuneſſe, quoy que perſonne n'ayt jamais parlé plus honneſtement des choſes des-honneſtes. J'aurois voulu pouvoir diſſimuler cette circonſtance, mais cette faute a eſté trop publique & le repentir qu'il en a fait paroiſtre pendant les deux

ou trois dernieres années de ſa vie a eſté trop ſincere pour n'en rien dire. Il eſtoit de l'Academie Françoiſe, & lors-qu'il témoigna ſouhaitter d'en eſtre, il écrivit une lettre à un Prelat de la Compagnie, où il marquoit & le déplaiſir de s'eſtre laiſſé aller à une telle licence, & la reſolution où il eſtoit de ne plus compoſer rien de ſemblable. Il mourut à Paris le 13. Avril 1695. âgé de 74. ans avec une conſtance admirable & toute Chreſtienne.

Jean-Baptiſte Lully, Sur-Intendant de la Muſique du Roy.

L'Excellent homme qui ſe preſente icy, ne devoit point, eſtant né en Italie, trouver place dans ce recueil, ſuivant la loy que nous nous ſommes impoſée de n'y admettre que des François; mais il eſt venu en France dans un ſi bas âge, & il s'y eſt naturaliſé de telle ſorte qu'on n'a pû le regarder comme un étranger. D'ailleurs tous ſes ouvrages de Muſique, & le genie meſmes qui les a produits ayant eſté formez chez nous, il ne faut pas s'eſtonner ſi nous avons cru eſtre en droit de nous en faire honneur.

A ſon arrivée en France il s'attacha auprés de Mademoiſelle de Montpenſier, mais le

le Roy qui a le gouſt ſi exquis pour toutes les belles choſes, n'eut pas pluſtoſt ouy des airs de ſa compoſition qu'il voulut l'avoir à ſon ſervice. Il luy ordonna de prendre ſoin de ſes Violons, car il joüoit de cet inſtrument d'une maniere dont perſonne n'a jamais approché, & meſme Sa Majeſté en créa une nouvelle bande en ſa faveur, qu'on nomma les Petits Violons, qui inſtruits par luy, égalerent bien-toſt & ſurpaſſerent meſme la bande des vingt-quatre, la plus celebre de toute l'Europe. Il eſt vray qu'ils avoient l'avantage de jouer des pieces de la compoſition de Monſieur de Lully, pieces d'une eſpece toute differente de celles que juſques-là on avoit entenduës. Avant luy on ne conſideroit que le chant du Deſſus dans les pieces de violon; la Baſſe & les parties du milieu n'eſtoient qu'un ſimple accompagnement & un gros Contre-point, que ceux qui joüoient ces parties compoſoient le plus ſouvent comme ils l'entendoient, rien n'eſtant plus aiſé qu'une ſemblable compoſition. Mais Monſieur Lully a fait chanter toutes les parties preſque auſſi agreablement que le Deſſus; il y a introduit des fugues admirables, & ſur tout des mouvemens tout nouveaux, & juſques-là preſque inconnus à tous les Maiſtres; il a fait entrer agreablement dans ſes concerts juſqu'aux tambours & aux timbales, inſtrumens qui n'ayant qu'un ſeul ton ſembloient ne pouvoir rien contribuer à la beauté d'une harmonie, mais il a ſçû leur donner

des mouvemens ſi convenables aux chants où ils entroient, qui la pluſpart eſtoient des chants de guerre & de triomphe, qu'ils ne touchoient pas moins le cœur, que les inſtrumens les plus harmonieux. Il a ſçu parfaitement les regles de ſon art, mais au lieu que ceux qui l'ont precedé n'ont acquis de la réputation que pour les avoir bien obſervées dans leurs ouvrages, il s'eſt particulierement diſtingué en ne les ſuivant pas, & en ſe mettant au deſſus des regles & des preceptes. Un faux accord, une diſſonance eſtoit un écueil où échouoient les plus habiles, & ç'a eſté de ces faux accords & de ces diſſonances que Monſieur de Lully a compoſé les plus beaux endroits de ſes compoſitions par l'art qu'il a eu de les préparer, de les placer & de les ſauver.

On ne luy a pas ſeulement l'obligation d'avoir compoſé des pieces de Muſique qui ont fait pendant un trés-long temps les delices de toute la France, & qui ont paſſé chez tous les étrangers; mais d'avoir donné une nouvelle face à la Muſique & de l'avoir renduë commune & familiere à tout le monde. Quand il eſt venu en France il y avoit prés de la moitié des Muſiciens qui ne ſçavoient pas chanter à livre ouvert: la pluſpart de ceux meſmes qui chantoient chez le Roy apprenoient leur partie par cœur avant que de la chanter. Aujourd'huy il n'y a preſque plus de Muſiciens, ſoit de ceux qui chantent, ſoit de ceux qui touchent des Inſtrumens,

qui

qui n'executent ſur le champ tout ce qu'on leur preſente, avec autant de juſteſſe & de propreté que s'ils l'avoient eſtudié pendant pluſieurs journées. On admiroit un Maiſtre qui ſçavoit accompagner ſur la Baſſe continuë, aujourd'huy une jeune fille qui joue du Clavecin ou du Theorbe auroit de la peine à s'entendre louer de ſi peu de choſe.

On n'a guéres veu que ceux qui ont excellé dans les chants profanes ayent eu le meſme avantage à compoſer des chants d'Egliſe, cependant il a réuſſi parfaitement dans ces deux genres de Muſique, & quand il a fait chanter des Tenebres de ſa façon, on ne l'a pas moins admiré que dans l'execution de ſes plus beaux Opera, parce qu'il a eu l'art d'entrer également bien dans l'eſprit de ces Muſiques differentes. C'eſt ce qui porta le Roy à le faire Sur-Intendant de ſa Muſique, charge qu'il meritoit ſouverainement, & à laquelle il joignit peu de temps aprés celle de Secretaire du Roy. Il mourut à Paris le 22. Mars 1687. dans la cinquante quatriéme année de ſon âge; il eſt enterré dans l'Egliſe des Petits Peres Auguſtins déchauſſez, où il a fait baſtir une Chapelle, & où ſa veuve luy a fait élever un trés-beau Mauſolée. Il a laiſſé ſix enfans, trois garçons & trois filles.

Rien n'eſt comparable à la beauté de tous les Opera qu'il a faits. Comme dans ces ouvrages il a joint à la force du genie de ſa nation, la politeſſe & les agrémens de la

noſtre, l'Italie n'a preſque rien qu'elle puiſſe leur oppoſer. C'eſt une varieté inconcevable de modulations & de mouvemens. Ce ſont tous airs qui ſans ſe reſſembler ont cependant un certain caractere de douceur & de nobleſſe, qui marque leur commune origine. Il eſt vray qu'il a eu le bonheur de trouver un Poëte dont les vers ont eſté dignes de ſa muſique, & tels qu'il pouvoit les deſirer pour bien mettre en leur jour toutes les beautez & toutes les delicateſſes de ſon art, mais ce bonheur luy eſtoit deu, afin qu'il ne reſtaſt rien à deſirer à ſes ouvrages.

Francois Manſart, Architecte.

FRANCOIS MANSART nâquit à Paris en l'année 1598. Son pere qui eſtoit Architecte, & qu'il perdit fort jeune, le laiſſa entre les mains de ſon beaufrere qui eſtoit de la meſme profeſſion & qui eut ſoin de luy apprendre les premiers élemens de l'Architecture. Ce jeune éleve avoit apporté en naiſſant toutes les diſpoſitions neceſſaires pour reüſſir dans ce bel art, un gouſt exquis & un eſprit ſolide & profond, qui cherchoit toûjours quelque choſe de plus beau que ce qu'il voyoit faire aux autres. La pratique qu'il joignit de bonne

bonne heure à l'étude & aux reflexions, luy acquit en peu de temps beaucoup d'habileté & beaucoup de reputation. Ses penſées eſtoient nobles & grandes pour le deſſein general d'un édifice, & ſon choix tousjours heureux & delicat pour les profils de tous les membres d'Architecture qu'il y employoit.

Ses ouvrages qui ont embelli Paris & ſes environs, & meſmes pluſieurs Provinces ſont en ſi grand nombre, que je ne rapporteray que les principaux. Les premiers ont eſté le portail de l'Egliſe des Feüillans de la ruë Saint Honoré, le chaſteau de Berny, & le chaſteau de Baleroy en Normandie, enſuite celuy de Blerancour, une partie de Choiſy ſur Seine & de celuy de Petit-bourg. Le nouveau chaſteau de Blois eſt tout entier de ſa façon, & il a fait une partie des dedans de Richelieu & de Coulommiers. Il a fait tous les dehors du chaſteau & des jardins de Geſvres en Brie, & la plus grande partie de celuy de Freſne, où il y a une Chapelle qui eſt en meſme temps, & le modele de l'Egliſe du Val-de-Grace à Paris & un chef d'œuvre d'Architecture. Le chaſteau de Maiſons dont il a fait faire tous les baſtimens & tous les jardinages, eſt d'une beauté ſi ſinguliere, qu'il n'eſt point d'étrangers curieux qui ne l'aillent voir comme une des plus belles choſes que nous ayons en France. L'hoſtel de la Vrilliere & l'hoſtel de Jar qu'il fiſt conſ-

truire environ dans le meſme temps, ne meritent pas moins d'eſtre conſiderez pour la beauté & l'élegance de leur Architecture. L'Egliſe des Filles de Sainte Marie dans la ruë Saint Antoine eſt de luy, de meſme qu'une partie de l'hoſtel de Conty, l'hoſtel de Bouillon, & le portail des Minimes de la place Royale, juſqu'à la premiere corniche ſeulement. Il a baſti pluſieurs choſes à l'hoſtel de Carnavalet de trés-bon gouſt, ſur tout le corps de logis ſur la ruë, où il a conſervé l'ancienne porte & des bas-relief, dont elle eſt ornée, parce qu'il les trouva trés-beaux, & qu'il n'eut point cette maligne envie de pluſieurs Architectes qui ne manquent point de faire abbatre les morceaux d'Architecture, dont la comparaiſon avec les leurs pourroit leur eſtre deſavantageuſe. L'Egliſe du Val-de Grace a eſté bâtie ſur ſon deſſein, & conduite par luy juſqu'au deſſus de la grande corniche du dedans. Lorſqu'on en eſtoit-là, on fit entendre à la Reine Mere Fondatrice du Couvent, que cette Egliſe ſur le pied qu'elle eſtoit commencée ne pouvoit s'achever qu'avec des ſommes immenſes, & qui excederoient beaucoup celles que Sa Majeſté y avoit deſtinées. Elle s'en plaignit à Monſieur Manſart, & n'ayant pas receu de ſes reſponſes toute la ſatisfaction qu'elle en attendoit, Elle chargea d'autres Architectes de ce qui reſtoit à faire. C'eſt aſſeurement une des plus belles Egliſes qu'il y ayt au monde,

mais

mais il y a lieu de croire qu'elle auroit eſté encore plus belle ſi Monſieur Manſart y euſt mis la derniere main. Elle n'auroit peut-eſtre pas eſté chargée de tant d'ornemens de Sculpture, mais elle n'en auroit pas eſté moins ornée. Peut-eſtre auſſi que le Dome quelque beau & majeſtueux qu'il ſoit, auroit eu quelque choſe de plus élegant & de plus degagé, s'il euſt eſté fait entierement dans le gouſt de Manſart. L'on peut en juger ainſi par la beauté du Dome des Invalides fait par Monſieur Manſart d'aujourd'huy premier Architecte de Sa Majeſté, digne neveu de celuy dont je parle, parce qu'il a le meſme gouſt que ſon oncle.

Cet excellent homme qui contentoit tout le monde par ſes beaux ouvrages ne pouvoit ſe contenter luy-même ; il luy venoit toûjours en travaillant de plus belles idées que celles où il s'étoit arreſté d'abord, & ſouvent il a fait refaire juſqu'à deux & trois fois les meſmes morceaux, pour n'avoir pû en démeurer à quelque choſe de beau, lors que quelque choſe de plus beau ſe preſentoit à ſon imagination. C'a eſté cette abondance de belles penſées qui a empêché que la façade principale du Louvre n'ait eſté bâtie ſous ſa conduite & ſur ſes deſſeins ; & parce que la poſterité ſera eſtonnée que dans le temps où il eſtoit dans ſa plus grande reputation, on ayt fait venir en France pour cet ouvrage le Cavalier Bernin, qui aſſeurement n'avoit aucun avantage ſur luy du

coſté

coſté de l'Architecture, je me croy obligé de dire comment la choſe ſe paſſa. Monſieur Colbert, avant que d'envoyer à Rome pour avoir des deſſeins des meilleurs Architectes d'Italie, manda Monſieur Manſart & le pria d'apporter ceux qu'il avoit faits pour le Louvre. Il luy dit qu'il ſeroit bien aiſe de luy voir baſtir la façade de ce palais, ne doutant point que s'agiſſant de ſervir le Roy dans un ouvrage ſi important, il ne fit quelque choſe d'admirable. Monſieur Manſart ouvrit ſon porte-feuille, & fit voir pluſieurs deſſeins tous trés-beaux & trés-magnifiques, mais dont il n'y en avoit pas un ſeul qui fuſt fini & arreſté. Il y avoit par tout deux ou trois penſées differentes à choiſir; l'une marquée avec du crayon, l'autre avec de l'encre, & l'autre avec de la ſanguine. Monſieur Colbert témoigna eſtre extrêmement ſatisfait de la beauté & de l'abondance de toutes ces differentes idées, mais il ajoûta qu'il falloit ſe déterminer, prendre les plus belles & les mettre au net, enſuite les preſenter au Roy pour en choiſir une, aprés quoy il n'y auroit plus qu'à l'executer promptement ſans y rien changer. Monſieur Manſart répondit, qu'il ne pouvoit ſe lier ainſi les mains, & qu'il vouloit ſe conſerver toûjours le pouvoir de mieux faire, & ſe rendre par-là plus digne de l'honneur que l'on luy faiſoit. Monſieur Colbert luy répondit que s'il n'eſtoit queſtion que d'un bâtiment pour luy, il n'auroit aucun chagrin

de

de le voir abbatre huit & dix fois de ſuite, pourveu qu'il parvinſt à avoir un édifice de ſa façon, mais que s'agiſſant d'un bâtiment pour le Roy, & d'un bâtiment tel que le Louvre, il ne pouvoit ni ne devoit y faire travailler aux conditions que Monſieur Manſart demandoit. Ils perſiſterent l'un & l'autre dans leur réſolution, & la choſe en demeura-là. Il mourut au mois de Septembre 1666. âgé de ſoixante-neuf ans. C'eſt luy qui a inventé cette ſorte de couverture qu'on nomme Manſarde, ou en briſant les toits on augmente l'eſpace qu'ils renferment, & on troûve moyen d'y pratiquer des logemens trés-commodes & trés-agreables.

Nicolas Pouſſin, Peintre.

QUand on eſt né pour exceller dans quelque art, ou dans quelque ſcience, les ſemences que la nature en a jettées dans l'ame, germent de ſi bonne heure qu'on en voit des marques viſibles dés la premiere enfance. Nicolas Pouſſin, qui venoit au monde pour eſtre un des meilleurs Peintres de ſon ſiécle, fit connoiſtre ſon talent dés que ſa main fut aſſez forte pour exprimer par des lineamens les images qu'il avoit dans l'eſprit. Il nâquit en 1594. à Andely en Normandie, où il ſe trouva un Pein-

Peintre nommé Varin, qui jugeant où pouvoient aller de tels commencemens, conſeilla à ſes parens, qui eſtoient fâchez de le voir s'amuſer à deſſigner, au lieu de s'appliquer aux études ordinaires, de le laiſſer ſuivre ſon inclination, & il l'aida beaucoup de ſes conſeils & de ſes préceptes. Dés qu'il eut atteint l'âge de dix-huit ans il vint à Paris, où aprés avoir étudié ſous differens maiſtres, il fit quelques voyages en Province, & particulierement à Blois, où il peignit deux Tableaux dans l'Egliſe des Capucins qu'on va voir avec admiration, quoy qu'ils ſe reſſentent un peu de la foibleſſe de ſon âge. Il fit ſix Tableaux à détrampe pour la ceremonie de la canoniſation de Saint Ignace & de Saint François Xavier, & quoy que ces ſix Tableaux euſſent eſté faits en ſix jours ou peu davantage, ils furent trés-eſtimez & luy firent beaucoup d'honneur. Le Cavalier Marin excellent Poëte Italien s'eſtant trouvé à Paris dans ce temps-là, ils firent amitié enſemble, & le plaiſir que prit le Pouſſin à repreſenter les plus belles penſées de ſon amy, tirées la plûpart de ſon Poëme de l'Adonis, ne ſervit pas peu à réveiller & à augmenter en luy le genie poëtique de l'invention, ſi neceſſaire aux Peintres.

Il alla à Rome & y arriva au printemps de l'année 1624. Ses ouvrages n'y furent pas eſtimez d'abord, quoy que trés-beaux, parce que ſa maniere de peindre n'étoit pas du gouſt qui regnoit alors, il arriva même

que

que les copies qu'on en fit ſe vendirent davantage que ſes originaux, & il ne toucha que ſoixante écus du Tableau de la Peſte, que le Duc de Richelieu a depuis acheté mille écus. Il portoit toûjours des tablettes ſur leſquelles il déſſinoit en paſſant dans les ruës les attitudes qui luy ſembloient belles & dignes d'eſtre remarquées, & les beaux morceaux de païſages, lors qu'il eſtoit à la campagne. Il apprit les Mathematiques du Pere Mathé Zoccollini, & l'Anatomie du Vaſale. Il s'appliqua particulierement à faire des Tableaux de Chevalet d'une moyenne grandeur où les figures fuſſent aſſez grandes pour en pouvoir bien remarquer toutes les proportions, & y placer tout le détail des expreſſions les plus fines & les plus délicates. Le nombre des beaux Tableaux qu'il a faits eſt preſque innombrable.

Entre les plus celebres on compte les ſept Sacremens qu'il a peints deux fois; la premiere pour le Cavalier del Pozzo ſon intime amy, & la ſeconde pour Monſieur de Chantelou Maiſtre d'Hoſtel du Roy; pluſieurs évenemens de l'Hiſtoire de Moyſe, comme ſon expoſition ſur les eaux du Nil, la Manne qui tombe dans le Deſert & le frappement de la Roche; Rebecca, les Aveugles de Jericho, celuy du Deluge, celuy de Pyrrhus, & pluſieurs autres qui ſont un des principaux ornemens du cabinet du Roy.

Monſieur Deſnoyers qui l'eſtimoit & l'aimoit

moit beaucoup, l'obligea par les lettres preſſantes qu'il luy écrivit, & par celles qu'il porta le Roy à luy écrire, de venir en France pour honorer la Sur-Intendance des Bâtimens que Sa Majeſté venoit de luy donner. Les premiers ouvrages qu'on luy fit faire dés qu'il fut arrivé fut le Tableau d'Autel de la Chapelle de Saint Germain en Laye, qui eſt une Cene, où la beauté de l'ordonnance, & particulierement l'enceinte des lumieres ne reconnoiſſent rien de plus beau en ce genre-là. Il fit, à peu prés dans le même temps, le Tableau du grand Autel du Noviciat des Jeſuïtes qui eſt de la même force. Il fut chargé de faire des deſſeins pour la grande gallerie du Louvre. Il eſt aiſé de s'imaginer qu'avec le merite qu'il avoit, & qu'ayant eſté mis à la teſte de tous les ouvrages de Peinture, & en quelque façon d'Architecture, parce qu'il y en entroit beaucoup dans le deſſein du plafond de cette gallerie, il ne manqua pas d'ennemis qui le contredirent, mais il ſoûtint ſon deſſein par de trés-bonnes raiſons, faiſant voir que s'il n'eſtoit pas auſſi orné ni auſſi chargé d'ouvrages que l'auroient voulu ſes adverſaires, il le faiſoit à cauſe de la longueur de ce vaiſſeau, afin que la veüe ne fuſt pas fatiguée d'un trop grand nombre de differens objets, afin que l'ouvrage ſe puſt achever & ne fuſt pas d'une dépenſe immenſe, & en quelque façon ſans bornes. On luy reprocha que dans pluſieurs de ſes Tableaux il y avoit quelque choſe de dur,

dur, de ſec, & d'immobile, défaut qu'on prétendoit venir de ce qu'il s'étoit trop appliqué à étudier & à copier les Bas-reliefs antiques. Quelques-uns le blâmerent auſſi d'avoir donné à l'air de teſte du CHRIST du Tableau de Saint-Germain en Laye & de pluſieurs autres Tableaux, quelque choſe qui tenoit plus d'un Jupiter tonnant que du Sauveur du monde, & enfin qu'ayant voulu trop s'éloigner des manieres douces & tendres qui étoient fort à la mode, comme celles de l'Albane & du Guide, auquel il préferoit beaucoup le Dominiquain, comme plus fort dans le deſſein & dans les expreſſions, il avoit donné un peu trop dans la maniere auſtere & préciſe. D'autres prétendent que ces défauts ne ſont autre choſe que des beautez un peu trop grandes pour les yeux qui n'y ſont pas accoûtumez. Quoy qu'il en ſoit, perſonne n'a été plus loin pour bien marquer le vray caractére de ſes perſonnages, & ſur tout pour la beauté, la nobleſſe & la naïveté des expreſſions, qui eſt ſans contredit la plus belle & la plus touchante partie de la Peinture. Il mourut à Rome le 19. Novembre 1665. âgé de 71. ans & cinq mois.

Charles le Brun, Premier Peintre du Roy.

ON a de la peine à remonter aſſez haut dans la vie de l'excellent homme dont je vais parler, pour trouver un temps où il ne fuſt pas déja un Peintre trés-habile. On voit un portrait de ſon ayeul, Sculpteur à Paris, qu'il fit à l'âge de dix ou douze ans, où l'on remarque autant d'art & de force que dans les ouvrages des meilleurs Peintres. On peut voir auſſi ſur une des cheminées du Palais Royal un Hercule aſſommant les chevaux de Diomede, qu'il fit à l'âge de quinze ans, & qui fait honte à la plûpart des Tableaux des meilleurs Maiſtres.

Il eſtudia ſous Simon Voüet premier Peintre du Roy, trés-habile dans ſa profeſſion, qu'il égala & ſurpaſſa en peu de temps, ayant toûjours eu la force de ne rien prendre de ce qu'il pouvoit y avoir de moins bon dans la manieré de ſon Maiſtre. Outre le don de peindre qu'il avoit dans un trés-haut degré, il avoit l'eſprit net & penetrant, capable de réüſſir en tout ce qu'il auroit voulu entreprendre. Monſieur le Chancelier Seguier touché des bonnes qualitez de

de ce jeune Peintre le fit voyager en Italie où il enleva preſque tous les ſecrets de ſon art enfermez dans les beaux ouvrages qui s'y trouvent. Il y fit une eſtude particuliere, ſur les Bas-reliefs antiques, de tous les habillemens, de toutes les armes, & de tous les uſtenciles dont ſe ſervoient les Anciens ſelon les differens pays, & par une continuelle lecture de l'Hiſtoire & de la Fable, il acquit une connoiſſance ſi exacte des differens caracteres de tous les heros, & de tous les hommes; de leurs uſages, & de leurs couſtumes, que perſonne n'a jamais repreſenté toute ſorte de ſujets avec plus de naïveté & plus de bienſeance, & n'a mieux obſervé ce que les Maîtres de l'art appellent *le Coſtume*. Pour s'en convaincre il ne faut que voir les cinq grands Tableaux qu'il a faits de l'Hiſtoire d'Alexandre, & particulierement celuy de la famille de Darius, où les airs de teſte ne donnent pas moins à connoiſtre les differens pays des perſonnes qui y ſont repreſentées, que leurs habillemens fidellement deſignez ſur l'Antique. Ces cinq Tableaux ſont peut-eſtre en leur genre les plus beaux qu'il y ait au monde, & l'on peut eſperer que quelque que ſoit la prévention où l'on eſt pour tout ce qui vient d'Italie, & le peu d'eſtime que les François font des ouvrages de leur ſiecle, & ſur tout de leurs compatriotes, on leur rendra la juſtice qui leur eſt dûe, lorſque le temps y aura ajoûté la beauté, & ſi cela ſe peut dire, le

vernis qu'il donne toûjours aux excellens Tableaux.

Son plus grand ouvrage eſt le plafond de la gallerie de Verſailles, où l'Hiſtoire du Roy eſt repreſentée d'une maniere allegorique & trés-ingenieuſe. Il a peint la voute du grand eſcalier de ce meſme château d'une freſque admirable, on y voit les Muſes occupées à celebrer les actions & les vertus du meſme Prince. Le plafond de cet eſcalier a eſté gravé de meſme que les cinq Tableaux de l'Hiſtoire d'Alexandre, les Eſtampes en ſont recherchées & admirées de tout le monde. Le recueil des Eſtampes gravées d'aprés ſes ouvrages eſt le plus ample & le plus nombreux qui ait jamais été fait d'aprés les Tableaux d'aucun autre Peintre.

Comme il avoit un genie univerſel, & que le Roy qui l'eſtimoit beaucoup, & qui l'avoit choiſi pour ſon premier Peintre, luy avoit auſſi donné une direction generale ſur toutes les manufactures des Gobelins; on peut dire que tout ce qui s'eſt fait dans les manufactures de cette maiſon, tapiſſeries, cabinets, ouvrages d'Orfevrerie, de Marqueterie, tiennent de luy ce qu'ils ont de beau & d'élegant, le tout ayant été travaillé ſur ſes deſſeins, ſous ſes yeux & ſous ſa conduite, de même que la plûpart des ouvrages de Peinture & de Sculpture qui ont été faits de ſon temps à Verſailles & aux autres maiſons Royales. C'eſt ſur ſes deſſeins

deſſeins peints en grand par ſes meilleurs éleves, que les Tapiſſeries de l'Hiſtoire du Roy ont été faites de même que celles des élemens & des quatre ſaiſons de l'année. Cette étendue de genie eſt une choſe qu'on a de la peine à concevoir, & qu'on ne peut trop admirer. Je ne parle point des Tableaux de Chevalet & de pluſieurs autres qu'il a faits pour les Egliſes de Saint Sulpice, des Carmelites & pluſieurs autres encore, parce que le nombre en eſt trop grand, & qu'ils ſont expoſez à la vûë de tout le monde. Il gouvernoit la Manufacture des Gobelins & tous ceux qui y travailloient, comme auroit fait un pere de famille, preſque ſans ceſſe occupé à leur donner de l'ouvrage & à le corriger, ou à ſolliciter leurs affaires auprés des Magiſtrats, dont il étoit honoré & toûjours bien receu.

Il a laiſſé deux Traitez admirables, l'un de la Phyſionomie, & l'autre des differens Caracteres des Paſſions. Il ne s'eſt pas contenté d'expliquer par le diſcours les differens effets que chaque paſſion exprime ſur le viſage, il les a deſſignées en grand de ſa main même en pluſieurs façons differentes. Le premier crayon ne marque que le premier trait characteriſtique de chaque paſſion ſans jours & ſans ombres, le ſecond le marque davantage par un amas de petites circonſtances qu'il y ajoûte, & le troiſiéme ayant tous les jours & toutes les ombres qui luy ſont neceſſaires, ne laiſſe rien à deſirer pour l'ex-

preſſion parfaite de la paſſion. Il y a joint des figures de la plûpart des animaux qui ont quelque choſe de ce qui ſe trouve dans la phyſionomie de l'homme ; ce qui ſert à connoître leur inclination naturelle par raport à celle de ces mêmes animaux.

Il avoit entrepris un grand travail, qui étoit de peindre toutes les actions principales de la vie de JESUS CHRIST en Tableaux de Chevalet de ſix à ſept pieds de long ſur 4. piez & demy de haut. Il y en a quatre où il a mis la derniere main & qui ſont d'une beauté admirable ; Ce ſont le Portement de Croix, l'Elevation en Croix, l'Entrée en Jeruſalem & la Nativité. Il travailloit, lorſqu'il fut ſurpris de la maladie dont il eſt mort, au Tableau de la Cene, qui devoit être, ſi l'on en juge par les eſtudes qu'il avoit faites ſur la maniere dont les Juifs celebrent la Pâque, encore plus beau & plus curieux que tous les autres. Il mourut aux Gobelins le douziéme Février 1690. & fut enterré à Saint Nicolas du Chardonnet, où ſa veuve luy a fait élever un tombeau trés-magnifique, celuy de ſa mere qui eſt de ſon deſſein, & un Tableau d'Autel repreſentant Saint Charles Borromée dans la ferveur de la priere, peint par luy-même, ſont avec ſon Mauſolée une des plus belles Chapelles qu'il y ayt à Paris.

Euſta-

Euſtache le Sueur, Peintre.

ON peut dire de l'excellent Peintre dont je vais parler, qu'il ne luy a manqué qu'une choſe, qui eſt de vivre plus long temps, car s'il euſt continué à ſe perfectionner dans la Peinture à proportion de ce qu'il a fait juſqu'à l'âge de 38. ans où il eſt mort, il auroit ſurpaſſé ou du moins égalé tout ce qu'il y a jamais eu de grands Peintres. Cette deſtinée luy eſt commune avec Raphaël qui mourut environ dans le même âge.

Il fut de l'Academie Royale de Peinture & de Sculpture dés les premiers jours de ſon établiſſement. Il étudia ſous Voüet comme tous les jeunes Peintres de ſon temps, & au lieu que les diſciples ſe font tous eſtimer à proportion de ce qu'ils imitent bien leur maître, celuy-cy, de même que Monſieur le Brun, & quelqu'autres encore qui avoient un genie ſuperieur pour la Peinture, s'eſt fait conſiderer pour avoir quitté de bonne heure la maniere de ſon maître, parce qu'encore que Voüet fuſt trés-habile homme, le Sueur avoit un gouſt beaucoup plus exquis & plus delicat. Le premier ouvrage de conſequence qu'il entreprit, fut la vie de Saint Bruno qu'il peignit

gnit dans le Cloistre des Chartreux de Paris dans vingt-deux Tableaux d'une beauté admirable, & dont quelques-uns par une malice incroyable, & de laquelle on n'a jamais pû découvrir les Autheurs, ont esté gastez considerablement dans les endroits où il y avoit de plus nobles & de plus vives expressions. Il fit tout cet ouvrage en trois années. On a de la peine à comprendre, quand on considere avec quel soin & avec quelle estude tous les Tableaux sont peints, comment il a pû en venir à bout en si peu de temps, cependant quelques beaux qu'ils soient, il faut convenir que ceux qu'il a faits depuis en divers endroits le sont la plus-part encore davantage du costé de la correction & de la force de la couleur. Un des plus beaux est celuy qu'il fit pour estre mis à Nôtre-Dame en l'année 1650. suivant la coûtume que les Orfevres observent depuis long-temps d'y en presenter un tous les ans au premier jour du mois de May. Saint Paul y est representé prêchant dans la ville d'Ephese & convertissant les Gentils qui apportent leurs livres de sciences profanes pour estre brulez. Il a fait un Tableau d'un CHRIST mourant pour les Capucins de la ruë Saint Honoré; un Tableau de la Magdelene, & un autre du Martyre de Saint Laurent pour l'Eglise de Saint Germain de l'Auxerrois, & quelques Tableaux de l'Histoire de Saint Martin pour les Religieux de Marmoutier.

Il

Il fit ſur la fin de ſa vie deux Tableaux de l'Hiſtoire de Saint Gervais & de Saint Prothais pour eſtre copiez comme ils l'ont eſté dans les Tapiſſeries qu'on voit à Saint Gervais ; ces Tableaux ſont d'une beauté extraordinaire.

Ce que le Sueur avoit de plus remarquable, c'eſt qu'il n'y avoit rien d'affecté dans ſa maniere. C'eſtoit la belle nature priſe d'aprés l'idée du beau qu'il repreſentoit en autant de façons differentes, que les differens ſujets le demandoient, n'ayant aucunes attitudes, aucunes manieres de groupper, de diſpoſer, de drapper ou de colorier qui luy fuſſent plus ordinaires que les autres, marque certaine de la force & de la facilité d'un genie qui ne s'aſſujettiſſant à rien de ce qu'il a veu, ni meſme de ce qu'il a fait, ſe figure les objets ſelon que le demande la vrayſemblance de ſon Hiſtoire, peignant ce qu'il voit dans ſon idée quand il travaille d'invention, comme il peint ce qu'il voit au dehors de luy, quand il travaille d'aprés nature. Son bon gouſt luy avoit fait prendre dans l'eſtude des Figures & des Bas reliefs antiques, ce qu'ils ont de grand, de noble & de majeſtueux, ſans en imiter ce qu'ils peuvent avoir de ſec, de dur & d'immobile, & luy faiſoit tirer des ouvrages modernes ce qu'ils ont de gracieux, de naturel & d'aiſé, ſans tomber dans le foible & le meſquin qu'on leur reproche.

Quelques gens ont trouvé qu'il luy manquoit d'avoir eſté à Rome; mais on ne remarque point dans ſes ouvrages ce qui a pû les faire parler de la ſorte, ſes Tableaux ayant tout le bon gouſt & toute la nobleſſe que l'on peut prendre en Italie. Il a eſté vray long-temps qu'il falloit aller à Rome & y eſtudier un temps conſiderable pour réüſſir dans la Peinture & dans la Sculpture, mais cette maxime commence à n'eſtre plus vraye depuis qu'on a tranſporté en France une partie des plus beaux Tableaux & des plus belles Statuës qui faiſoient aller en Italie; parce que ſi on n'a pas les Figures en original, on les a du moins fort bien moulées, ce qui ſuffit pour en prendre le gouſt & la maniere. Il n'y a plus guéres que ceux qui ſe connoiſſent peu en ces ſortes de choſes & qui veulent pourtant paroiſtre connoiſſeurs qui pretendent que cela ſoit ainſi, parce qu'il eſt bien plus aiſé de ſavoir, ſi un ouvrier a eſté à Rome, ou s'il n'y a pas eſté, que de ſavoir ſi ſon ouvrage eſt excellent ou mediocre. On ne diſconvient pas qu'il ne ſoit trés-utile à un Peintre de voyager en Italie pour ſe former le gouſt ſur les beaux ouvrages qu'on y trouve de tous coſtez, mais l'exemple de celuy dont je parle fait bien voir que cette condition n'eſt pas abſolument neceſſaire pour rendre un homme habile dans ce bel art. Il mourut au mois de May de l'année 1655. âgé de 38. ans, & eſt enterré en l'Egliſe de S. Eſtienne du Mont.

Jacques

Jacques Calot, Graveur.

JAQUES CALOT eſtoit Lorrain & nâquit à Nancy en l'année 1594. Ses parens qui eſtoient nobles, le deſtinoient à toute autre choſe qu'à la gravûre, mais ſon inclination ſe trouva tellement portée à deſſiner tout ce qu'il voyoit, que pour en avoir la liberté toute entiere, & n'en eſtre point détourné par ceux qui avoient autorité ſur luy, il ſe deroba de la maiſon de ſon pere dés ſon plus bas âge, & s'en alla à Rome pour ſe perfectionner dans l'art qu'il avoit embraſſé. Là, il fut diſciple du nommé Jules le Pariſien, Peintre habile, qui le voyant trop enclin à deſſiner des Groteſques, où il ſe plaiſoit beaucoup, l'obligea à copier les bons ouvrages des plus excellens Maiſtres pour ſe former le gouſt aux bonnes choſes. En 1612. il alla à Florence n'ayant que 18. ans, ou la premiere Eſtampe qu'il grava fut un *Ecce Homo*, avec des vers au deſſous qu'on croit eſtre de ſa façon.

Il grava pluſieurs Deſſeins de ſon Maiſtre Jules le Pariſien, mais qui n'approchent pas de ceux qu'il faiſoit d'invention, & qu'il donna en l'année 1616. Les meſmes figures qui y ſont gravées avec toutes leurs ombres, y ſont auſſi gravées

vées vis-à-vis avec le ſimple trait pour mieux en faire voir la juſteſſe du Deſſein, & auſſi afin d'aider les étudians en demeſlant les traits qui font le contour de la figure d'avec ceux qui ne ſervent que pour l'ombrer & pour luy donner du relief & de la rondeur. Coſme ſecond Grand Duc de Toſcane, pour lequel il travailloit, & qui l'aimoit beaucoup, eſtant mort, il fut invité par le Pape à venir à Rome, & par l'Empereur à aller à Vienne, mais il aima mieux venir en France, où il fit une infinité de trés-beaux ouvrages. Il grava à Paris deux veues de cette grande ville: L'une où la ville eſt regardée de l'endroit à peu prés où vient d'eſtre bati le Pont Royal, & d'où ſe voit le Louvre, le Pont-neuf, & toute la ville avec la riviere. Là ſur un grand nombre de toute ſorte de batteaux, on voit une infinité de Figures qui ſemblent eſtre toutes en mouvement; Et l'autre où la ville eſt regardée du Pont-neuf & repreſente le meſme Louvre, la Tour de Neſle, la Porte de la Conference & le Payſage au de-là avec tout ce qui ſe paſſe ſur la riviere. Ce ſont deux chefs-d'œuvres, ſoit pour la Perſpective qui y eſt admirablement bien obſervée, ſoit pour la verité des objets, ſoit pour la varieté & la naïveté des Figures.

Il grava auſſi eſtant en France trois ſieges fort memorables, celuy de Saint Martin de Ré, celuy de Breda & celuy de la Rochelle. Sur le devant les figures ſont d'une gran-

grandeur aſſez conſiderable, & dans l'eſloignement elles ſont d'une petiteſſe preſque imperceptible, & cependant auſſi diſtinguées & auſſi reconnoiſſables que ſi elles n'eſtoient qu'à quinze ou vingt pas. Les miſeres de la guerre, répreſentées en dix ou douze planches, ſont un de ſes plus beaux ouvrages. Là tout ce qui ſe peut imaginer touchant le mal que font ſouffrir les ſoldats, ou qu'ils ſouffrent eux-meſmes pendant la guerre eſt exprimé avec une naïveté admirable. On eſt ſurpris que l'imagination d'un ſeul homme ait pû ſe figurer tant de choſes ſi differentes & toutes ſous des images ſi naturelles. Il a fait des Eſtampes de tous les Saints & de tous les Myſteres contenus dans le Calendrier. Il en a fait auſſi de la pluſpart des Monnoyes de l'Europe. Il a repreſenté une infinité de Groteſques tres-agreables. Je n'entreprendray point de rapporter icy tous ſes ouvrages, il vaut mieux que le Lecteur ſe donne le plaiſir d'en voir luy-meſme le Recueil qui, quoy que trés-précieux, n'eſt pas difficile à recouvrer à cauſe du point d'honneur que les Curieux ſe font d'avoir ſon œuvre tout entier: ce point d'honneur eſt ſi vif, & l'on peut dire ſi bizarre que celle de ſes Eſtampes nommée l'Eſpiegle (qui eſt la moindre de toutes, & dont il caſſa la Planche aprés qu'on en eut tiré quelques-unes, parce qu'il n'en eſtoit pas content) s'achete vingt fois plus cher que

les

les autres pour ſe pouvoir vanter que l'on à tout.

Calot a eſté admirable en bien des parties ; mais il l'a eſté particulierement à faire les figures en petit, & à ſavoir faire trouver dans deux ou trois traits de burin, l'action, la demarche, l'intention, & meſme juſqu'à l'humeur & au caractere particulier de chaque figure. Il avoit encore une addreſſe ſinguliere à ramaſſer en peu de place une infinité de choſes, & ſi cela ſe peut dire, le don de créer de l'eſpace, car en un pouce d'etenduë il faiſoit voir diſtinctement cinq ou ſix lieües de païs & une multitude inconcevable de perſonnages. Il n'y a point eu avant luy de Graveur d'un ſemblable talent, & à la reſerve de l'excellent Monſieur le Clerc qui le ſuit à ne pas demeurer derriere, il n'en eſt point venu depuis qui en ait approché. Gaſton Duc d'Orleans l'aimoit beaucoup & prenoit un ſingulier plaiſir à le faire travailler en ſa preſence. Il mourut à Nancy le vingt-troiſiéme Mars 1635. âgé de quarante & un an. Sa femme nommée Marguerite Paſſinger luy fit élever un tombeau magnifique.

Roberé

Robert Nanteuil, Deſſinateur & Graveur.

ROBERT NANTEUIL nâquit à Rheims en l'année 1630. Son pere Marchand de cette ville prit, quoy que trés-pauvre, un grand ſoin de ſon éducation, & luy fit faire toutes ſes eſtudes. Il eut une ſi forte inclination à deſſiner dés ſon enfance, & il s'y appliqua ſi heureuſement, que ſur la fin de ſes deux années de Philoſophie, il deſſina & grava luy-même la Theſe qu'il ſoûtint. Il fit toutes ces choſes avec un tel ſuccés, qu'on ne peut s'imaginer l'honneur qu'il en reçût de toute la ville; mais comme ces talens, quoy que trés-beaux, n'étoient pas d'une grande utilité dans ſon pays natal, & que s'étant marié fort jeune, ils ne lui fourniſſoient pas dequoy ſoûtenir les dépenſes du ménage, il reſolut d'aller chercher une meilleure fortune. Il laiſſa donc ſa femme & vint à Paris, où ne ſachant comment ſe faire connoître, il s'aviſa de cette invention.

Ayant vû pluſieurs jeunes Abbez à la porte d'une Auberge proche de la Sorbonne, il demanda à la Maîtreſſe de cette Auberge ſi un Eccleſiaſtique de la ville de Rheims ne logeoit point chez elle, que malheureuſement

ment il en avoit oublié le nom, mais qu'elle pourroit bien le reconnoître par le portrait qu'il en avoit. En diſant cela il luy montra un portrait bien deſſiné & qui avoit tout l'air d'eſtre fort reſſemblant. Les Abbez qui l'avoient écouté, & qui jetterent les yeux ſur le portrait en furent ſi charmez, qu'ils ne pouvoient ſe laſſer de l'admirer & de le loüer à l'envi l'un de l'autre. Si vous voulez, Meſſieurs, leur dit-il, je vous feray vos portraits pour peu de choſe auſſi bien faits & auſſi finis que celuy-là. Le prix qu'il demanda eſtoit ſi modique qu'ils ſe firent tous peindre l'un aprés l'autre; & ces Abbez ayant encore amené leurs amis, ils vinrent en ſi grand nombre qu'il n'y pouvoit ſuffire. Cela luy fit augmenter le prix qu'il en prenoit; en ſorte qu'ayant amaſſé en peu de temps une ſomme d'argent conſiderable dans cette auberge, il s'en retourna à Rheims trouver ſa femme, à qui il conta ſon avanture, & luy montra l'argent qu'il avoit gagné. Ils vendirent auſſitôt ce qu'ils avoient à Rheims, & vinrent s'établir à Paris, où en peu de temps ſon merite fut connu de tout le monde. Il s'adonna particulierement à faire des portraits en paſtel, & à les graver enſuite pour ſervir à des Theſes; en quoy il réüſſit au delà de tous ceux qui s'en eſtoient mêlez juſqu'alors. Il ne manquoit jamais d'atraper la reſſemblance; & il ſe vantoit de s'être fait pour cela des regles trés-aſſurées.

Il

Il fit le portrait du Roy en paſtel, pour lequel Sa Majeſté luy fit donner cent loüis d'or ; enſuite il le grava dans toute ſa grandeur, c'eſt à dire, auſſi grand que nature ; ce qui n'avoit point encore eſté tenté avec ſuccés par aucun Graveur. Sa Majeſté en fut ſi ſatisfaite qu'elle créa pour luy une Charge de Deſſinateur & Graveur de ſon Cabinet, avec des appointemens de mille livres, & luy en fit expedier des Lettres patentes trés-honorables. Juſques là il avoit été preſque impoſſible aux plus habiles Graveurs de bien repreſenter, avec le ſeul blanc du papier, & le ſeul noir de l'encre, toutes les autres couleurs que demande un portrait lors qu'il eſt en grand, car lors qu'il eſt en petit, l'imagination de celuy qui le regarde les ſupplée aiſément ; cependant on croit voir dans celuy dont je parle la couleur naturelle du teint, le vermeil des joüés, & le rouge des lévres, au lieu que dans les portraits de cette même grandeur que la plûpart des autres ont fait, le teint paroit plombé, les joües livides, & les levres violettes ; en ſorte qu'on croit plûtôt voir des hommes noyez, que des hommes vivans. Ce portrait eſt peut-eſtre le plus bel ouvrage de cette eſpece qui ait jamais été fait. Il grava enſuite de la même maniere le portrait de la Reine mere, celuy du Cardinal Mazarin qui le retint auſſi pour ſon Deſſinateur & Graveur, celuy de Monſieur Duc d'Orleans, de Monſieur de Turenne, &

de quelques autres encore qui luy ont acquis une reputation qui ne finira jamais. Voicy de quelle ſorte Carlo Dati parle des ouvrages de Nanteuil dans la vie de Zeuxis. *Ces paroles d'Appollonius*, dit-il, *m'appellent à contempler avec eſtonnemeut l'artifice des Eſtampes de nos Graveurs modernes, où toutes choſes ſont ſi naïvement repreſentées; la qualité des eſtoffes, la couleur de la carnation, la barbe, les cheveux, & cette poudre legere qui ſe met deſſus; & ce qui eſt de plus important, l'âge, l'air & la vive reſſemblance de la perſonne, bien qu'on n'y employe autre choſe que le noir de l'encre & le blanc du papier, qui ne ſont pas ſeulement le clair & l'obſcur, mais l'office de toutes les couleurs. Tout cela ſe voit & s'admire, plus qu'en quelque autre ouvrage, dans les excellens portraits de l'illuſtre Nanteuil.*

Le Grand Duc voulut avoir ſon portrait en paſtel fait par luy même pour le mettre dans ſa Gallerie, où il prenoit plaiſir d'aſſembler les portraits des Peintres & des Graveurs illuſtres, particulierement lors qu'ils étoient de leur main propre. Il ſeroit trop long de rapporter icy tous ſes ouvrages, & comme il eſt aiſé d'en trouver le recueil entier chez les curieux qui ne ſont point contens qu'ils ne les ayent tous ramaſſez,

tamaſſez, je me contenteray de dire qu'il eſt compoſé de deux cens quarante Eſtampes & davantage, où preſque toutes les perſonnes les plus qualifiées de l'Eſtat ſont repreſentées de la maniere la plus noble & la plus naturelle. Ce Recueil de Portraits ſurpaſſe de beaucoup tous les autres, & par le nombre & par la beauté des Eſtampes.

Dés que le gain de ſon travail l'eut mis un peu à ſon aiſe; la premiere choſe à laquelle il penſa fut de faire venir ſon pere, pour le rendre participant du bonheur dont il jouiſſoit. Le bon homme vint, & tout mal veſtu qu'il eſtoit fut receu en décendant du Coche par ſon fils, bien mis, & habillé comme un homme fort à ſon aiſe, avec toute la tendreſſe & toutes les marques de joye imaginables; ce qui alla juſqu'à tirer des larmes de ceux qui en furent témoins. Depuis ce moment, ſon plus grand plaiſir fut de donner à ſon pere toute la ſatisfaction qu'il pouvoit deſirer; ce qu'il continua juſqu'au jour que Dieu l'enleva d'entre ſes bras. Cette pieté ne fut pas ſeulement recompenſée dés ce monde par la ſatisfaction ſolide d'avoir comblé de joye celuy dont il tenoit la vie, & par l'eſtime qu'il en acquit d'un bon & genereux naturel, mais par les graces ſingulieres que Dieu lui fit ſur la fin de ſes jours, en lui donnant les ſentimens les plus Chrétiens qu'on puiſſe avoir. Il étoit éloquent naturellement, & vif dans ſes expreſſions, mais lors que Dieu l'eut touché, rien

n'étoit plus pathetique que ce qu'il disoit sur l'amour de Dieu, & sur les autres matieres de devotion. Il faisoit aussi des vers fort agreables, & les recitoit admirablement bien. Il mourut à Paris le 18. Decembre 1678. âgé de quarante-huit ans.

Claude Ballin, Orfevre.

CLAUDE BALLIN Orfévre, né à Paris d'un pere qui étoit aussi Orfévre, a porté la beauté de son art à un degré de perfection où personne avant luy n'étoit peut-estre jamais arrivé, du moins nous reste-t-il peu de choses & des Anciens & des Modernes qu'on puisse comparer à ses ouvrages. Il avoit un discernement exquis pour prendre ce qu'il y a de plus beau dans l'Antique, & un genie admirable pour y ajoûter de son invention mille graces & mille beautez qu'on n'avoit point encore veuës. Il commença par l'estude du Dessein en copiant chez son pere les beaux Tableaux du Pouffin, & en s'exerçant dans des Academies que plusieurs particuliers tenoient alors chez eux : car en ce temps-là l'Academie Royale de Peinture & de Sculpture, & la Manufacture Royale des Gobelins n'estoient pas encore établies. Il travailloit en même temps à divers ouvrages d'Orfevrerie, où il

se

ſe rendit ſi habile, qu'à l'âge de dix-neuf ans il fit quatre baſſins d'argent de ſoixante marcs chacun, où les quatre âges du monde eſtoient repreſentez. Comme ces ſujets fourniſſent d'eux-meſmes de trés-belles idées, & qu'il ſceut les mettre dans leur plus beau jour, on regarda ces quatre baſſins comme quatre chefs-d'œuvres, & ils furent trouvez ſi beaux que quelque temps apres on les fit dorer. Le Cardinal de Richelieu les ayant achetez, Ballin fit quatre vaſes à l'antique du même deſſein que les baſſins pour les accompagner, & rendre l'aſſortiment complet. Sarraſin excellent Sculpteur de ce temps-là, eſtonné de la capacité d'un homme auſſi jeune que Ballin l'eſtoit alors, luy fit ciſeler pluſieurs bas-reliefs d'argent, & entre autres les ſonges de Pharaon qui ſont d'une beauté ſinguliere.

Il fit d'or émaillé la premiere épée & le premier hauſſe-cou que le Roy a portez, & le Chef de Saint Remy que Sa Majeſté donna à l'Egliſe de Rheims à la ceremonie de ſon Sacre. On voit dans pluſieurs Egliſes de Paris, de même qu'à Saint Denys & à Pontoiſe, des ouvrages de ſa main, tous d'une beauté & d'une élegance qui n'auront peut-eſtre jamais d'égale. Il a fait un miroir d'or de quarante marcs pour la Reine Anne d'Auſtriche, que le Roy garde encore. Il ſeroit à ſouhaiter que tant d'autres ouvrages qu'il a faits pour le Roy, ſous les ordres de Monſieur Colbert Surintendant des Baſtimens,

mens, fuſſent encore en nature. Il y avoit des tables d'une ſculpture & d'une ciſelure ſi admirables, que la matiere toute d'argent & toute peſante qu'elle eſtoit, faiſoit à peine la dixiéme partie de leur valeur. C'eſtoient des torcheres ou de grands gueridons de huit à neuf pieds de hauteur, pour porter des flambeaux ou des girandoles, de grands vaſes pour mettre des Orangers, & de grands brancards pour les porter où on auroit voulu, des cuvettes, des chandeliers, des miroirs, tous ouvrages dont la magnificence, l'élégance & le bon gouſt eſtoient peut-eſtre une des choſes du Royaume qui donnoient une plus juſte idée de la grandeur du Prince qui les avoit fait faire. Ils ont eſté fondus pour fournir aux dépenſes de la guerre. Nous avons perdu par là un des grands ornemens de noſtre ſiecle, & un monument éternel de la gloire de la nation, qu'elle auroit pû opoſer & à l'Antiquité la plus ſavante dans les beaux arts, & à tous les ſiecles qui l'ont ſuivie; mais le Roy a bien voulu ſacrifier au bien public ces marques de ſa magnificence, & diſpoſer ſes ſujets par un exemple ſi ſingulier à faire de bon cœur la meſme choſe de leurs plus beaux meubles d'argenterie. Heureuſement le ſieur de Launay excellent Orfévre & excellent Deſſinateur, qui marche ſur les traces du Sieur Ballin dont il a épouſé la niece, a deſſiné la pluſpart de ces beaux ouvrages avant qu'on les fondiſt: & comme

me on eſpere qu'il les fera graver, ce ſera quelque conſolation aux curieux ſur une perte ſi grande pour les beaux arts. Il reſte auſſi quelques petits ouvrages entre les mains des particuliers, par leſquels on pourra juger de la beauté de ceux qu'on n'a plus. Sa Majeſté luy donna, aprés la mort du Sieur Varin, la direction du Balancier des Medailles & des Jettons, qu'il a exercée juſqu'à ſa mort. Je dois remarquer que celuy dont je fais l'éloge n'a preſque jamais ſorti de Paris; ce qui montre combien eſt grande l'erreur de ceux qui croyent qu'il n'y a que ceux qui ont paſſé pluſieurs années en Italie qui puiſſent exceller dans les beaux arts. Il mourut le 22. Janvier 1678. âgé de 63. ans.

Blaiſe Paſcal.

BLAISE PASCAL fils D'ESTIENNE PASCAL Preſident en la Cour des Aides à Clermont en Auvergne & Antoinette Begon, nâquit à Clermont le dix-neuvieme Juin 1623. Son pere qui n'avoit que ce fils ne put ſe reſoudre à confier ſon éducation qu'à luy-meſme, de ſorte que celuy dont je parle n'a jamais eſté dans aucun College, & n'a jamais eu d'autre Maître que ſon Pere, qui vint à Paris pour

ne vaquer qu'à cette ſeule affaire, choſe qui luy auroit eſté impoſſible dans la Province, où l'exercice de ſa Charge & les viſites de ſes amis l'auroient trop occupé. Sa principale maxime dans cette éducation fut de tenir toûjours ſon fils au deſſus de ſon travail, c'eſt à dire de ne le faire étudier à quelque choſe que ce fuſt qu'il ne puſt la comprendre avec facilité. Pour cet éfet il ne voulut point commencer à luy aprendre le Latin qu'il n'euſt douze ans, & qu'aprés luy avoir rempli l'Eſprit d'un grand nombre d'autres connoiſſances moins difficiles.

Dans ce temps l'amour pour la verité qui a toûjours eſté la paſſion dominante de Monſieur Paſcal, luy donna un ſi grand deſir d'aprendre les Mathematiques qu'il s'y appliqua de luy-même, malgré la défenſe de ſon pere, qui deſiroit qu'il s'adonnaſt tout entier à l'étude des langues Grecque & Latine, craignant que les charmes qu'il trouveroit dans les Mathematiques ne l'en deſtournaſſent; Cependant il pouſſa tout ſeul & tout jeune qu'il étoit ſes recherches ſi avant, qu'il en vint juſqu'à la trente-deuxiéme propoſition d'Euclide, ſur la demonſtration de laquelle ſon pere le ſurprit un jour, non ſans une extréme joie de voir le progrés étonnant que ſon fils avoit fait dans cette ſcience, ſans le ſecours d'aucun autre livre, ni d'aucun Maiſtre. A l'âge de 16. il fit un Traité des Sections Coniques, qui paſſa pour un ſi grand effort d'eſprit, qu'on diſoit que depuis

puis Archimede on n'avoit rien vû de cette force. Comme il ne s'eſt jamais ſoucié de reputation, il ne voulut pas qu'on l'imprimaſt, malgré les inſtances des amis de ſon pere, qui le ſouhaitoient avec ardeur, & pour la beauté de l'ouvrage, & pour la circonſtance de l'âge de l'Auteur qui en relevoit encore le merite. A dix-neuf ans il inventa, & fit faire ſous ſes yeux cette Machine admirable d'Arithmétique avec laquelle on fait toutes ſortes de ſuputations non-ſeulement ſans plume, & ſans jettons, mais ſans ſavoir aucune Regle d'Aritmétique & ſans aucune crainte de ſe tromper. Il fut deux ans à la mettre dans la perfection où il l'a laiſſée; & cette longueur de temps ne vint point de la peine qu'il eut à inventer les mouvemens, mais de la difficulté qu'il trouva à les faire bien comprendre aux ouvriers. Il s'appliqua enſuite à diverſes experiences de Phyſique, & particulierement à celles par leſquelles l'on connoit la differente peſanteur de l'air, ſelon qu'il eſt plus ou moins éloigné de la Terre, & avec leſquelles on prouve que cette peſanteur de l'air eſt cauſe de tous les effets qu'on avoit attribuez juſques-là à l'horreur que l'on vouloit que la Nature euſt pour le vuide.

Ces experiences ont purgé la Philoſophie de cette erreur groſſiere, & ont beaucoup ſervi à la connoiſſance des choſes naturelles, & dans les Mechaniques, ſur tout au ſujet des Pompes qui agiſſent par attraction.

La Providence ayant fait naître une occaſion qui l'obligea de lire des livres & des écrits de pieté, Dieu l'éclaira de telle ſorte par cette lecture, & luy fit voir ſi nettement qu'il devoit eſtre luy ſeul l'objet de toutes ſes recherches, que dés ce moment il abandonna toutes les autres, & ſe donna tout entier à l'unique choſe que Jeſus-Chriſt appelle neceſſaire. Il n'eſt pas étonnant qu'un homme qui avoit une ſi grande ouverture à toutes les belles connoiſſances, & qui a inventé tant de choſes curieuſes, ait eu tant de juſteſſe dans ſes penſées; mais il eſt extraordinaire, qu'il ait écrit avec une politeſſe & une pureté qui n'a pu eſtre égalée que rarement par ceux même, dont le talent & l'application principale ſe bornent au choix & à l'arrangement des paroles. C'eſt ce qu'on peut voir dans le Recueil de ſes Penſées, qui ont été regardées par tout le monde, comme un prodige de connoiſſance, de penetration, & de bon ſens; mais particulierement dans un certain ouvrage qu'il fit à l'occaſion d'une diſpute arrivée en Sorbonne. Il paſſe pour conſtant parmi toutes les perſonnes qui ont quelque gouſt que peu de choſes en aprochent parmi les écrits des Anciens en fait de Dialogues; Il eſt vrai auſſi que tout y eſt pureté dans le langage, nobleſſe dans les penſées, ſolidité dans les raiſonnemens, fineſſe dans les railleries, & par tout un agrément que l'on ne trouve preſque point ailleurs. Cet ouvrage a été traduit dans toutes

tes langues & réimprimé tant de fois qu'il eſt difficile d'en nombrer les Editions. Cependant on a ignoré toute ſa vie qu'il en fut l'Auteur.

Sa pieté & ſa charité n'ont pas été moins ſurprenantes que les lumieres de ſon eſprit: Dieu par une protection particuliere le préſerva de tous les vices de la Jeuneſſe, & ce qui n'eſt pas moins étonnant pour un eſprit de cette trempe & de ce caractere, de toute penſée de libertinage ſur les matieres de la Religion, ſa curioſité s'étant toûjours bornée aux choſes naturelles. Il reconnoiſſoit en avoir l'obligation à l'exemple & aux inſtructions de ſon pere, qui luy avoit donné pour maxime, que ce qui eſt l'objet de la Foy ne le ſauroit eſtre de la Raiſon; de ſorte que le même eſprit qui penetroit ſi avant dans tous les ſecrets de la Nature, étoit ſoûmis ſans aucune reſerve à tous les miſteres de la Religion. Cette ſimplicité a regné en luy toute ſa vie, & a fait qu'il s'eſt particulierement appliqué & à connoitre & à pratiquer la Morale Chrétienne. Il eut encore deux autres qualitez non moins ſingulieres dans un eſprit comme le ſien, la patience, & le renoncement general à toutes ſortes de plaiſirs. Les indiſpoſitions frequentes, ou plûtôt la maladie continuelle où il a paſſé les quatre dernieres années de ſa vie, ont été une longue épreuve de ſa patience. Il ne pouvoit avaller ce qui eſtoit liquide, que chaud, & goute à goute, il eſtoit en même

temps

temps obligé par l'ordonnance des Medecins de prendre medecine de deux jours l'un; il les a toûjours priſes de cette ſorte, ſans jamais s'en eſtre plaint, & ſans avoir donné la moindre marque d'impatience. Quand on voudra examiner toutes les circonſtances de ſa vie, on conviendra qu'il a été admirable en bien des choſes, l'aplication qu'il eut aux belles connoiſſances, la delicateſſe de ſon temperament, & ſur tout les auſterités qu'il pratiqua pendant les dernieres années de ſa vie abregérent beaucoup ſes jours. Il mourut âgé de 39. ans. Il eſt enterré à Paris, dans l'Egliſe de St. Eſtienne du Mont.

Fin du Tome premier.

TABLE DES HOMMES ILLUSTRES.

Armand-Jean du Pleſſis Cardinal Duc de Richelieu. Pag. 1
Pierre de Berulle, Cardinal. 6
Henry de Sponde, Evêque de Pamiers. 11
Pierre de Marca, Archevêque de Paris. 14
Jean-Pierre Camus, Evêque de Belley. 19
Antoine Godeau, Evêque de Vence. 22
Jean-François Senault, General de l'Oratoire. 26
Antoine Arnauld, Docteur de Sorbonne. 30
Jaques Sirmond, Jeſuite. 35
Denis Petau, Jeſuite. 39
Jean Morin, Preſtre de l'Oratoire. 44
Louys de Bourbon, Prince de Condé. 48

Le

temps obligé par l'ordonnance des Medecins de prendre medecine de deux jours l'un; il les a toûjours priſes de cette ſorte, ſans jamais s'en eſtre plaint, & ſans avoir donné la moindre marque d'impatience. Quand on voudra examiner toutes les circonſtances de ſa vie, on conviendra qu'il a été admirable en bien des choſes; l'aplication qu'il eut aux belles connoiſſances, la delicateſſe de ſon temperament, & ſur tout les auſterités qu'il pratiqua pendant les dernieres années de ſa vie abregérent beaucoup ſes jours. Il mourut âgé de 39. ans. Il eſt enterré à Paris, dans l'Egliſe de St. Eſtienne du Mont.

Fin du Tome premier.

TABLE DES HOMMES ILLUSTRES.

ARmand-Jean du Pleſſis Cardinal Duc de Richelieu. Pag. 1
Pierre de Berulle, Cardinal. 6
Henry de Sponde, Evêque de Pamiers. 11
Pierre de Marca, Archevêque de Paris. 14
Jean-Pierre Camus, Evêque de Belley. 19
Antoine Godeau, Evêque de Vence. 22
Jean-François Senault, General de l'Oratoire. 26
Antoine Arnauld, Docteur de Sorbonne. 30
Jaques Sirmond, Jeſuite. 35
Denis Petau, Jeſuite. 39
Jean Morin, Preſtre de l'Oratoire. 44
Louys de Bourbon, Prince de Condé. 48

Le

TABLE.

Le Vicomte de Turenne. 52
Blaiſe-François, Comte de Pagan. 56
Pierre Seguier, Chancelier de France. 61
Louys Thomaſſin, Preſtre de l'Oratoire. 65
Guillaume du Vair, Garde des Sceaux de France. 70
Le Preſident Jeannin. 74
Paul Phelypeaux, Secretaire d'Etat. 78
Jean-Baptiſte Colbert, Miniſtre & Secretaire d'Etat. 82
Guillaume de Lamoignon, Premier Preſident. 86
Monſieur le Preſident de Thou. 90
Hierome Bignon, Avocat General. 93
Nicolas-Claude Fabri de Peireſc. 96
Papire Maſſon. 100
Scevole de Sainte-Marthe. 103
Paul Peliſſon Fontanier, de l'Academie Françoiſe. 108
Pierre du Puy, Garde de la Bibliotheque du Roy. 112
Robert Arnauld, Seigneur d'Andilly. 116
Antoine Roſſignol Maiſtre des Comptes. 119
René Deſcartes, Philoſophe. 123
Antoine le Maiſtre, Avocat. 128
Pierre Gaſſendi. 132
Charles du Freſne, Sieur du Cange. 136
Claude Perrault, de l'Academie Royale des Sciences. 140

Fran-

TABLE.

François de Malherbe. 145
Jean-Loüis Guez, Sieur de Balzac, de l'Academie Françoiſe. 149
Vincent Voiture, de l'Academie Françoiſe. 153
Jean-François Sarraſin. 158
Pierre Corneille de l'Academie Françoiſe. 162
Jean-Baptiſte Poquelin de Moliere. 167
Philippe Quinault de l'Academie Françoiſe. 172
Jean de la Fontaine, de l'Academie Françoiſe. 167
Jean-Baptiſte Lully, Sur-Intendant de la Muſique du Roy. 180
François Manſart, Architecte. 184
Nicolas Pouſſin, Peintre. 189
Charles le Brun, premier Peintre du Roy. 194
Euſtache le Sueur, Peintre. 199
Jaques Calot, Graveur. 203
Robert Nanteuil, Deſſinateur & Graveur. 207
Claude Ballin, Orfevre. 212
Blaiſe Paſcal. 215

Fin de la Table du premier Tome.

00S650596